

LIBRE EXAMEN

PAR

LOUIS VIARDOT

« De même que nous nommons
« homme libre celui qui s'appar-
« tient, qui n'a pas de maître, de
« même cette science (la philo-
« sophie), seule entre toutes les
« sciences, a droit de se nom-
« mer libre. »

ARISTOTE, *Métaph.*, L. I.

CINQUIÈME ÉDITION, TRÈS-AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE C. REINWALD ET C^{ie}

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

—
1877

LIBRE EXAMEN

LIBRE EXAMEN

PAR

LOUIS VIARDOT

« De même que nous nommons
« homme libre celui qui s'appar-
« tient, qui n'a pas de maître, de
« même cette science (la philo-
« sophie), seule entre toutes les
« sciences, a droit de se nom-
« mer libre. »

ARISTOTE, *Métaph.*, L. I.

CINQUIÈME ÉDITION, TRÈS-AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE C. REINWALD ET C^{ie}

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

—
1877

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

A P....

Il nous est arrivé quelquefois d'effleurer, en causant, les plus hautes questions de la philosophie. Ce n'est ni digne, ni suffisant. Les causeries sont forcément coupées d'interruptions, de digressions, de demandes et de réponses. On perd sans cesse le fil de la pensée et du raisonnement. Je voudrais prendre et garder la parole assez longtemps pour vous offrir le résumé de mes opinions sur ces sujets. Elles sont nées des réflexions d'une vie longue, honnête et studieuse. Ce n'est pas ma faute si ces réflexions, suggérées par de constantes études, ont démoli, pierre par pierre, tout l'édifice des

croiances communes où je m'étais longtemps abrité, et m'ont réduit, comme Montaigne, à n'avoir pour reposer ma tête que « l'aureiller du doute ». Je puis dire, en retournant le mot du psalmiste : « J'ai cessé de croire, voilà pourquoi j'ai parlé. » Et loin de professer hardiment l'incrédulité, je cherche d'un cœur sincère à me justifier d'être incrédule ; me hâtant d'ajouter, avec le Vicaire savoyard de J.-J. Rousseau : « Je n'enseigne pas mon sentiment, je l'expose¹. »

Dans cette exposition, je vous promets de ressembler à ces petits ruisseaux auxquels se compare Voltaire, « qui sont transparents parce qu'ils sont peu profonds ». Je ne suis, hélas ! qu'un « philosophe imprémédité et fortuit ». En un mot, c'est une simple causerie que je vous demande encore ; seulement, l'un des causeurs parlera seul et sans être interrompu.

N'allez pas vous étonner de rencontrer, chemin faisant, beaucoup de noms propres, de lire beaucoup de citations. Il y en aura trop, je le

¹ *Apologie d'un incrédule* était le titre de cet écrit dans sa première forme.

sais, et je sais également que c'est une faute grave contre l'art d'écrire. On me reprochera d'être un de ceux *sub aliena umbra latentes*, « qui se tapissent sous l'ombre estrangière », comme traduit Montaigne ; et mieux encore « que i'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangières, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier ». Qu'importe ? D'abord je trouverai cet avantage et cette force que renferme toute citation, à savoir : qu'elle réunit deux témoignages, celui de l'auteur invoqué s'ajoutant à celui de l'écrivain qui l'invoque ; — ensuite, je ne saurais prétendre à mieux exprimer la même pensée que les illustres prédécesseurs à qui je laisserai la parole ; ce sont tous « hommes de haulte futaye », comme dit Panurge ; — enfin, bien plus que d'ornements pour mon style (et c'est lui en donner assurément), j'ai besoin d'appuis pour mes libres opinions. J'ai besoin, si je n'obtenais pas assez de crédit moi-même, de me faire une foule de garants, ou, si ma franchise semblait criminelle, une foule de complices.

Pour cela, « ie preste un peu plus attentive-

ment l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray fripponner quelque chose de quoy esmailler et estayer le mien ».

Et je commence par les lettres que voici :

17 avril 1867.

« Mon cher ami, j'ai lu votre *apologie*, qui ne doit pas s'appeler ainsi, car le sage n'a pas à se défendre ; c'est un *compte rendu* que vous faites, non pas aux autres, mais à vous-même. Il me paraît de tout point exact et rigoureux. La création serait le premier des miracles. *L'éternité du monde une fois admise, tout s'en déduit.* La fatalité des lois est une consolation pour qui réfléchit, autant et plus qu'une tristesse. On se soumet avec gravité. Cette gravité respectueuse et muette de l'homme qui pense est à sa manière une religion, un hommage rendu à la majesté de l'univers. Nos désirs, éphémères qu'ils sont et contradictoires, ne prouvent rien : ce sont des nuages qui s'entrechoquent au gré des vents ; mais l'ordre sidéral plane et règne au-dessus. Vous êtes, mon cher ami, de la religion de Démocrite, d'Aris-

tote, d'Épicure, de Lucrèce, de Sénèque, de Spinoza, de Buffon, de Diderot, de Gœthe, de Humboldt... C'est une assez bonne compagnie.

« SAINTE-BEUVE. »

« Cher et vieil ami,

« J'ai lu votre brochure avec beaucoup d'intérêt. La pensée est juste, elle est bonne, elle est opportune, et, dans votre écrit, présentée avec une simplicité et une candeur qui lui donnent sa véritable force...

« E. LITTRÉ. »

«... Très-intéressant, même pour les dissidents, dont je suis. Clair, sincère, érudit, sans trop de préjugés, sans aucun fanatisme. Un bon livre, comme on en faisait au XVIII^e siècle...

« JULES SIMON. »

LIBRE EXAMEN

I

Dans ses *Pensées*, Alfred de Vigny fait cet aveu : « On parle de la Foi. Qu'est-ce, après tout, que cette chose si rare ? — Une espérance fervente. — Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder, et n'ai trouvé que cela. Jamais la certitude. » Voltaire avait dit : « La Foi est l'incrédulité soumise ; » et le grand moraliste Kant déclare à ce propos, avec une juste sévérité, qu' « il n'y a pas d'hypocrisie à la fois plus absurde et plus criminelle, que cette hypocrisie subtile par laquelle, pour gagner la faveur divine, on se

persuade à soi-même qu'on croit ce qu'on ne croit pas réellement ».

Les prêtres, toutefois, et par eux les croyants en général, reçoivent un système tout fait, et de toutes pièces, qui peut satisfaire les esprits ardents et mystiques, aussi bien que les esprits faibles et dociles, ou même indifférents : un . Dieu qui a créé le monde et qui le gouverne ; — une âme immortelle, qui, dans une autre vie sans fin, sera récompensée ou punie selon ses mérites ; — des mystères, issus pour la plupart des plus vieilles traditions de l'espèce humaine, tels que la Trinité ¹, l'Incarna-

¹ Comme la *trimourti* indoue de Brama, Shiva et Vischnou, « qui personnifient les trois formes de l'existence universelle : création, destruction, renaissance. » (EDGAR QUINET); — comme l'autre triade indoue de Bouddha, Dharmas et Sangghas; — comme la plus ancienne triade védique de Savitri, Mâyâ et Vayou; c'est de Savitri, dans le sein de la vierge Mâyâ, et par l'opération de Vayou (le vent) qu'est né Agni, le feu céleste; — comme les triades chaldéennes de Anou, Bel et Ouah, de Sin, Samas et Bin; — comme la triade persane d'Ormuzd, Ahriman et Mithra, celui-ci médiateur attendu entre l'ange du bien et l'ange du mal; — comme les triades égyptiennes d'Ammon, Mouth et Khons, d'Osiris, Isis et Horus, de Chnoupis, Sati et Anouké; — comme celle des Druides; — comme celle de Platon; — comme les *trois figures* d'Aristote, le commencement, le milieu et la fin, et, « trouvant ce nombre dans la nature, dit-il,

tion¹, la Rédemption², l'Eucharistie³, auxquels on ajoute foi, précisément à la manière de saint

nous l'appliquons à nos dévotions envers les dieux ». — Il est probable que la première conception de la triade est venue du besoin d'unifier le ciel, la terre et l'ensemble des êtres, en les assimilant à une famille, le père, la mère et les enfants. Manou avait dit dans ses lois : « L'homme n'est l'homme qu'autant qu'il est triple, homme-femme-enfant. » C'est proprement la nouvelle Trinité des chrétiens, depuis le dogme de l'Immaculée-Conception. Ne pouvant voir dans la *colombe* une *personne*, ils l'ont remplacée par la Vierge mère. — « Dieu le père juge les hommes dignes de sa vengeance éternelle; Dieu le fils les juge dignes de sa miséricorde infinie; le Saint-Esprit reste neutre. Comment accorder ce verbiage catholique avec l'unité de la volonté divine? » (DIDEROT.)

¹ Comme, chez les Brahmes, l'*avatar* de Vischnou dans le sein de la vierge Avany, et, chez les Bouddhistes, celui de Çakia-Mouni dans le sein de la vierge Maïa, fécondé par un rayon de la Sagesse éternelle; — comme, en Chine, Fo-hi, l'inventeur de l'écriture, né d'une vierge qui l'a conçu en marchant sur les traces de Dieu, ou Lao-tseu, le Docteur, enfanté par la Vierge bleue; — comme, à Siam, le dieu Sammonocodom, fils aussi d'une vierge, élevé dans une fleur; — comme, dans l'ancien Mexique, les deux jumeaux mis au monde par la vierge Tétéoinan; — comme, dans l'ancienne Égypte, le bœuf Apis, né d'une génisse vierge fécondée par l'éclair.

² « Dieu qui fait mourir Dieu pour apaiser Dieu. » (DIDEROT.) « Dieu bon a fait mourir Dieu innocent pour satisfaire Dieu juste. » (GUARIN DE VITRY.)

³ « Non-seulement un Dieu dans un pain, mais un Dieu à la place du pain; cent mille miettes de pain devenues en un instant cent mille dieux; cette foule innombrable de dieux ne faisant qu'un seul Dieu... Du vin changé en sang, et qui a

Augustin, *quia absurdum*¹, — des miracles, depuis Josué arrêtant le soleil, ou Jésus ressuscitant Lazare, jusqu'à sainte Apolline, dont l'oraison guérit le mal de dents, jusqu'aux eaux de Lourdes et de la Salette, qui guérissent tous les maux; — des sacrements, qui occupent la vie entière, du baptême à l'extrême-onction, en passant par la confirmation et le mariage; — enfin, autour de l'homme, les anges et les démons, les légendes du paradis, du purgatoire et de l'enfer. Ce système est complet; il est commode, il épargne la fatigue de penser. C'est la *religio pigrorum* de Kant. Les croyants l'ont appris, ils l'enseignent; ils s'y tiennent; ils croient croire.

le goût du vin; du pain changé en chair, et qui a le goût du pain... Des prêtres, des moines, qui, sortant d'un lit incestueux et n'ayant pas encore lavé leurs mains souillées d'impuretés, vont faire des dieux par centaines, mangent leur Dieu, digèrent leur Dieu. » (VOLTAIRE.)

¹ Et à la manière de Tertullien : *Certum quia impossibile*. Celse avait dit des chrétiens : « Ces gens se contentent de répondre : « N'examinez pas, croyez seulement, » et Julien le philosophe leur disait : « Toute votre sagesse consiste à répéter stupidement : je crois. » Anselme de Canterbury ajoute : « Je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre. » Et Pascal, enfin : « Faites comme ceux qui croient; naturellement cela vous fera croire, et vous abêtira. »

Nous devons examiner.

D'une autre part, dans le siècle passé et dans le siècle présent, par la *Profession de foi du Vicaire savoyard* et par la *Religion naturelle* de notre digne ami Jules Simon, les philosophes spiritualistes ont formulé un vaste amendement au christianisme officiel. Quoique religieux, ils se sont montrés sincères, raisonnables, tolérants, humains. Ils ont rejeté résolûment toutes les superstitions, tous les *absurda*. Ils n'ont conservé d'autres croyances positives que celles d'un Dieu éternel, tout-puisant, créateur et gouverneur des mondes, et d'une âme immortelle, douée de libre arbitre, qui, dans une autre vie, sera rémunérée selon ses œuvres¹. De ces deux croyances fondamentales ils font découler une morale pure, sage, humaine, capable de consoler et de sanctifier la vie; et bien heureuse, il me sem-

¹ « Je crois, dit M. Jules Simon, que Dieu est mon créateur; je crois que, pendant cette vie, je remplis sous ses yeux la tâche qu'il m'a donnée, et je crois qu'il m'attend, au terme de la vie, pour me récompenser ou me punir. Voilà ma foi. » Telle est précisément celle de Rousseau, qui, toutefois, est bien moins affirmatif au sujet des récompenses et des peines. Là, il hésite, il doute, il s'abstient.

ble, serait l'humanité, si, dans son besoin impérieux d'une religion quelconque, — ou, si l'on veut, dans le sentiment naturel de sa dépendance à l'égard de l'éternel et de l'infini, — elle embrassait ce culte épuré du simple déisme.

En effet, d'après Emmanuel Kant, si les religions positives tendent à absorber la morale dans le culte, la religion naturelle, tout au rebours, tend à absorber le culte dans la morale.

J'en conviens volontiers.

Mais Aristote affirme que « l'incrédulité est la source de toute sagesse », comme Diderot, qu' « elle est le premier pas vers la philosophie »; — mais saint Paul veut que l'obéissance soit raisonnée, *rationabile sit obsequium vestrum*; — mais Descartes veut aussi « ne rien recevoir en sa créance qui ne paraisse clairement et évidemment être vrai »; — mais, au dire de Channing lui-même, ce pieux apôtre des Unitaires, « l'homme croit ce qu'il peut, non ce qu'il veut; il doit interroger la raison que Dieu lui a donnée »; — la raison, « cette pa-

rente de Dieu » (PHILON), cette *domina omnium et regina ratio* (CICÉRON), « cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (ABÉLARD, après saint Jean), cette *illustratio Dei* (SAINT THOMAS D'AQUIN), « cette contre-rouleuse générale de ce qui est au dedans et au dehors de la voulte céleste » (MONTAIGNE); « la raison qui est moi-même, et que je ne puis abdiquer sans suicide » (PROUDHON); — et nos spiritualistes disent eux-mêmes fièrement : « Nous aimons mieux l'erreur librement cherchée que la vérité servilement adoptée » (PAUL JANET).

Donc, examinons encore; et, faisant mentir une des tristes maximes de La Rochefoucauld, « ayons cette fois assez de force pour suivre toute notre raison ».

Criera-t-on à l'impiété? Alors je dirai avec Diderot : « Le chrétien est impie en Asie, le musulman en Europe, le papiste à Londres, le calviniste à Paris. Qu'est-ce donc qu'un impie? Tout le monde l'est-il, ou personne? »

II

LA CRÉATION

Tant que les hommes ont cru que leur petite planète était le centre du monde, et que, sur la terre immobile et plate, s'arrondissait un firmament solide ¹, dans lequel voyageaient alternativement les deux *luminaria magna* de la Genèse, pour les éclairer de jour et de nuit, on comprend qu'ils aient pu croire à la création, telle que la raconte le premier des livres

¹ « J'ai fait la terre comme une nappe, et le ciel comme une tente par-dessus. » (PSAUMES.)

« Et Gœa (la terre) produisit d'abord Ouranos l'étoilé (le ciel), égal à elle-même, afin qu'il la couvrit tout entière. » (HÉSIODE.)

« Regarde, ô Memmius, le ciel dont l'embrassement enveloppe la terre. » (LUCRÈCE.)

« Dieu vous a donné la terre pour base et le ciel pour édifice. » (KORAN.)

qui portent le nom de Moïse. Malgré la formule « et il fut jour et il fut nuit », qui sépare chaque acte du Créateur, les six journées, qui peuvent être six âges (comme les six périodes du Zend-Avesta, occupant, non une semaine, mais les 365 jours solaires d'une année), se trouvent avoir un certain rapport avec la formation cosmique ¹. A la rigueur, les hommes pouvaient admettre, par exemple, le Dieu des

¹ Et pourtant quoi de plus évidemment impossible que la naissance des plantes, et même de la lumière, avant celle du soleil? Et comment pouvait-il y avoir un jour et une nuit avant l'apparition des astres? Et comment Adam put-il voir les étoiles deux jours après leur création, alors qu'il faut des années et des siècles pour que la lumière des étoiles parvienne à la terre? Voilà quelle est, dans un livre que Dieu lui-même aurait dicté, la science de la physique et de l'astronomie.

Aux deux premières objections que saint Augustin se faisait à lui-même, il ne trouve qu'une réponse : « Cela dépasse, dit-il, la portée de notre intelligence ; nous ne saurions comprendre, mais nous devons croire sans hésitation. » C'est saint Augustin qui disait aussi : « Je ne croirais pas à l'Évangile sans l'autorité de l'Église. » Toujours le *quia absurdum*.

D'autres Pères, non contents de croire, ont voulu expliquer; saint Basile, entre autres, dans sa 6^e *Homélie* : « Quand la terre, dit-il, étalait ses productions..., le soleil et la lune n'existaient pas encore, afin que ceux qui vivent dans l'ignorance de Dieu ne regardassent pas le soleil comme le principe et le père de la lumière, comme le générateur des

Juifs, qui se promenait dans l'Éden, « après midi, lorsqu'il se lève un vent doux », qui cousait pour Adam et Ève des habits de peaux de bêtes, qui écrivait de son doigt les tables de pierre, qui se courrouçait et s'apaisait, se repentait et se corrigeait, qui montait sur un nuage, se cachait derrière un buisson, s'entourait, pour plus de majesté, du tonnerre et des éclairs, conversait familièrement avec Adam, Caïn, Noé, Abraham, Jacob, Moïse, Josué, David, Salomon, Élie, Job, Satan, et qui même ne trouvait pas mauvais que les

productions terrestres. » Et Bossuet, Bossuet lui-même reprend et s'approprie cette étrange explication : « Si les plantes, dit-il (5^e *Élévation*), ont germé sur la terre, par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil, c'est qu'il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles; pour montrer que tout vient de lui seul et de sa seule volonté. »

De nos jours enfin, l'auteur de *l'Histoire de la Civilisation* n'a pas rougi, voulant excuser aussi ces monstrueuses erreurs, d'affirmer que Dieu a dû se mettre à la portée, au niveau des hommes ignorants à qui Moïse transmettait sa révélation; et l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est abaissé de même jusqu'à décrire ainsi la création instantanée : « Il est vraisemblable que le Créateur planta d'abord de vieilles forêts et de jeunes taillis, que les animaux naquirent les uns remplis de jours, les autres parés des grâces de l'enfance. » Voilà jusqu'où peut faire descendre cette triste hypocrisie qui cherche à feindre la foi.

Philistins ou les Moabites eussent aussi leurs dieux, qui n'étaient pas lui ¹.

Mais, aujourd'hui, la science a percé d'un regard sûr l'immensité des cieux, et posé, d'une main non moins sûre, les grandes lois qui régissent l'univers. Il suffit que l'almanach prédise à heure fixe le retour d'une marée, d'une éclipse ou d'une comète, pour que la science se démontre et s'impose aux plus igno-

¹ «... Vous n'aurez point de dieux étrangers devant moi... Ne jurez point par le nom des dieux étrangers... Vous entrez dans la terre des Amorrhéens, des Cananéens, etc., vous n'adorerez point leurs dieux... Vous ne ferez point d'alliance avec eux, ni avec les dieux qu'ils adorent... N'adorez point de dieux étrangers; le Seigneur s'appelle le Dieu jaloux. » *Exode*, ch. xx, v. 3; ch. xxiii, v. 13, 24, 32; ch. xxxiv, v. 14). « Qui est semblable à toi parmi les dieux, ô Jéhovah! » (*Ex.*, ch. xv, v. 11.) « Que le Dieu d'Abraham et le Dieu de Nachor soient jugés entre nous, » dit Laban à Jacob. (*Gen.*, ch. xxxi, v. 53.) — « O Juda, dit Jéhovah (dans *Jérémie*, ch. ii, v. 28), il y a chez toi autant de dieux que de villes. » — « Les autres peuples marchent en invoquant le nom de leurs dieux, et nous, nous marcherons en invoquant le nom de Jéhovah, notre Dieu à jamais. » (*Michée*, ch. iv, v. 4.) — « Vous possédez justement ce que votre Dieu Khamos vous a donné; souffrez donc que nous ayons le pays de ceux que Jéhovah, notre Dieu, a chassés devant nous. » (*Jephté*, ch. II, v. 24.) Ce Khamos était le Dieu des Moabites, comme Moloch des Ammonites, Baal des Philistins et Jéhovah (ou Iaveh) des Hébreux. (Baal et Moloch sont deux divinités solaires; mais l'un est le soleil bienfaisant, vivifiant,

rants. Elle a donc forcément, par ses clartés toujours grandissantes, fait évanouir les croyances surannées et enfantines de la primitive humanité. Lorsque Galilée, après Copernic, après Aristarque de Samos et Hicétas de Syracuse, a replacé le soleil au centre du monde et fait mouvoir à l'entour le chœur des planètes; lorsqu'il a dit : *Eppur si muove*¹, il a détruit d'un mot toutes les théogonies vermoulues qui avaient jusque-là régné sur les hommes. Képler, Newton, Buffon, Linné, Volta, Lavoisier, Laplace, Herschell, Kirkhof, Darwin (je désigne sous ces noms glorieux toutes les sciences exactes), ont complété son œuvre et achevé sa victoire. Nous savons maintenant que la terre n'est qu'un des moindres satellites du soleil, qui n'est lui-même, — bien

fécond; l'autre, le soleil malfaisant, desséchant, destructeur.) On ne trouve nulle part dans la Bible le mot de *faux Dieux*. « Le monothéisme hébreu, à l'origine, consiste, non pas dans l'idée qu'il n'existe pas d'autre Dieu que Jéhovah, mais dans la conviction qu'Israël n'a, ne peut avoir, ne doit avoir que Jéhovah pour Dieu... C'est plus encore une *monolâtrie* qu'un monothéisme. » (ALBERT RÉVILLE.)

¹ Léon Foucault a fait voir et toucher le mouvement de la terre.

que les astronomes lui accordent quatorze cent mille fois le volume de la terre, — qu'une des dix-huit millions de petites étoiles dont se compose celui des quatre à cinq mille amas stellaires qu'on nomme la Voie lactée.

Chaque fois que l'on parvient à grossir la lentille du télescope, on découvre de nouveaux soleils dans l'incommensurable océan des mondes; et l'on dit avec Pascal : « L'univers est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part ¹. »

Nous savons bien plus encore : quoique sans comprendre l'infinité de l'espace, car « c'est le privilège des sens d'estre l'extrême borne de notre appercevance » (Montaigne),

¹ *Sphæram cujus centrum ubique est, circumferentia veronusquam.* (HERMÈS TRISMÉGISTE.)

« Un jour viendra où le regard étonné, s'élevant vers ces profondeurs inconnues, se trouvant arrêté par l'accumulation des étoiles qui se succèdent à l'infini, ne trouvera plus devant lui qu'un délicat tissu de lumière. » (CAMILLE FLAMMARION.)

Ce que le télescope nous montre dans l'infinité de la grandeur, le microscope nous le découvre aussi dans l'infinité de la petitesse. S'il est telle étoile (de 14^me grandeur) dont la lumière, bien qu'elle parcoure plus de 300,000 kilomètres par seconde, met plus de milliers d'années à parvenir sur la terre qu'il ne s'en trouve entre notre époque et la naissance

l'esprit humain est forcé de l'admettre. Cette question : « Qu'y a-t-il en deçà, qu'y a-t-il au delà » ? ne peut être résolue. Tirez par la pensée une ligne droite dans le vide ; étendez-la de toute la force de votre imagination ; épuisez la langue de l'arithmétique pour essayer d'en déterminer la longueur ; accumulez des milliards de chiffres pour exprimer des milliards de lieues. Vainement ; vous n'atteindrez pas le bout ; il y aura toujours un *plus ultra*. Et, que ce soit le plein, que ce soit le vide, ce sera toujours l'espace.

*Et latere ex utroque, infraque superque, per omne,
Nulla est finis.*

(LUCRÈCE.)

Faute d'une limite assignable et possible, il faut, de toute nécessité, tenir l'espace pour infini. Comment donc admettre la création de

du monde d'après la Genèse, n'oublions pas que des milliers de globules sanguins sont contenus dans une goutte de sang, que des milliers d'animalcules (*éozoon*) composent chaque décimètre cube des moellons calcaires de Paris, que les volvox, les vibrions, les monadines, qui mesurent à peine 12/1000 de millimètre, possèdent cependant tous les organes et toutes les fonctions de la vie, et que les cellules élémentaires dont se forment tous les tissus du corps humain sont

mondes infinis comme l'espace, sans commencement, sans fin, sans limites? C'est là qu'éclate aux yeux de la raison l'impossibilité de *créer*, ce qui veut dire faire quelque chose de rien, et, ici, faire tout de rien. C'est là qu'apparaît la vérité formidable du vieil adage : *Ex nihilo nihil fit* (de rien rien ne se fait) ¹.

Et la création de l'espace lui-même, de l'espace infini, n'est pas moins impossible que la création de tout dans l'espace. « N'existât-il rien qu'un vide incommensurable, dit Herbert Spencer, encore faudrait-il l'expliquer. Une question s'élèverait : D'où vient ce vide? Pour

encore plus imperceptibles. En effet, s'il n'existe guère moins de trois millions de cellules dans un millimètre cube de levûre de bière, on peut affirmer, avec M. Fernand Papillon, que les germes primitifs de la vie ne doivent pas même approcher d'un milliardième de millimètre. C'est dire qu'ils sont hors de la portée du plus puissant microscope. A ce sujet, citons de nouveau Pascal : « L'homme pensera peut-être que c'est là (un ciron) l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau... une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre... dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue... »

¹ *Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam.* (LUCRÈCE.)

qu'une théorie de la création fut complète, elle devrait répondre que l'espace a été fait de la même façon que la matière. Mais l'impossibilité de concevoir cette façon de créer est manifeste. En effet, si l'espace a été créé, c'est qu'il n'existait pas auparavant ; or, il n'y a pas d'effort d'esprit qui puisse faire imaginer la non-existence de l'espace. L'idée d'un espace nous enveloppant de toutes parts ne peut pas un seul instant être bannie de la pensée. Non-seulement nous sommes forcés de penser l'espace comme présent partout ; mais nous sommes incapables d'en concevoir l'absence, soit dans le passé, soit dans l'avenir. Si la non-existence de l'espace est inconcevable, il en résulte que la création de l'espace est inconcevable aussi. » (*Premiers Principes.*)

Mais ce raisonnement du *Ex nihilo nihil* n'est pas le seul qui conduise à nier radicalement toute possibilité de création. Il en est un autre que je crois plus puissant encore, et plus inéluctable.

Quand on admet l'infinité de l'espace, il faut admettre l'infinité du temps. Elles sont corré-

latives ; elles sont comme solidaires l'une de l'autre. Si l'on ne peut dire : « Qu'y a-t-il en deçà, qu'y a-t-il au delà » ? on ne peut dire davantage : « Qu'y avait-il avant, qu'y aurait-il après ? » Le temps aussi a toujours son *plus ultrà*. Amonceler des siècles dans le temps, c'est amonceler des lieues dans l'espace : double inutilité, double impuissance. Le temps est donc, comme l'espace, sans commencement, sans fin, sans limites ; en un mot, infini.

Toutes les religions ont compris l'évidence de cette seconde infinité, en faisant du Dieu créateur l'Être éternel, antérieur et postérieur au temps.

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.

(RACINE.)

Mais quand l'Éternel a-t-il fait cet ouvrage, le monde ? Quand s'est-il abaissé, comme dit Malebranche, jusqu'à daigner se faire créateur ? A un moment donné du temps. Voilà ce qu'affirment toutes les Genèses ; voilà ce qu'impliquent d'ailleurs le mot et l'idée de création, car l'ouvrier a dû forcément précéder l'ouvrage.

Alors Dieu aurait donc passé dans le repos, toute l'éternité antérieure à la création, sans agir, sans produire, sans régner sur ses œuvres et ses créatures, comme il est censé le faire pendant l'éternité postérieure ? Mais qu'est-ce qu'une éternité coupée en deux ? Comment concevoir le grand géomètre, le *Demiourgos*, le formateur des mondes infinis, dormant tout une première éternité, puis s'éveillant tout à coup pour évoquer du néant cet univers absent jusqu'alors, pour remplir et peupler ce vide insondable, pour donner à cette mort universelle la vie universelle, pour faire de ce rien tout, et pour en prendre le gouvernement pendant la seconde éternité ? La contradiction est flagrante. L'Être nécessaire n'a pu rester un seul moment inutile ; l'Être actif et éternel n'a pu manquer d'agir éternellement. S'il a rempli sans lacune l'infinité de l'espace, il a dû remplir de même sans lacune l'infinité du temps ¹.

Forcément donc il faut admettre un monde

¹ *An, credo, in tenebris vita ac mœrore jacebat,
Donec diluxit rerum genitæ origo?*

(LUCRÈCE.)

éternel comme son créateur. Mais, en avouant que le monde est éternel aussi, qu'il est coéternel à Dieu, vous avouez par cela même qu'il n'a point été créé, puisque la création, je le répète, exige que l'ouvrier ait précédé l'ouvrage. Or, si le monde est éternel et increé, il est Dieu et vous êtes panthéiste.

Omnia sunt Deus, Deus est omnia; creator et creatura idem, etc. (tout, — c'est-à-dire l'ensemble des êtres et des choses, — tout est Dieu, Dieu est tout; créateur et créature, même personne, etc.), telle était la doctrine que laissait à ses disciples, dès l'année 1208, Amaulri de Chartres, dont le corps fut déterré par les prêtres et jeté à la voirie. Déjà on avait accusé Abélard d'avoir enseigné secrètement *Deum esse omnia, et omnia esse Deum* (que « Dieu est tout, et que tout est Dieu »). Il renouvelait ainsi la doctrine du philosophe grec Alexandre : *Deum esse materiam... et omnia essentialiter esse Deum*, doctrine qu'on retrouve précisément dans la *natura naturans* de Spinoza, contenant la *natura naturata* ; qu'on retrouve également dans le système général de Buffon,

niant le créateur et la création ; qu'on retrouve encore dans ce que Gœthe nomme l'Être qui produit tout en lui-même et par lui-même.

Eschyle avait dit longtemps auparavant : « Zeus est la terre, Zeus est le ciel, Zeus est le monde entier, et encore plus que le monde. »

Et les Védas : « Aditi est le ciel ; Aditi est l'air ; Aditi, c'est la mère, le père et le fils ; Aditi, ce sont tous les dieux et les cinq espèces d'êtres ; Aditi est ce qui est né et ce qui naîtra. »

Et l'inscription de l'Isis voilée : « Je suis tout ce qui est, tout ce qui fut, tout ce qui sera. »

Et Caton, dans Lucain :

*Estne Dei sedes nisi terra et pontus et aer
Et cælum et virtus ? Superos quid quærimus ultra ?
Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.*

Et Lucrèce enfin :

*... Omnia cum cælo, terraque, marique,
Nil sunt ad summam summâ totius omnem.*

« L'Allemagne, a dit H. Heine, est aujourd'hui la terre du panthéisme ; cette religion est celle de nos plus grands penseurs... Le déisme, religion bonne pour les esclaves et pour les

enfants, y est détruit en théorie. On ne le dit pas, mais personne ne l'ignore : le panthéisme est le secret public de l'Allemagne. » — « Il nous paraît singulièrement audacieux et sacrilège, dit ensuite David Strauss, celui qui voudrait se mesurer avec le Tout universel, duquel il est sorti, auquel il doit ce peu de raison dont il abuse... Nous demandons pour notre univers la même piété que le croyant de vieux style demande pour son Dieu. » Et ce n'est pas seulement dans l'*Ancienne et la nouvelle foi* du célèbre docteur Strauss, c'est encore, à l'heure actuelle, dans la *Philosophie de l'inconscient* et dans la *Religion de l'avenir* de M. E. de Hartmann, que le panthéisme est professé. « La conscience moderne, dit celui-ci, ne veut plus accepter qu'un Dieu immanent ou le Dieu des lois éternelles de la raison. »

Le panthésisme n'a guère moins d'adeptes en Angleterre ; témoin Bacon, Hobbes, Boyle, Newton même ; témoin l'esprit général des poèmes de Byron, et spécialement le *Prométhée délivré* de son jeune ami Shelley, lequel, écrivant son nom à la chartreuse de Mon-

tanvert, ajoutait en un vers grec : « Je suis philanthrope, républicain et athée ¹. » Témoin encore les écrits plus récents de Swinburne, de Bradlaug, etc., et des physiologistes anglais, Huxley, Tyndall, Wallace, Clifford, etc. « Tout ce qui est, tout ce qui vit, dit le savant Thomas Huxley dans ses *Sermons laïques*, est le produit des forces possédées à l'origine par la substance universelle. » Enfin les poésies modernes de Leopardi, resté fermement incrédule, pourraient démontrer, deux siècles après les *Dialoghi* du martyr Giordano Bruno, que, de tout temps, la doctrine du panthéisme a pénétré jusqu'en Italie, jusqu'aux alentours du Vatican.

M. Émile Littré résume admirablement la question de l'existence d'un Dieu personnel et créateur du monde : « Si l'on conserve l'idée de personne, on perd l'idée d'univers ; si l'on conserve l'idée d'univers, on perd l'idée de personne. »

En tout cas, et quelque doctrine qu'on em-

¹ Ce Shelley s'étant noyé à Livourne, Byron brûla son corps à la manière antique.

brasse, la théorie de la création vient se briser contre deux obstacles insurmontables : l'infinité de l'espace, l'infinité du temps.

Au contraire, « de l'éternité du monde tout se déduit » (SAINTE-BEUVE).

Platon avait dit : « La nature de cet animal immense qu'on nomme le monde, c'est d'être éternel. » L'éternité du monde, et même celle des espèces, formait aussi la doctrine fondamentale d'Aristote. « Il ne peut se faire, dit-il, qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné l'origine aux oiseaux, ni un premier oiseau qui ait donné l'origine aux œufs, car un oiseau vient d'un œuf et cet œuf vient d'un oiseau, et de même toujours ainsi sans qu'il y ait eu jamais aucun commencement. »

L'éternité du monde, qui avait été le dogme fondamental des Égyptiens primitifs (voyez Maspéro, Mariette, etc.), fut encore publiquement professée dans Alexandrie, au III^e siècle, par le philosophe païen Ammonius ; et Diderot fait cette judicieuse remarque : « L'éternité du monde n'est pas plus incommode que l'éternité d'un esprit. »

Partons de ce grand principe de la première philosophie scientifique du monde, celle de Démocrite : « Rien ne vient de rien et ne se perd en rien, » vérité répétée et démontrée d'âge en âge ¹. « La matière, et la force qui lui est inhérente, dit Büchner, avec Vogt, Moleschott, Feuerbach, Virchow, etc., ne peuvent être créées, pas plus qu'elles ne peuvent être anéanties. Il est impossible qu'elles aient eu un commencement, impossible qu'elles aient une fin... Toutes deux produisent de toute éternité l'ensemble des phénomènes que nous appelons le monde. » — « Force et mouvement, dit encore M. Vacherot, voilà le dernier mot

¹ « Rien ne naît, rien ne meurt. » (ANAXAGORE.)

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

(Rien ne vient de rien, rien ne peut retourner à rien.)

(LUCRÈCE.)

« Rien ne se perd, rien ne se crée. » (LAVOISIER.)

« Rien ne se crée; tout naît de quelque chose qui préexiste. Rien ne s'anéantit; tout se tourne en d'autres combinaisons. »
(E. LITTRÉ.)

« La transformation de quelque chose en rien est aussi inconcevable pour notre intelligence que la création de quelque chose tiré de rien. » (D^r Gust. LEBON.)

« La loi de la transformation de la force exclut rigoureusement et la création et l'annihilation : la grandeur peut être substituée au nombre, et le nombre à la grandeur; des asté-

de l'analyse, l'alphabet de la langue de la science et de la philosophie. » — « Tout n'est que matière, et que matière en mouvement, dit enfin M. Taine ; l'espace n'est que l'infini de la matière, comme le temps est l'éternité du mouvement ¹. »

Ainsi trois infinités : — l'espace, le temps, la matière, — également sans commencement et sans fin, composent, par leur indissoluble union, ce qu'un moderne appelle, d'une heureuse expression, « la trinité de la nature ». Dans ces trois infinités se meuvent toutes nos existences : fragments de la troisième, nous passons un moment de la seconde sur un point de la première. *In illis vivimus, et movemur, et sumus.*

D'après l'illustre naturaliste Agassiz, « on ne peut sans erreur attribuer à l'action d'une

roïdes peuvent s'agglomérer en soleils, des soleils peuvent se résoudre en faunes et en flores, les faunes et les flores peuvent se dissiper en gaz ; la puissance en circulation reste précisément identique. » (John TYNDALL, *la Chaleur.*)

¹ L'infinité de la matière nous est rendue visible par l'infinité des nombres. Prenez une unité quelconque ; vous pouvez (pour la pensée du moins), en la multipliant, l'augmenter à l'infini, et, en la divisant, la diminuer à l'infini.

puissance suprême des événements qu'on peut tout aussi bien déduire de l'action incessante des causes naturelles » ; et Descartes, qui devait pourtant « ombrager son système », comme il dit, s'exprime fort clairement à ce sujet : « La nature des choses est bien plus aisée à comprendre lorsqu'on les voit naître peu à peu que lorsqu'on les considère toutes faites. » Descartes avait été plus loin encore : « Donnez-moi du temps, de l'espace, des atomes et du mouvement, et je reconstruirai le monde. » Dans cette fière promesse, il semble avoir pressenti la grande loi nouvelle qu'on nomme *l'équivalence des forces*, et qui, loi du mouvement, complète celle de la gravitation. « Cette loi de l'équivalence des forces, dit M. P.-M. Béraud (*Étude sur l'idée de Dieu*), est la plus athée de toutes les lois physiques... S'il est prouvé que le mouvement est toujours identique dans sa quantité, increé, indestructible, et par conséquent éternel, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de force créatrice du mouvement, ni par conséquent de cause intelligente de l'ordre du monde. En d'autres termes, Dieu n'existe pas. »

D'ailleurs, la création, comme acte surnaturel, serait un miracle, et de tous les miracles le plus miraculeux. Ce mot seul la condamne encore, car il n'est plus de milieu devant notre raison : ou le miracle écarte la science, ou la science écarte le miracle. « Ce sont, dit Tyn-dall, des ennemis-nés. » Il faut donc choisir entre eux ; il faut choisir entre la vérité révélée et la vérité démontrée.

Le miracle est condamné sous les deux aspects philosophiques : *à priori*, parce qu'il est contradictoire avec l'ordre général qui régit le monde ; *à posteriori*, parce que jamais, historiquement et scientifiquement, l'on n'a établi la réalité d'un miracle.

En outre, « tout miracle, s'il était prouvé, prouverait que la création ne mérite pas la vénération que nous avons pour elle, et le croyant mystique devrait nécessairement conclure de l'imperfection de la création à l'imperfection du créateur » (COTTA).

On peut voir sur ce sujet, après la toute-puissante dissertation de Spinoza, le *Tableau de la Religion naturelle* de W. Wollaston, et.

dans Rousseau, la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. « Si vos miracles, faits pour prouver votre doctrine, ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils? Autant valait n'en point faire... Puisque ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles prétendent que le diable les imite quelquefois¹, avec les prodiges les mieux attestés nous ne serons pas plus avancés qu'auparavant... Après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine, de peur de prendre l'œuvre du démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce diallèle? »

Et Diderot : « Tous les peuples ont de ces faits à qui, pour être merveilleux, il ne manque que d'être vrais, avec lesquels on démontre tout, mais qu'on ne prouve point; qu'on n'ose nier sans être impie, et qu'on ne peut croire sans être imbécile... Prouver l'Évangile par un miracle, c'est prouver une absurdité par une chose contre nature... Si la raison est un don du ciel, et qu'on en puisse dire autant de

¹ C'est à cause de ce pouvoir de contrefaire les miracles que les Pères de l'Église ont nommé le diable *singe de Dieu*.

la foi, le ciel nous a fait deux présents incompatibles et contradictoires... Égaré dans une forêt immense pendant la nuit, je n'ai qu'une petite lumière pour me conduire... Survient un inconnu qui me dit : « Mon ami, souffle ta « bougie pour mieux trouver ton chemin. « Cet inconnu est un théologien. »

« La science de la nature, dit M. Ernest Hayet, est essentiellement irrégieuse, puisque la religion se confond avec le surnaturel. » Or, malgré la réprobation théologique, cette science commence à lever les voiles qui avaient jusqu'à présent couvert l'origine des choses. Si l'on part de l'hypothèse, entrevue par Kant, expliquée par Laplace, admise par Herschell et généralement par les astronomes de tous les pays, qu'une vaste nébuleuse remplit d'abord tout l'espace qu'occupe notre système planétaire, et que le soleil, d'après les lois de la gravitation qui entraînent les parties vers le centre, se forma par la concentration graduelle de ses éléments, dont le choc engendra la chaleur et la lumière, on arrive à concevoir sans peine la formation d'une planète

comme la nôtre, pendant l'immense longueur d'une lente période qui comprend des myriades de siècles : un fragment de nébulosité, détaché de l'astre central par la force centrifuge, et lancé dans l'espace sur le plan de l'écliptique ; une faible rognure des bords du soleil, devenue un amas de gaz, puis de molécules, que la force centripète et le mouvement rotatoire réunissent, pressent, agglomèrent, enflamment ; un amalgame d'éléments en fusion ; puis, par le refroidissement, la formation de la masse minérale, de la croûte terrestre par-dessus la fournaise intérieure ; puis, le changement des vapeurs condensées, en eau qui tombe à la surface ; puis, sur cette surface de la terre arrosée par les fontaines et les fleuves, l'apparition successive des divers végétaux, de plus en plus diversifiés et compliqués ; puis enfin, parcourant et montant par degrés l'échelle des êtres, de plus en plus perfectionnés par la sélection naturelle, l'apparition successive des animaux, de la *monère* d'Hæckel à l'*homo sapiens* de Linné ¹.

¹ Voir les *Époques de la nature*, dans Buffon, et l'*Exposi-*

Comme une de nos plus hautes futaies actuelles ne produirait, réduite en houille, qu'une mince couche de 15 millimètres, on a calculé que, pour former les strates profondes d'un bassin houiller comme celui du Northumberland, il n'a pas fallu moins de neuf millions d'années ¹. Ce calcul ne semblera nulle-

tion du système du monde, dans Laplace. Voir aussi l'excellent chapitre intitulé *Génération primitive* dans le livre de Ludwig Büchner, *Kraft und Stoff; les Commencements du monde*, par M. de Jouvenel; la *Terre*, par M. Elisée Reclus; l'*Histoire de la création*, par A. Burgmeister; la *Création*, par Edg. Quinet; l'*Histoire naturelle de la création*, par Hæckel, etc.

« Selon l'école anglaise, la seule nécessité de la nature suffit à faire sortir de la chaleur solaire les forces minérales, de celles-ci les forces vitales, de celles-ci les forces humaines, de celles-ci la société, qui, en dernière analyse, n'est qu'une transformation du soleil... Il est beau que le rayonnement de la lumière, grâce aux lois simples et fécondes du mouvement, soit devenu le rayonnement de la pensée. » (Alfred FOUILLEE.)

¹ « Une falaise haute de 500 pieds diminue d'un pouce à peu près par siècle. La vallée de Wealden a 22 milles de largeur; on a calculé que la dénudation du Weald a nécessité plus de 150 millions d'années. » (Sir John LUBBOCK, *l'Homme primitif*.) — D'après le professeur Bischof (*De la chaleur intérieure du globe terrestre*), les expériences faites sur des blocs de basalte en fusion démontrent qu'il n'a pas fallu moins de 350 millions d'années pour que la terre soit descendue à la température actuelle. — « Des géologues ont essayé d'évaluer le temps nécessaire seulement à

ment fantastique si l'on se rappelle que, dans le gisement houiller de Sydney, par exemple, il se trouve, échelonnées les unes sur les autres, jusqu'à cinquante-neuf forêts fossiles, et si l'on pense au laps incroyable de temps nécessité par les évolutions géologiques qui ont porté des bancs de coquillages marins sur le sommet des montagnes ; ou à la lente formation des *deltas* d'Alexandrie et de la Nouvelle-Orléans par les alluvions du Nil et du Mississippi ; ou à la non moins lente métamorphose qu'a subie la faune terrestre dans les époques paléontologiques, passant de l'âge des mollusques à celui des reptiles, puis à l'âge des poissons, des oiseaux et des mammifères ; puis enfin, après l'apparition de l'homme, son passage par les âges du bois, de la pierre brute, de la pierre polie, des os et de l'ivoire, du bronze et du fer.

Cependant cette *formation houillère*, qui compte assurément des milliers de siècles,

l'édification de l'ensemble des couches terrestres, et ils sont arrivés à 6 ou 700 millions d'années. (Lud. BÜCHNER, *l'Homme selon la science.*)

n'est qu'une des cinq ou six grandes périodes qui ont précédé l'époque appelée préhistorique, celle de l'apparition de l'homme sur la terre. Quant à cette dernière époque, — et sans rappeler, avec Diodore de Sicile et Cicéron, que les Babyloniens se vantaient de compter 473,000 années depuis les premières observations de leurs astronomes jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, — voici le résultat de calculs plus récents et plus sûrs : « Des objets travaillés de main d'homme, et trouvés sous le limon du Nil, démontrent, d'après Burmeister, par l'épaisseur du dépôt d'alluvion qui les recouvre, une antiquité d'au moins 72,000 ans. » (*Lettres géologiques.*) Voici encore le résumé des observations faites par le géologue anglais Vivian sur les restes humains récemment découverts dans la caverne de Kent, près de Torquay : « Une couche contenant des poteries romaines, ayant dès lors environ 2,000 ans, se trouvait recouverte par une épaisseur de près de cinq millimètres de stalagmites. En comparant cette épaisseur à celle d'autres assises de stalagmites sous-jacentes, et beaucoup plus larges...,

où l'on a recueilli des os travaillés et des silex taillés, mêlés à des restes de grands pachydermes..., il devient évident, par le calcul de proportion, que l'homme, contemporain des éléphants et des rhinocéros, existait déjà en Angleterre il y a deux cent soixante-quatre mille ans. »

On estime, d'après les données astronomiques et géologiques, que la période glaciaire a précédé l'époque dite actuelle (celle qui suit la quaternaire) de 950,000 années. Or, l'homme existait, sans nul doute, avant la fin de l'époque tertiaire. En se basant sur ces deux faits reconnus, Darwin croit pouvoir reculer l'apparition de l'homme primitif à soixante millions d'années avant nous. Les six mille ans de l'histoire biblique, mis en comparaison de ces six cent mille siècles, seraient, suivant la remarque du docteur Lebon (*l'Homme*), comme une heure dans douze mois, ou un jour dans trente années.

D'une part, les découvertes décisives de la géologie moderne, que Charles Lyell nomme « l'autobiographie de la terre », et les décou-

vertes non moins décisives de la paléontologie, qui a marqué la succession des flores et des faunes sur notre globe, c'est-à-dire l'ensemble des végétaux et des animaux à chaque époque géologique; — d'une autre part, la chimie organique, en ne se bornant plus à décomposer les corps, mais en déterminant la formation des corps composés; — d'autre part encore, une grande loi nouvelle qu'avait annoncée Lamarck, et qui fut entrevue par Épicure et Lucrèce¹ (*le Transformisme, ou la Sélection naturelle* de Darwin), appelée à tenir dans l'histoire naturelle la place de la gravitation dans la physique, en expliquant comment la nature élimine et rejette peu à peu les individus plus imparfaits de chaque espèce, et même les espèces plus imparfaites de chaque genre, — laissent concevoir le lent et séculaire progrès de ce que j'oserais appeler l'*auto-crétation*.

« Dans l'univers, dit Littré, le temps n'est jamais plus compté que l'espace. » Quand on voit avec quelle excessive lenteur, par quels

¹ *De rerum natura*, lib. V, v. 869 à 875.

tâtonnements successifs et quels essais graduels la nature a formé, complété, modifié, perfectionné les êtres (*natura non facit saltus*, dit Linné), on ne peut que répéter cette juste réflexion d'un philosophe allemand : « D'où viennent les animaux? » se demande-t-il, et il répond : « L'idée que Dieu les aurait créés par sa volonté n'est pas seulement trop peu satisfaisante, elle est aussi trop peu digne de lui. La grande âme du monde, qui aurait créé des systèmes solaires et des voies lactées, pouvait-elle faire des *essais* d'animaux, sauf à les *refaire* s'ils n'étaient pas assez bons? » (ZIMMERMANN.) Que diront à cela les partisans de la Genèse biblique?

Edgar Quinet a pleine raison d'affirmer que toute forme nouvelle, de l'organisation végétale ou animale, est dans la nature ce qu'une machine nouvelle est dans la société, c'est-à-dire que l'avènement d'une organisation supérieure et plus puissante fait disparaître une foule d'êtres inférieurs. Ainsi se continue sans cesse l'*auto-crétation*, le travail de la *nature naturante* sur la *nature naturée*.

Assurément, ceux qui ont vu les habitants aborigènes de l'Australie, velus et fétides, au front écrasé, au ventre enflé et pendant, aux bras longs et grêles, aux dents simiennes, et mangeant leurs enfants dans les temps de famine, peuvent bien comprendre qu'un chimpanzé ou un gorille devienne un homme. Cette race australienne, qui, n'ayant pas de mots pour compter jusqu'à cinq, est dépassée en mémoire par la pie, et ne sait pas plus le nombre de ses doigts que celui de ses cheveux, a disparu maintenant, pour ainsi dire, comme vont aussi disparaître celles des Tasmaniens, aux mâchoires de singes, des habitants de la Terre-de-Feu, des Buschmans du Cap, des *Negrillos de monte* des Philippines, des Dokos d'Abyssinie, qui ne connaissent pas l'usage du feu, des Aïnos velus du Kamtschatka, adorateurs de l'ours, etc.; mais, parmi les races déjà disparues, il a pu s'en trouver quelque'une encore plus voisine de l'animalité: par exemple, les Maillés de la Guyane, dont parle Buffon, qui vivaient sur les arbres, usant du pied comme de la main. « Si la morphologie zoologique, dit Ernest Re-

nan, était étudiée avec l'œil pénétrant d'un Goethe, d'un Cuvier, d'un Geoffroy Saint-Hilaire, ne pensez-vous pas qu'elle livrerait le secret de la formation lente de l'humanité, de ce phénomène étrange en vertu duquel une espèce animale prit sur les autres une supériorité décisive? »

« Après avoir détruit l'erreur *géocentrique*, il faut détruire l'erreur *anthropocentrique*. » (HÆCKEL.) Par le résultat de ses belles recherches d'anatomie comparée, M. Th. Huxley, après Linné, place l'homme (sous le nom d'anthropinien) simplement dans la première des sept familles de primates parmi les animaux vertébrés. Il ajoute : « Les différences anatomiques qui séparent l'homme du gorille et du chimpanzé ne sont pas aussi considérables que celles qui séparent le gorille des singes inférieurs. » (*Leçons sur la place de l'homme.*) M. Broca ne lui donne pas un autre rang dans son *Parallèle anatomique des hommes et des singes*. « J'en demande pardon à nos seigneurs les cardinaux, dit à ce sujet M. Guarin de Vitry, mais, au lieu de descendre du ciel, l'es-

pèce humaine semblerait plutôt être montée de la terre, et les singes nous seraient plus proches parents que les anges. »

« Nos voyageurs, avait dit J.-J. Rousseau, font sans façon des bêtes, sous le nom de *pongos* ou d'*orangs-outangs*, de ces mêmes êtres dont, sous les noms de *satyres*, de *faunes*, de *sylvains*, les anciens faisaient des divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce ne sont ni des bêtes ni des dieux, mais des hommes. »

Les adeptes de l'illustre Darwin croient à un précurseur de l'homme, à celui que semblent indiquer les mâchoires fossiles, humaines mais quasi-bestiales, des crânes qu'on nomme de *Canstadt*, de *Neanderthal*, de la *Naulette*, du *Moulin-Quignon*, etc. Comme eux, Edgar Quinet suppose qu'entre le singe et l'homme actuel exista jadis une espèce intermédiaire, qui aurait disparu avant les races inférieures de l'humanité primitive. « L'homme, dit-il, une fois séparé des singes par un intervalle quelconque, s'est éloigné à grands pas de sa première origine. C'est par la tête qu'il s'est fait

reconnaître d'abord au-dessus du troupeau des simiens ; dès qu'il a existé, il les a dominés du front ¹. »

Ne voyons-nous pas encore sur la terre des peuplades anthropophages, deux mille ans après Platon, huit mille ans après la dynastie égyptienne par qui furent élevées les grandes pyramides ? « La race des Indiens de l'Ouest, dit M. L. Simonin, n'est pas encore sortie de l'étape primitive qu'a dû parcourir l'humanité au début de son évolution, celle de peuple chasseur, nomade, celle de l'âge de pierre. Les Indiens, si les blancs ne leur avaient pas apporté le fer, auraient encore des armes de silex, comme l'homme antédiluvien qui peuplait l'Europe, il y a cent mille ans, et s'abritait dans les cavernes. » (*Excursion chez les Peaux-Rouges.*) Si une planète peut se former dans l'espace, sous l'influence créatrice de son soleil, elle peut se détruire également, soit par un cataclysme, soit plutôt par l'épuisement de sa chaleur spécifique, par la simple loi de la démolition

¹ Voir le beau livre de M^{me} Clémence Roÿer, *Origine de l'homme et des sociétés.*

des astres ; témoin les débris de la planète indiquée par Képler, et démontrée par Olbers, qui peuplent d'une foule d'astéroïdes l'intervalle compris entre Mars et Jupiter. Un soleil lui-même, s'il peut s'allumer (c'est ce que l'on suppose de certaines nébuleuses), peut s'éteindre, et, dans la vie universelle, dans la vie éternelle, son existence de milliards de siècles ne compte pas plus que l'existence d'un éphémère. Ainsi se trouverait vérifiée et démontrée, du haut en bas de l'univers, de l'astre à l'insecte, la destinée fatale de tout être et de toute chose faisant partie du grand Tout : naissance, progrès, élévation, déclin, chute et mort ¹.

Dès que l'on reconnaît l'impossibilité de la création, dans l'espace et dans le temps, par un être éternel, antérieur au temps, supérieur à l'espace ; dès que l'on reconnaît, au contraire, que la matière ne peut être créée, pas plus qu'elle ne peut être anéantie ; que l'éternité de la matière devient donc évidente et certaine, comme en est persuadé l'illustre auteur du

¹ « Tout change, tout passe ; il n'y a que le Tout qui reste. » (DIDEROT.)

Cosmos, et que la création continue de la matière par elle-même, — de la *nature naturée* par la *nature naturante*, — est la conséquence de son éternité ; dès que l'on accepte enfin la grande parole de Goëthe : « Il n'y a pas de création, pas de destruction ; il n'y a que des métamorphoses ; » alors on se rappelle et l'on accepte aussi le mot de Laplace à Napoléon, auquel il expliquait sa *Mécanique céleste*. « Mais, dans votre système, lui dit l'empereur, que faites-vous de Dieu ? » — « Oh ! répliqua l'astronome, Dieu est une hypothèse dont je n'ai pas besoin ¹. »

Laplace parlait ainsi du Dieu personnel, de qui l'on dit qu'il a créé le monde, et qu'il le gouverne. Et l'on nommait Laplace athée. Il ne l'était pas plus que les premiers chrétiens à qui les Romains de l'empire avaient aussi donné le nom d'*athées* parce qu'ils refusaient d'admettre les dieux officiels. Comme eux, il

¹ Descartes avait osé dire, avant Laplace : « La nature est un vaste mécanisme ; la science une mathématique universelle. » Il pouvait conclure aussi que Dieu serait une hypothèse inutile.

se faisait de l'univers une conception autre et nouvelle. Sous ce grand nom de Dieu, il est permis, j'imagine, de placer une idée différente de l'idée populaire, et non moins grande assurément. Essayons.

Lorsque Pascal a dit ce mot si connu : « Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà », c'était à propos des simples vérités conventionnelles, de celles que fait et défait l'opinion des hommes, « ondoyante et diverse, vagabonde et versatile, tumultuaire et vacillante ». Certes, il n'eût point ainsi parlé des vérités mathématiques ; il eût dit avec Newton : *Natura est semper sibi consona*, car il avait dit lui-même : « La nature s'imité toujours. » Pascal, qui pouvait déjà mesurer et calculer le mouvement des corps célestes, qui pouvait constater leur marche uniforme, savait très-bien qu'une seule et même géométrie règne sur tout l'univers ; il savait très-bien que, partout, dans un cercle, le diamètre est le tiers de la circonférence, que, partout, dans un triangle, le carré de l'hypoténuse égale les carrés des deux autres côtés. Il connaissait « ces pures et incorruptibles formu-

les, qui étaient avant que le monde fût, qui seront après lui, qui dominent tous les temps, tous les espaces, ces formules sacrées qui survivront à la ruine de tous les univers ».

(ED. QUINET.) Si Pascal vivait de nos jours, s'il reconnaissait, par les météorites, que les planètes ont une formation géologique semblable à celle de notre terre, et si, en décomposant un rayon de lumière, il parvenait à déterminer de quels métaux et de quels gaz se composent les corps du soleil et des étoiles, il conviendrait aussi qu'une seule et même physique, une seule et même chimie règnent sur tout l'univers. Et, retournant son mot célèbre, il dirait : « Vérité dans un astre, dans un monde, vérité dans tous les astres, dans tous les mondes. » Il dirait avec d'Alembert : « L'univers n'est qu'un fait unique, une seule et même grande vérité. » Alors enfin, il pourrait ainsi couronner sa pensée (si, toutefois, les mots d'une langue humaine peuvent la traduire, et si les attributs d'une personnalité individuelle peuvent s'ajuster à la personnalité universelle) : Dieu est « la loi génératrice d'où les autres se déduisent »

(H. TAINE), « la loi suprême qui relie et embrasse toutes les autres » (ÉT. VACHEROT) ; il est l'*Être nécessaire* d'Em. Kant, ce qu'il appelle « la somme des possibilités primitives » ; il est cette universelle géométrie que Képler déclarait « coéternelle à l'esprit divin avant l'origine des choses, ou plutôt Dieu lui-même » (*Geometria ante rerum ortum menti divinæ coæterna, Deus ipse*) ; il est la cause première, inconnue et générale, des causes secondes, connues et partielles, réduites ainsi à l'état d'effets ; il est la loi primordiale, finale et totale, qui enserre tout, domine tout, régit tout ; il est enfin, dans l'ordre naturel, la suprême synthèse, à qui toute loi remonte et de qui toute loi descend, comme il serait, dans l'ordre idéal, l'absolu du vrai, du bien et du beau.

III

LA PROVIDENCE

Inventé par Sénèque, et inconnu jusqu'à lui, même des Juifs, ce mot signifie le gouvernement du monde par le Dieu qui l'a créé.

Voltaire paraît croire au créateur. « L'ouvrage, répète-t-il sans cesse, annonce l'ouvrier. »

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger .

(*Les Cabales.*)

Cette raison n'est pas aussi victorieuse qu'il

¹ Boyle aussi, le grand naturaliste, avait comparé le monde à l'horloge de la cathédrale de Strasbourg : un grand mécanisme mis en mouvement par des lois fixes et déterminées, qui prouvent un auteur intelligent.

le pensait. Avec les Védas, Platon, Aristote, Descartes et Gassendi, il admet l'éternité de la matière. Or, comme nous venons de le voir, si l'ouvrage est éternel, il est son propre ouvrier, et le raisonnement s'évanouit. « Que l'on ne dise point, s'écrie d'Holbach, que nous ne pouvons avoir l'idée d'un ouvrage sans avoir celle d'un ouvrier... La nature n'est point un ouvrage ; elle a toujours existé par elle-même, c'est dans son sein que tout se fait, etc. » (*Système de la nature.*) Dès lors c'est à Spinoza qu'appartient la vérité, après Anaxagore, Héraclite, Démocrite, Aristote, Épicure, Lucrèce, Sénèque, Averroès, Abélard, Amaulri de Chartres, Giordano Bruno, le bouddhisme, la grande secte chinoise de Foë, et tant d'autres¹.

¹ Une dame, qui quêtait pour une œuvre de charité, reçoit d'un homme connu pour athée un don considérable. « Comment! monsieur, s'écrie-t-elle, vous êtes généreux, et vous ne croyez pas en Dieu! Vous savez bien cependant que Voltaire a dit lui-même :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

— Eh! madame, reprit l'autre, c'est justement ce qu'on a fait. »

Le système de Spinoza, d'après Bayle, peut se réduire à cette formule : « Il n'y a qu'un être et qu'une nature, et cette nature produit en elle-même, par une action immanente, tout ce qu'on appelle créatures. » C'est précisément le panthéisme primitif des pasteurs indous, celui qu'expliquent et que chantent les hymnes du Vêda, celui qui inspire les poèmes, les drames, les œuvres d'art, tout ce que nous a laissé l'Inde ancienne. Indra est l'être unique, la nature universelle¹; de lui sont issus Brahma, Shiva et Vischnou, la génération, la destruction, la renaissance, toujours en action dans le sein du grand Tout. Ainsi la plus ancienne des religions se retrouve dans la plus moderne des philosophies.

Je devrais dire les plus anciennes religions, les religions primitives, et ajouter à celle de l'Inde, d'abord celle des anciens Hébreux, laquelle, sortie de la religion chaldéenne ou

¹ Autour de l'univers est l'infini. Ce gouffre
 Contient tout ce qui vit, naît, meurt, existe, souffre,
 Règne, passe ou demeure, au sommet, au milieu,
 En haut, en bas, et c'est l'espace, et j'en suis Dieu.

(*Indra*, dans VICTOR HUGO.)

assyro-babylonienne, fut bien le panthéisme pur avant de devenir le monothéisme, ce que prouve évidemment la comparaison des psau-
mes avec les hymnes du Véda ; puis ajouter à ces religions de l'Inde, de l'Assyrie, de la Judée, de toute la race sémitique, celle de l'Égypte, non moins ancienne. En effet, d'après M. Aug. Mariette, qui, depuis trente ans, étudie sur place le panthéon égyptien dans les monuments de l'art hiéراتique, « le panthéisme est la base sur laquelle s'élève tout l'édifice religieux de la vieille Égypte ». Par cet accord de l'Égypte, de l'Inde, de l'Assyrie, de la Judée avec Spinoza, qui l'ignorait, quelle force apportée à sa doctrine !

Voltaire aurait dû prendre garde, ce me semble, — d'abord que la création serait un miracle, et qu'il n'en admettait point ; — ensuite qu'un horloger ne fait une montre qu'avec des matériaux déjà existants et préparés, de sorte qu'il n'est que l'arrangeur et non le créateur ; — enfin, qu'en niant non moins fermement le Dieu-Providence, il niait par cela même le Dieu-Création. Comment concevoir, en effet, qu'a-

près avoir tiré le monde du néant, Dieu l'abandonne aussitôt,

..... En détourne sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentre dans son repos ?

(LAMARTINE.)

Avec ce système, mi-déiste, mi-athée, Dieu éternel se serait éveillé tout à coup au milieu de son éternité, aurait fait le monde et ses lois, et se serait replongé dans son sommeil pour tout le restant de l'éternité.

L'inconséquence du déisme de Voltaire (comme l'a démontré ingénieusement l'heureux interprète de Lucrèce, M. André Lefèvre) est en quelque sorte reconnue et constatée par lui-même dans la plus libre partie de ses œuvres philosophiques, les *Dialogues* (de Lucrèce et de Posidonius, d'Evhémère et de Callicrate, etc.). Dans ce dernier dialogue surtout, il ne se refuse point à reconnaître que le Dieu des stoïciens, — l'Être éternel et nécessaire, — qui est son Dieu, se trouve être, au fond, le même que celui des Épicuriens, — la nature

universelle. Là, Voltaire donne la main à Spinoza.

« Alors un petit juif.
Caché sous le manteau de Descartes, son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être :
Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
Mais je crois, entre nous, que vous n'existez pas. »

(*Les Systèmes.*)

Platon, qui s'est borné dans sa cosmogonie à remplacer la Nécessité par la Raison, Platon niait la création aussi bien qu'Anaxagore, Démocrite, Aristote, Zénon le stoïcien, le juif Philon, etc., car il ne faisait de Dieu que l'*architecte* de l'univers — ou le pacificateur des éléments, en guerre dans le chaos d'Hésiode et d'Ovide comme dans le *tohu-bohu* de la Genèse, ou dans le *Chantéreb* de Sanchoniaton¹. Il ne faut pas oublier que, d'après la Genèse elle-même, le chaos, le *tohu-bohu*, la ma-

¹ Platon, bien que vrai père de la théologie, n'a jamais employé le mot *Dieu* comme un nom propre. Il disait presque toujours *les Dieux*, et s'il a dit quelquefois *le Dieu*, c'est dans un sens général, comme nous disons *l'Homme* (l'homme est faible, l'homme est mortel, etc.). M. Havet a fait cette remarque, et en a prouvé la justesse.

tière inorganisée, avait précédé la création des six jours par les Elohim ; et que cette même supposition du chaos, précédant le monde organisé, se retrouve dans le mythe iranien de Zoroastre, dans le mythe phénicien de Sanchoiaton et dans le mythe babylonien de Bérose, aussi bien que dans le mythe hébraïque de Moïse. C'était d'ailleurs une opinion commune à toutes les sectes de l'antiquité. « Selon le système de tous les philosophes païens qui croyaient un Dieu, dit Bayle (art. *Épicure*), il y avait un être éternel et incréé, distinct de Dieu : c'était la matière. Cet être ne devait son existence qu'à sa propre nature, etc. » (Suit une lumineuse et puissante dissertation, où, sous le nom d'Épicure, Bayle démontre que, si la matière est éternelle, Dieu n'a sur le monde aucune puissance, aucune autorité, et que, s'il n'y a pas de création, il n'y a pas de Providence¹.)

¹ Par exemple : « Il aurait représenté à son adversaire que la notion la plus générale, la plus infaillible que l'on ait de Dieu, est que Dieu jouit d'une parfaite béatitude. Or, cela est incompatible avec la supposition de la Providence, car, s'il gouverne le monde, il l'a créé ; s'il l'a créé, ou il

Un philosophe très-religieux, celui que Proudhon nomme avec justesse le Spinoza chrétien, Malebranche, fait la même démonstration dans sa *IX^e Méditation chrétienne*. Il veut ainsi prouver la création ; mais, pour celui qui la nie, son raisonnement se retourne contre la Providence. Et l'illustre maître de Malebranche, Descartes lui-même, pense sur ce point comme Platon et Aristote ; Dieu n'est pour lui que le *moteur* de la matière. « Il aurait bien voulu, dit Pascal, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu ¹. »

avait prévu tous les désordres qui y sont, ou il ne les avait pas prévus. S'il les avait prévus, on ne peut pas dire qu'il eût fait le monde par un principe de bonté, ce qui renverse la meilleure réponse du platonicien. S'il ne les avait point prévus, il est impossible qu'en voyant le mauvais succès de son ouvrage, il n'ait eu un très-grand chagrin... Peut-on être heureux quand, au bout de quatre mille ans de travail, on n'est pas plus avancé qu'au premier jour dans l'ouvrage qu'on a entrepris, et que l'on souhaite passionnément d'achever ? Cette image d'infortune n'est-elle pas aussi parlante que la roue d'Ixion, que la pierre de Sisyphe, que le tonneau des Danaïdes... ? »

¹ Voyez aussi, dans Bayle, art. *Zabarella* (auteur du livre

Voltaire lui-même, si déiste qu'il s'affirme, ne pense pas autrement que Descartes et que toute la philosophie antique; pour lui aussi, Dieu n'est que l'*arrangeur* et non le *créateur* de la matière éternelle. « De l'ordre qui est dans l'univers..., dit-il, je ne puis conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière, mais je ne puis conclure de là que cet être ait fait la matière avec rien. » (*Traite de métaphysique.*) Il répond même à Samuel Clarke (auteur du *Traité de l'existence de Dieu*): « La matière n'est pas un être négatif, une limitation; c'est un être réel, positif, qui a ses attributs tout comme l'esprit. Or, comment Dieu aura-t-il pu produire un être matériel, s'il n'est pas matériel? » Et tout aussitôt: « Je sais qu'on peut dire que cette opinion ramènerait au spinosisme; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raisonnement, s'il est bon, ne peut devenir mauvais par les conséquences qu'on peut en tirer. » (*Ibid.*)

De inventione æterni Motoris), les notes G et H; et, art. *Ovide*, la note G.

Mais lorsque, après avoir admis, sous toutes ces réserves, le Dieu-Création, Voltaire nie fermement le Dieu-Providence, il apporte de bien plus solides raisons. Il lui suffit de constater l'existence du mal. Le mal existe, — qui peut le nier? — le mal physique, le mal moral, le mal sous toutes ses formes, possibles et impossibles. Nous souffrons les intempéries des saisons, entre le froid glacial des pôles et l'ardeur brûlante des tropiques, les volcans, les tremblements de terre, les tempêtes, les incendies, les inondations, les sécheresses, la famine; — nous ressentons les maladies, plus nombreuses que nos organes, les blessures, la mort, les affections brisées, les séparations éternelles; — nous sommes témoins et victimes d'innombrables injustices, violences, spoliations, tyrannies, meurtres sauvages, guerres fratricides. Peut-on se réfugier dans la nature? Mais elle n'a ni justice ni moralité; elle commet envers l'homme tous les crimes que l'homme à son tour peut commettre envers son semblable. Elle le tue, souvent avec des raffinements de cruauté; elle le vole, lors-

qu'elle détruit brutalement les fruits de son travail; elle le trompe, en lui tendant des pièges, en lui offrant des leurres, en lui faisant des promesses qu'elle ne saurait tenir. Peut-on se réfugier dans la société? Mais là, partout, la ruse triomphe de la sincérité; partout « la force prime le droit », et cette maxime impie, — formulée, ô dérision! dans la patrie du plus austère des moralistes, du plus ferme champion de « la force du droit contre le droit de la force », Emmanuel Kant, — nous la voyons pratiquer effrontément sans qu'elle révolte la conscience de toutes les nations. Les sciences elles-mêmes, ces bienfaites sœurs, — mathématiques, physique, chimie, — et les arts, ces fils délicats de la paix, à quoi les font-ils servir, ceux qui gouvernent les hommes, sinon à l'industrie du meurtre, à se fournir de plus puissantes machines d'extermination? « Bataille horrible, dit Michelet, des sciences et des arts au profit de la mort. » L'histoire enfin, pleine de crimes atroces, trop souvent impunis, et de calamités effroyables, n'est que le récit des malheurs du genre hu-

main¹. Malheurs immérités, car nul de nous n'a demandé la vie, nul de nous n'a choisi son sort². Nous les avons subis, nous luttons sans cesse contre les cruautés de la nature et de la société. Enfin, le mal nous entoure, nous étreint, nous torture. Or, comment concilier l'existence de Dieu avec celle du mal? « Si l'on s'appuie, dit Kant, sur l'ordre et le bien pour affirmer une cause intelligente et bonne, ne peut-on pas tout aussi légitimement, en s'appuyant sur le désordre et le mal, affirmer une cause mauvaise ou stupide? » Et si l'on voit

¹ « L'histoire n'est qu'une série de ressources pour une série de misères. Et que de ressources ne sont elles-mêmes que des misères nouvelles! » (E. HAVET.)

² « Pourquoi la lumière est-elle donnée au misérable, et la vie... à ceux qui seraient ravis de joie de trouver le sépulcre? » (*Job.*, ch. III.)

« Mieux vaut le jour de la mort que celui de la naissance. » (*Ecclésiaste*, ch. VII.)

« La vie est un châtiment qui nous est infligé. » (*Vita supplicium est.* — SÈNÈQUE.)

« Non, non, plutôt la Nuit, la Nuit sombre, éternelle!
Fille du vieux Chaos, garde-nous sous ton aile;
Et toi, sœur du Sommeil, toi qui nous as bercés,
Mort, ne nous livre pas; contre ton sein fidèle
Tiens-nous bien embrassés. »

(*Les Malheureux*, M^{me} L. ACKERMANN.)

dans l'univers, comme disent triomphalement les spiritualistes, des marques de dessein qui proclament une intelligence bienveillante, n'y voit-on pas, en nombre égal, des marques de contre-dessein qui nient tout à la fois l'intelligence et la bienveillance du maître des choses? De quel autre nom appeler, en effet, les plantes vénéneuses, offrant la vie et donnant la mort, les animaux venimeux, l'ami de l'homme qui lui infuse la rage, la génération empoisonnée dans l'acte même qu'elle commande, etc.?

Mais serrons de plus près cette question décisive : Si Dieu existe, il est toute-puissance, et, pouvant tout, toute-bonté. C'est ainsi qu'on le définit, qu'on l'enseigne et qu'on l'adore. Pourquoi donc laisse-t-il subsister le mal? S'il ne peut le détruire, il est impuisant; s'il le peut et ne le veut pas, il est méchant, il est le mal lui-même.

Ce raisonnement a toujours été et sera à tout jamais sans réplique.

Jérémie avait dit à Jéhovah (ch. XII, v. 1), sans obtenir de réponse : « Pourquoi les mé-

chants ont-ils prospéré? Pourquoi sont-ils en paix, ceux qui se livrent au mal? Tu les as plantés en terre, ils ont poussé des racines, ils croissent et portent des fruits. » Mais lorsque Job, étendu sur son fumier et couvert de lèpre, adresse à ses amis cette autre foudroyante apostrophe : « Pourquoi donc les méchants vivent-ils? Pourquoi sont-ils gorgés de richesses? *Quare ergo impii vivunt, et confortati divitiis?* » (JOB, cap. XXI), alors Jéhovah lui-même vient répondre au Juste dans la détresse. Il lui dit : « Où étais-tu quand je posais la terre sur ses fondements? Qui est celui qui a posé la pierre angulaire pour la soutenir?... Qui est-ce qui a renfermé la mer dans ses bords, et lui a dit : Tu n'iras pas plus loin? » (JOB, ch. XXXVII.) On appelle cette réponse « une ironie sublime » ; je le veux bien ; mais elle ne répond pas plus à la question de Job que Scipion l'Africain ne répondait à l'accusation d'avoir dilapidé les deniers publics lorsqu'il s'écriait : « A pareil jour j'ai vaincu Carthage; montons au Capitole! » Se glorifier, est-ce se justifier?

Parlons plus simplement que Jéhovah.

Voici l'argument d'Épicure, tel qu'il est cité par Lactance (*De irâ Dei*, cap. XIII) : « Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, et ne le peut; ou il le peut, et ne le veut pas; ou il ne le veut ni ne le peut; ou enfin il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut pas, c'est impuissance; s'il le peut et ne le veut pas, c'est méchanceté; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est à la fois méchanceté et impuissance; s'il le peut et le veut, d'où vient donc le mal sur la terre? »

A cet argument, Lactance, dit Bayle, ne fait qu'une « réponse pitoyable »; et le maître du *Cicéron chrétien*, Arnobe déclare l'argument *insolubilem*. « Mille bacheliers, mille licenciés, ajoute Voltaire, ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable, et c'est sous cet abri terrible que se sont réfugiés tous les athées. »

J.-J. Rousseau lui-même, l'optimiste Pangloss à qui Voltaire répondit par *Candide*, ne fait-il pas dire à son Vicaire savoyard : « O Sagesse, où sont tes lois? O Providence, est-ce

ainsi que tu régis le monde? Être bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir? je vois le mal sur la terre... »

Vous aussi, mon cher Jules Simon, vous avez voulu venger la Providence, accusée de coexister avec le mal, et prouver que cette coexistence n'implique pas contradiction. C'est le sujet de l'un des principaux chapitres de votre *Religion naturelle*. Mais vainement vous avez crié : *Cœli enarrant gloriam Dei*¹; vainement vous avez tiré les meilleures flèches du spiritualisme contre « le rocher inébranlable » qui abrite les athées. En dépit de votre talent, de votre sincérité, de votre éloquence, souvent égale à celle de Rousseau, vous n'avez pas ébranlé ma conviction. Écoutez pourquoi : Vous rejetez la doctrine de la chute et celle du progrès, comme fausses; vous rejetez la doctrine de l'optimisme, préconisée par Leibnitz, comme insuffisante; et voici, si je ne m'abuse, la substance du raisonnement qui vous est

¹ « Les cieux ne racontent plus la gloire de Dieu; ils ne racontent que la gloire de Newton et de Laplace. » (Aug. COMTE.)

propre : « Demander pourquoi Dieu a laissé subsister le mal, c'est demander pourquoi Dieu, qui nous a faits à son image, ne nous a pas faits du même coup à sa mesure. Quoi donc ! vouliez-vous être parfaits ? Mais Dieu, qui peut tout, ne pouvait pas faire un être parfait, car il y aurait deux dieux, ce qui est absurde..., etc. D'où il suit invinciblement que, si le monde était parfait, il serait Dieu, et n'aurait pas de cause ; et que, n'étant pas Dieu, et *ayant une cause*, il est absolument nécessaire qu'il soit imparfait. » Ainsi, vous imitez Malebranche, au rebours ; il voulait prouver la création par la Providence, et voilà que vous voulez prouver la Providence par la création. Mais c'est décider une question par l'autre, et réciproquement. Or, vous savez mieux que moi qu'on appelle ce raisonnement fautif une pétition de principe, et aussi un cercle vicieux.

Passant du mal physique au mal moral, à l'*injustice*, qui vous frappe avec raison bien davantage, votre franchise et votre loyauté vous arrachent cet aveu décisif : « Il suffit d'une

injustice consommée et irréparable pour qu'il n'y ait pas de Dieu... La difficulté est invincible, ou plutôt elle le serait *sans l'immortalité*. » Ainsi, quant au mal physique, vous affirmez la Providence par la création : et, quant au mal moral, vous affirmez la Providence par la vie future : autre question décidée par une question ; autre pétition de principe, autre cercle vicieux. Certes, je me garderai bien de donner à votre réponse le nom dédaigneux que Bayle donnait à celle de Lactance ; mais je répéterai comme Arnobe, même après vous avoir écouté avec déférence et respect, que l'argument d'Épicure est *insolubilis*.

On n'a pas assez remarqué comment raisonnent les croyants, même dans la simple religion naturelle, « cette semi-révélation, qui satisfait aussi peu la droite raison que la foi sincère » (PROUDHON). D'une part, la Providence prouve la création ; car, puisque Dieu gouverne le monde, il est évident qu'il l'a créé. Puis : la création prouve la Providence, car, puisque Dieu a créé le monde, il est certain qu'il n'a pu en abandonner le gouvernement.

— D'autre part : l'existence du mal et de l'injustice ferait nier la Providence, si la vie future, en restituant le bien et en rétablissant la justice, ne devait la justifier. Puis : la meilleure preuve qu'il y a une vie future, c'est la nécessité de justifier la Providence. Alors je demande à mon tour, comme le Vicaire savoyard à propos des miracles, qui prouvent la doctrine, et que la doctrine doit prouver : « Que pensez-vous de ce diallèle¹? »

Gardons-nous bien d'entremêler les questions, de les confondre, de les décider l'une par l'autre. Il faut les séparer soigneusement, et les traiter chacune pour elle-même, pour elle seule. Ainsi j'ai nié la création, par les

¹ On pourrait encore faire observer, en rappelant l'histoire religieuse de tous les peuples, et notamment celle des anciens Juifs, que la croyance en une vie future, qui doit réparer le mal et rétablir la justice, exclut la croyance en une Providence temporelle, qui serait, dès ce monde, juste et efficace. Si la Providence est bonne et juste envers l'homme pendant sa vie, pourquoi faudrait-il qu'il fût immortel pour que justice lui soit rendue? Et si, au contraire, cette vie future est absolument nécessaire au rétablissement de la justice, à quoi sert la Providence en celle-ci? Il y a donc réellement, comme le dit un écrivain de la *Critique philosophique* (M. Pillon), « antagonisme logique et historique entre la religion de la Providence et celle de l'Immortalité ».

raisons directes que j'ai données; ainsi je nie la Providence, par les raisons directes que je donne; ainsi je nierai l'existence de l'âme, par les raisons directes que je donnerai.

Ainsi procédait Bayle, le grand dialecticien. Écoutons-le maintenant, faisant encore parler cet Épicure de qui Lucrèce a dit :

*Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellis exortus uti ætherius sol;*

il va donner le coup de massue.

«... Les dieux sont-ils contents de leur administration, ou en sont-ils mécontents?... S'ils sont contents de ce qui se passe sous leur providence, ils se plaisent au mal; s'ils en sont mécontents, ils sont malheureux. Or, il est contre les notions communes qu'ils aiment le mal, et qu'ils soient malheureux. — Ils n'aiment point le mal, répondrait le prêtre; ils le regardent comme une offense, qu'ils punissent sévèrement... — Je conclus de votre réponse, répliquerait Épicure, qu'ils sont malheureux, car il n'y a point de vie plus malheureuse que d'être continuellement exposé à des offenses,

et continuellement exposé à s'en venger. Le péché ne cesse point parmi les hommes ; il n'y a donc aucun moment dans la journée où les dieux ne reçoivent des affronts..., et les dieux n'ont pas plutôt achevé de se venger, qu'ils doivent recommencer à punir. Que pourrait-on souhaiter de plus atroce à son mortel ennemi ? — Vous ne sauriez du moins nier, répondrait le prêtre, que le dogme de la Providence ne serve beaucoup à tenir les peuples dans leur devoir. — Ce n'est pas de quoi il s'agit, lui répondrait-on ; ne changez pas l'état de notre dispute. Nous cherchons, non pas ce qui peut avoir été établi comme une invention utile, mais ce qui émane véritablement des lumières de la raison. »

C'est, hélas ! sur ce commun besoin *de tenir les peuples dans leur devoir*, sur ce besoin de les *mastiner*, comme a dit énergiquement La Boëtie, que s'est fondée la désastreuse alliance de

¹ *Approbatum est non esse curæ Deis securitatem nostram, esse ultionem.* (TACITE, *Hist.*, lib. I.) « Il est évident que, si les dieux songent à nous, c'est moins pour nous conserver que pour nous punir. » (Trad. de J.-J. Rousseau.)

l'autel et du trône. « Qu'est-ce qu'un roi ? se demande Diderot. Si le prêtre osait répondre, il dirait : C'est mon lieteur. » Parole profonde autant que juste, qui devrait trouver place dans le catéchisme républicain. « Le prince, dit également Proudhon, n'est en réalité que le porteglaive de l'Église. L'empereur, *évêque du dehors*, est le valet du pape, *évêque du dedans*. »

Remarquons, pour mener jusqu'au bout cette question du mal, que, d'après la Bible, c'est Dieu lui-même qui en est l'auteur, ou tout au moins de ce qu'on croyait le plus grand des maux, la mort. « Le Seigneur dit à l'homme (quand il lui défend de toucher au fruit de l'arbre de la science) :... car, en même temps que tu en mangeras, tu mourras très-certainement. » Puis, lorsque Ève a fait manger la pomme à son mari, le Seigneur ajoute : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne prenne du fruit de l'arbre de la vie, et qu'après en avoir mangé, il ne vive éternellement. » (*Gen.*, ch. III.)

Je ne connais pas de meilleure explication

de l'existence du mal que celle qu'en donne Diderot (*Réception d'un philosophe*). « Le mal, dit-il, est une suite nécessaire des lois générales de la nature... Le mal tient au bien même ; ils ont tous deux leur source dans les mêmes causes. C'est des lois données à la matière, lesquelles entretiennent le mouvement et la vie dans l'univers, que dérivent les désordres physiques, les volcans, les tempêtes, etc... C'est de la sensibilité, source de tous nos plaisirs, que résulte la douleur. (Montaigne avait dit : « De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin anéantiroit l'homme. ») Quant au mal moral, qui n'est autre chose que le vice ou la préférence de soi aux autres, il est un effet nécessaire de cet amour-propre, si essentiel à notre conservation... Pour qu'il n'y ait point de vices sur la terre, c'est aux législateurs à faire que les hommes n'y trouvent aucun intérêt. »

Cette impossibilité radicale de concilier l'existence du mal avec celle de Dieu, puissant et bon, — qui fait dire à Stuart Mill : « Il faut

absolument rejeter la notion d'un gouvernement providentiel par un Être omnipotent, » — cette impossibilité radicale, les hommes, par une sorte d'instinct, l'ont connue de tout temps et en tous pays. En effet, il n'est guère de religion, ancienne ou moderne, détruite ou subsistante, qui, pour se tirer d'affaire en voyant les allures de ce monde, n'ait admis deux principes, rivaux, ennemis, inconciliables, en lutte perpétuelle, se faisant opposition l'un à l'autre comme la lumière et l'ombre, à savoir le principe ou génie du bien et le principe ou génie du mal ¹. C'est Aoura-Mazda « l'Esprit sage » et Angro-Maïnyous « le Destructeur » (Ormuzd et Ahriman) des anciens Perses Mazdéens, Brahma et Shiva des Indous ², Ammou-Râ et le serpent Apap, ou Osiris et Typhon des Égyptiens, Tonacateuctli et Tescatlipocâ des Aztèques, Zamhor et Nyang des Madécasses, Vitahouentrou et Houakouvou des Patagons.

¹ *Sape, premente Deo, fert Deus alter opem.*
(OVIDE.)

² Les Indous bouddhistes n'ont point de diable parce qu'ils n'ont point de Dieu. (Voir plus loin.)

Jéhovah et Satan des Hébreux, Allah et Chéitan des Arabes, ou les deux tonneaux du Jupiter d'Homère, ou les deux âmes du monde de Platon, ou le *Dijovis* et le *Véjovis* des Latins, ou les deux dieux, le bon et le mauvais, des Albigeois; c'est enfin, sous tous ces noms, Dieu et le diable. Mais, par cette croyance des Manichéens, des Pauliciens, des Marcionites, la difficulté est seulement déplacée, non résolue. On demandera aussitôt : « Pourquoi Dieu, génie du bien, ne détruit-il pas le Diable, génie du mal? S'il le veut et ne le peut pas, il manque de puissance; s'il le peut et ne le veut pas, il manque de bonté. D'une ou d'autre façon, il cesse d'être Dieu. »

Ceux qui ne veulent pas nier l'existence de Dieu se voient forcés d'admettre l'existence du diable. Ce sont à leurs yeux deux corrélatifs, dont l'un ne peut vivre sans l'autre. Autrement, qui pourrait croire que, même de nos jours, la foi au diable soit si commune et si générale, bien plus, obligatoire pour les chrétiens, les mahométans et les juifs, en un mot pour tous les monothéistes, aussi bien que la foi en

Dieu? Peut-être se consoleraient-on de la trouver encore, cette croyance insensée, parmi les classes ignorantes, dénuées de toute culture, soumises à la puissance des traditions et des dogmes. Peut-être même se consoleraient-on de la trouver aussi jusque parmi les hauts dignitaires d'une Église qui a retracé l'histoire et qui reconnaît les droits du malin esprit, qui trouve même commode de recourir à lui pour expliquer ce qu'elle ne comprend pas, j'entends les évêques, les cardinaux et les papes infailibles. Mais quand on voit une grande intelligence et un grand cœur comme Luther, qui, ennemi de Rome, accepte la foi romaine pour cette superstition, plus ridicule et plus condamnable assurément que celle de Marie et des saints, qu'il repousse ; quand on voit, dis-je, un Luther passer ses jours et ses nuits à combattre contre ce vain fantôme, ce fétiche invisible, qu'il nomme Belzébuth ou Satan, on se prend à désespérer de l'esprit humain.

Je supplie qu'on lise dans Bayle l'art. *Manichéens* (note D), où il fait parler Mélissus et Zoroastre. On verra par quelle puissante déduc-

tion il démontre, d'une part l'impossibilité de l'unité de Dieu, et, d'autre part, l'impossibilité de sa dualité ; partant l'impossibilité de son existence. « ... La souveraine sainteté peut-elle produire une créature criminelle ? La souveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuse?... Dieu a-t-il prévu que l'homme se servirait mal de son libre arbitre ? Mais les idées de l'ordre ne souffrent pas qu'une cause infiniment bonne et sainte, qui peut empêcher l'introduction du mal moral, ne l'empêche pas, lors surtout qu'en la permettant, elle se verra obligée d'accabler de peines son propre ouvrage... Car, si une bonté aussi bornée que celle des pères exige nécessairement qu'ils préviennent, autant qu'il leur est possible, le mauvais usage que leurs enfants pourraient faire des biens qu'ils leur donnent, à plus forte raison une bonté infinie et toute-puissante préviendra-t-elle les mauvais effets de ses présents, » etc. « Il n'y a point de bon père, affirme Diderot, qui voulût ressembler à notre père céleste. De quoi donc se courrouce-t-il si fort ? Ne dirait-on pas que je puisse quelque chose

pour ou contre sa gloire, pour ou contre son repos, pour ou contre son bonheur?... Et pourquoi punir un coupable quand il n'y a plus aucun bien à tirer de son châtement? »

Les impossibilités de l'existence de Dieu sont encore admirablement exposées par Bayle, d'après Cicéron, Charron et d'autres, dans l'art. *Simonide* (notes F et G). Hiéron de Syracuse avait prié Simonide de lui expliquer *ce qu'est Dieu*. Le poète demanda un jour de réflexion, puis deux, puis quatre, puis une semaine. Et Hiéron s'étonnant : *Quia*, dit-il, *quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior*. (« Parce que, plus je considère la chose, plus elle me semble obscure¹. »)

Il faut lire aussi, dans l'art. *Pyrrhon* (note B); la défense du scepticisme. Par exemple : « Il est évident qu'on doit empêcher le mal si on le peut, et qu'on pêche si on le per-

¹ Avant Simonide, Protagoras d'Abdère avait été chassé d'Athènes, non comme Diagoras pour avoir nié les dieux, mais seulement pour avoir dit : « Quant aux Dieux, je ne puis dire s'ils existent ou non ; bien des raisons m'en empêchent, entre autres l'obscurité de la question, et la brièveté de la vie humaine. »

met lorsqu'on peut l'empêcher. Cependant notre théologie... nous enseigne que Dieu ne fait rien qui ne soit digne de ses perfections, lorsqu'il souffre tous les désordres qui sont au monde, et qu'il lui était facile de prévenir... Il est évident qu'il faut préférer l'honnête à l'utile, et que, plus une cause est sainte, moins elle a la liberté de postposer l'honnêteté à l'utilité. Cependant nos théologiens nous disent que Dieu ayant à choisir entre un monde parfaitement bien réglé et orné de toute vertu, et un monde tel que celui-ci, où le péché et le désordre dominant, a préféré celui-ci à celui-là, parce qu'il y trouvait mieux les intérêts de sa gloire, etc ¹. »

Il faut lire enfin l'art. *Pauliciens*, où Bayle démontre qu'on ne saurait répondre à ces hérétiques, sinon par le dogme toujours invoqué

¹ « Dieu s'était proposé de créer tous les individus humains pour sa gloire... Donc il a décrété un jugement éternel et immuable dans lequel il donne, par sa grâce, à quelques-uns le bonheur éternel et à d'autres la damnation éternelle. » (THÉODORE DE BÈZE.) Quelle conscience non dépravée par la foi ne se révolterait contre cette sentence d'un théologien qui a écrit également : « La liberté de conscience est une croyance diabolique » ?

« de l'élévation de la foi et de l'abaissement de la raison ». Il eût été plus simple encore de leur répondre avec la loi de Justinien (XI^e du tit. V, liv. I^{er}): *Manichæo in loco romano deprehenso caput amputare* (à tout Manichéen pris sur le territoire romain, que l'on coupe la tête). C'était le plus sûr moyen de fermer la bouche à ces hérétiques. On les brûla par centaines, en France, au temps des Albigeois, et jusque sous le règne de saint Louis. Ah! l'on peut bien dire avec Ménippe à Jupiter : « Tu prends ton tonnerre au lieu de répondre ; c'est que tu as tort. »

Devant ces difficultés insolubles, à quoi se résoudre ? — Il faut croire hardiment à l'éternité de la matière et à son *auto-crétation*. Il faut se dire : C'en'est point par une intelligence personnelle, séparée, distincte, qui fait le bien et permet le mal, qui peut se courroucer, s'adoucir, se laisser fléchir par la prière, qui peut même transgresser ses propres commandements en faisant des miracles, que le monde est gouverné; c'est par de grandes lois générales, comme la gravitation, comme l'équivalence des forces de

la chaleur et du mouvement ; — ces lois sont nécessaires, constantes, fatales, immuables, inexorables, d'*airain*, comme dit Humboldt ¹ ; — toutes les choses, tous les êtres, qui, par ces lois, sont incessamment formés et transformés, vivent sous l'étreinte de leur inévitable et tout-puissant empire ; — la vie de tous les êtres se passe à lutter contre elles, et, pour l'homme, à les vaincre, à se les approprier. Il sait com-

¹ Nos destins ténébreux vont par des lois immenses
Que rien ne déconcerte, et que rien n'attendrit.

(VICTOR HUGO.)

Ce qu'exprimait déjà le vieil adage : *Fata viam inveniunt* (VIRG.), et l'autre : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt* (SEN.) ; ce que Bossuet appelle : « La loi qui se suit toujours elle-même. » C'est « Dieu qui obéit toujours à ce qu'il commande une fois » (le cardinal de RETZ). Enfin le dogme de la prédestination, le dogme de saint Augustin et de Calvin, ainsi que le fatalisme musulman, ne sont-ils pas, sous une forme mystique, la reconnaissance formelle des lois immuables qui régissent le monde ?

« Partout la science a substitué des notions positives en astronomie, en physique, en chimie, en biologie ; si bien que, changeant la vieille conception du monde, elle substitue à l'empire d'une Providence l'empire de lois générales, toujours actives et toujours obéies. » (E. LITTRÉ.)

Voir, à ce propos, dans les *Conflicts de la science et de la religion* de l'Américain Draper, l'important chapitre intitulé « Controverse sur le gouvernement du monde ». — Voir encore, et surtout, les *Premiers Principes*, du grand philosophe anglais Herbert Spencer.

mander à la nature en lui obéissant (*Naturæ, non nisi parendo, imperatur*, F. BACON) et, de sa souveraine, il fait sa servante ¹. C'est proprement cet ensemble de faits, de lois et de mœurs, résultat de la lutte entre l'homme et la nature, qui se nomme la civilisation, car l'industrie, les arts, les sciences, les lettres même, et jusqu'au langage, ne sont que des conquêtes de l'esprit vainqueur sur la matière asservie ². L'homme s'était donné dès longtemps le feu, la lumière, le fer, le blé, le bétail, l'abri des vêtements et des maisons ; de nos jours, il a rendu la vapeur sa bête de somme et son coursier, sur la terre et sur les océans ; il fait peindre son portrait par le soleil ; et, volant sur le fil du télégraphe, plus rapide que la lumière, le tonnerre porte ses messages et fait ses commissions ³.

¹ Cette création qui sert la créature.

(VICTOR HUGO.)

² Ce que j'appelle esprit, c'est la matière organisée, vivante, nerveuse, pensante, en opposition avec la matière inorganique.

« J'entends les esprits corps et pétris de matière. »

(LA FONTAINE.)

³ Les calculs de la statistique ont prouvé que les ma-

L'on me dira : « Nier la Création et la Providence, c'est nier toute religion. » — Oui, sans nul doute, toute religion révélée. Que sont les religions ? Des législations morales, où le pontife est le juge ; en ce sens, très-respectables, très-nécessaires à l'origine des sociétés, car elles se confondent alors avec la morale elle-même, et surtout quand elles s'établissent pour répondre à des besoins nouveaux, nés d'idées nouvelles, quand elles ferment un passé pour ouvrir un avenir. « Toute religion, a dit Humboldt, se compose d'une morale plus ou moins saine et d'une fable plus ou moins folle. » Mais les religions ne sont que des institutions humaines, et le plus fervent déiste ne saurait y voir l'œuvre de son Dieu. « Quoy qu'on nous

chines employées par l'industrie, dans la seule Angleterre, surpassent la force réunie de tous les êtres dont se compose l'espèce humaine sur la face de la terre entière. On a fait également ce calcul que, s'il fallait tisser à la main tout le fil de coton que l'Angleterre fabrique en une année au moyen des métiers, ce travail emploierait 91 millions de personnes, c'est-à-dire la population réunie de la France, de l'Allemagne et de l'Espagne. Les machines sont la nouvelle force musculaire de l'humanité, suivant la juste observation de M. Elisée Reclus, à laquelle s'ajoute, par la télégraphie, une nouvelle force nerveuse.

presche, il faudroit touiours se souvenir que c'est l'homme qui donne et l'homme qui reçoit. » (MONTAIGNE.) De telle sorte que, si les religions se vantent d'avoir fondé l'éducation et la morale, on peut leur répondre qu'elles n'ont fait que rendre aux hommes ce que les hommes leur ont donné.

Supposons que la religion catholique soit, comme elle s'en vante, la seule vraie, et l'universelle. Alors qui pourra expliquer et comprendre qu'après avoir, pour l'établir, fait mourir son fils sur la croix, le Dieu tout-puissant ait permis que Mahomet, presque aussitôt, enlève au Christ la moitié du monde connu, et que le grand schisme d'Orient, les hérésies, la Réforme, lui enlèvent encore la moitié de l'autre moitié ? Il faut dire alors avec Diderot : « S'il y a cent mille damnés pour un sauvé, le diable a toujours l'avantage, sans avoir abandonné son fils à la mort. »

Ce qui devrait ôter aux religions toute prétention à une origine surnaturelle, ce qui les condamne sans réplique, outre leurs imperfections de tout genre, c'est leur pluralité. « Nous

avons, dit Rousseau, trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste et maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'opiniâtreté et de mensonge. » (*Prof. de foi, etc.*) Bien plus : sans sortir du christianisme, nous voyons une hérésie, celle des protestants, qui ne diffère du catholicisme que par des points de doctrine fort secondaires, et un schisme, celui des grecs orthodoxes, qui en diffère moins encore, par de simples détails du rituel, où se trouve, il est vrai, le refus d'obéissance au pape. Cependant, d'après les catholiques, leur foi est dictée par Dieu lui-même, tandis que l'hérésie et le schisme sont œuvres du démon ; aux catholiques le ciel est ouvert, aux autres il est fermé. Et c'est sur les énormes conséquences prêtées à de si futiles distinctions que les croyants règlent leur sort, dans cette vie et dans la vie future, éternelle !

Écoutons cet arrêt vraiment souverain que porte Diderot : « Une religion vraie, intéressant tous les hommes, dans tous les temps et

dans tous les lieux, a dû être éternelle, universelle et évidente. Toutes sont donc trois fois démontrées fausses. » (*Pensées phil.*) Et bien avant Diderot : « Chascune se préfère aux aultres, et se confie d'être la meilleure et la plus vraye... et par là s'entrecondamnent et rejettent... Ainsi disent tous qu'ils la tiennent, et tous usent de ce jargon, que non des hommes ny d'aucune créature, ains de Dieu. Mais à dire vray, sans rien flatter ny desguiser, il n'en est rien. Elles sont, quoique on die, tenues par mains et moyens humains... La nation, le pays, le lieu donne la religion... Nous sommes circoncis, baptisez, juifs, mahumétans, chrestiens, avant que nous sçachions que nous sommes hommes... Si la religion estoit plantée par une attache divine, chose du monde ne nous en pourroit esbranler, telle attache ne se romproit pas ; s'il y avoit de la touche et du rayon de la divinité, il paroistroit partout, et l'on produiroit des effets qui seroient miraculeux... » Voilà ce que le chanoine Pierre Charron écrivait (*De la Sagesse*, liv. II, chap. v) et osait publier dès l'année 1601. — à la vérité

sous Henri IV, et peu après l'édit de Nantes.

Charron continue ainsi : « C'est chose estrange que la religion chrestienne, qui estant la seule vraie au monde, et révélée de Dieu, devroit estre très-une et unie, comme il n'y a qu'un Dieu et qu'une vérité, soit toutesfois déchirée en tant de parts, et divisée en tant de sectes contraires, tellement qu'il n'y a article de foy, ny point de doctrine, qui n'aye esté débattu et agité diversement, et n'y aye eu des hérésies et sectes contraires. Et ce qui le faict trouver encore plus estrange est, qu'ès aultres religions fausses et bastardes, gentile, payenne, judaïque, mahumétane, telles divisions ny partialitez ne s'y treuvent... Et si nous regardons aux effects qu'ont produits les divisions de la chrestienté, c'est chose effroyable. Il en est advenu des altérations et subversions des républiques, des royaumes et des races, jusqu'à un remuement universel du monde, avec des exploits cruels, furieux et plus que sanglants, au très-grand scandale, honte et reproche de la chrestienté... Car il est permis aux seuls chrestiens d'estre meurtriers. perfi-

des, traistres, et s'acharner les uns contre les autres par toutes espèces d'inhumanité, contre les vivants, les morts, l'honneur, la vie, la mémoire, les espritz, les sépulchres et cendres... »

Lorsque Charron parlait en France avec cette liberté, on venait de brûler à Rome Giordano Bruno, le vaillant continuateur d'Averroès et précurseur de Spinosa, qui, dans son livre *Dell' infinito universo e mondi*, avait professé le panthéisme, à savoir : que la matière est in-créée, éternelle, infinie, et que l'univers est un organisme vivant dont l'âme se nomme Dieu. Peu après, en 1603, mourait aussi à Rome André Césalpin, d'Arezzo, qui, médecin, annonça formellement, avant Harvey, la circulation du sang, et qui, philosophe, fut un autre précurseur de Spinosa, car il soutenait, avec son maître Aristote, non-seulement l'éternité de la matière, mais encore l'éternité des espèces.

Goethe dit à son tour : « Si les religions étaient données par Dieu, personne ne les comprendrait. Or, comme elles viennent des hommes,

elles ne peuvent rien nous révéler sur le monde invisible. »

Je sais bien que, précisément, on commence à faire, de la science des religions, une science semblable à toutes les autres, une science historique et purement humaine¹; je sais que, substituant à la notion de l'*être* celle du *devenir*, et à la notion de l'*absolu* celle du *relatif*, on commence à en marquer clairement la filiation, à reconnaître qu'elles procèdent toutes les unes des autres²; qu'enfin, comme les langues d'origine aryenne, comme la civilisation elle-même, qui s'est déversée de la haute Asie sur les bassins de l'Euphrate et du Nil, et de là sur la Grèce et l'Italie, elles ont un commun point de départ dans les croyances patriarcales des brahmes primitifs, dans les hymnes de l'antique Véda. Mais quand même les religions diverses ne seraient que les sectes successives d'une religion primordiale, à laquelle

¹ Voir Max-Müller, C.-P. Tiele, Émile Burnouf, Pilon, André Lefèvre, Jules Soury, Jules Baissac, etc.

² « Les dieux existants naissent de ceux qui n'existent plus. » (RIG-VÉDA.) — Voir la *Bible dans l'Inde* par M. Louis Jacolliot.

des motifs de race, de climat, d'époque, de milieu, auraient imposé divers changements, leur pluralité, bien plus, leur hostilité, n'en serait pas moins évidente, et l'argument subsisterait dans toute sa force irrésistible. Aucune religion n'étant universelle, pas plus qu'éternelle et évidente, aucune ne cesserait, suivant l'expression de Diderot, d'être fausse triplement.

Or, ne parlons pas du dogme sauvage qui damne les nouveau-nés morts sans baptême¹; ne parlons pas plus du dogme non moins sauvage qui, malgré saint Paul², voue à la damnation éternelle tous ceux qui ont été, qui sont ou qui seront hors du giron de l'Église catholique, fussent-ils Çakia-Mouni (le Bouddha), Confutsée, Socrate, Épaminon-

¹ « La damnation des enfants morts sans baptême est de toi constante dans l'Église. Ils sont coupables, puisqu'ils naissent sous le courroux de Dieu... Enfants de colère, par leur nature objets de haine et d'aversion, précipités dans l'enfer avec les autres damnés, ils y restent éternellement sous l'horrible puissance du démon. » On pourrait croire que cette citation, qui révolte la conscience, est encore prise dans le théologien de Bèze. Non; elle est prise dans Bossuet. (*Lettre au pape Innocent XII.*)

« Chacun sera jugé par la loi qu'il a connue. »

das, Épictète, Marc-Aurèle, Spinoza, Kant, Washington. Ce dogme « consterne le cœur humain », dit le doux Fénelon, qui, prêtre, devait pourtant l'enseigner, et le dur Calvin lui-même l'appelle, tout en l'adoptant, *decretum horribile*. C'est par ce dogme impie de la grâce, sans laquelle, dit saint Augustin, « la prière même se tourne en péché », c'est par ce dogme de la prédestination, que furent fondées, maintenues, justifiées, les inégalités sociales auxquelles l'Europe fut en proie depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la Révolution française. « Sur cette féodalité divine, dit Edg. Quinet, s'est établie la féodalité civile et réelle... Un petit nombre d'élus dans le ciel, un petit nombre d'élus sur la terre ? »

Mais pourrai-je jamais me résigner à dire avec Pascal, répétant saint Augustin et Jansénius : « On n'entend rien aux ouvrages de Dieu si on ne prend pour principe qu'il aveugle les uns et éclaire les autres. »

Quand tu parlais ainsi, infortuné Pascal, il fallait que ton génie et ton cœur fussent bien *abêtis* dans la foi. Oubliais-tu que ton Dieu

avait ordonné à l'homme d'aimer ses ennemis et de rendre le bien pour le mal ? Ton Dieu se mettait donc au-dessous de l'homme, en s'affranchissant du précepte qu'il avait donné, en haïssant ceux qui n'avaient pu le connaître, en rendant le mal à ceux même qui avaient pratiqué le bien ! Il semble que Rousseau répond à Pascal lorsqu'il s'écrie : « Celui qui commence par se choisir un seul peuple et proscrire le reste du genre humain, n'est pas le père commun des hommes ; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures n'est pas le Dieu clément et bon... S'il était une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, et qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'ait pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion serait le plus inique et le plus cruel des tyrans. » (*Prof. de foi, etc.*) Et Voltaire : « Quel imbécile oserait affirmer que ceux qui n'ont pas connu nos dogmes seront à jamais punis d'être nés avant nous ? » (*De la Paix perpétuelle.*)

« Si Dieu punissoit les enfants des mé-

chants, avait dit Plutarque, il seroit autant digne de moquerie comme le médecin qui, pour la maladie du père ou du grand-père, appliqueroit sa médecine au fils ou à l'arrière-fils. » (*Trad. d'Amyot.*)

La vieille loi de Manou étoit bien plus équitable : « L'homme naît seul, dit-elle, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions, et seul la punition de ses méfaits. » Mais alors aucune théologie n'avoit encore obscurci la conscience humaine.

Comment admettre, en effet, comment concevoir que le père commun des hommes ait donné la vérité à quelques-uns, l'erreur à tous les autres ? qu'il ait à ce point avangé ceux qui vivent en certaines régions, à ce point dés-herité ceux qui vivent sur le reste du globe ? « Quoi ! s'écrie Voltaire, la lumière du soleil éclaire tous les yeux, et la lumière de Dieu n'éclairerait qu'une petite et chétive nation ! » Accepter le dogme de la grâce, c'est-à-dire du caprice arbitraire, ou soumettre la justice de Dieu au hasard de la naissance, aux degrés de longitude et de latitude, n'est-ce pas lui faire

une sanglante injure ? A tous, dirai-je au déiste, il a donné la conscience, qui est la même en tout lieu et à toute époque, en ce sens du moins qu'elle constitue et maintient la société ; à tous il aurait donné la religion, la bonne, la vraie, la sienne enfin, s'il y en avait sur la terre une autre que la conscience. Tous les hommes auraient reçu, en naissant, ce don, que, s'il est juste, leur devait le créateur, puisque, sans lui, ils ne seraient plus ni égaux, ni semblables, ni frères.

Que l'on consulte les lois morales de Manou, du Bouddha, de Confutsée, de Zoroastre, de Platon, de Zénon, d'Épictète, de Marc-Aurèle, ne contiennent-elles pas les mêmes doctrines, absolument les mêmes, que les lois religieuses de Moïse, de Jésus et de Mahomet ? M. Ernest Havet a prouvé, par son savant et excellent livre *l'Hellénisme*, que, si toutes les fêtes et toutes les superstitions chrétiennes sont sorties du paganisme, de même tous les préceptes dont se compose ce qu'on appelle la *morale chrétienne* (j'entends la saine partie de cette morale, car l'Évangile contient bien des préceptes qu'il

ne faut ni louer ni suivre) se trouvaient déjà dans les écrits des philosophes grecs et romains. « Socrate et les socratiques, dit-il, ont lentement et laborieusement creusé les fondements; le christianisme a posé sa croix et inscrit son nom sur leur ouvrage ¹. »

¹ Il faut aller d'Homère à Marc-Aurèle, à travers Thalès, Pythagore, Xénophane, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, Épictète. « On trouvera peut-être, dit M. Havet, que j'ai bien longtemps cité ce que tout le monde peut lire. Mais... il ne me suffisait pas de dire : Le christianisme est dans Platon, allez-y voir. J'avais besoin de dire : Le voilà, et de le montrer coulant de ses lèvres. »

Voyez aussi le chapitre *des Vertus et des Vices*, qui fait suite à la *Morale* d'Aristote.

Voyez également les *Tusculanes* de Cicéron, qu'Érasme disait avoir été inspirées de Dieu même. C'est à un livre perdu de Cicéron, l'*Hortensius*, que saint Augustin dut sa conversion. Il en fait l'aveu : « Ce livre changea mon cœur tout à coup, et tourna mes vœux vers toi, Seigneur... Je me mis à désirer la sagesse... car la philosophie, pour laquelle ce livre m'enflammait, n'est-ce pas l'amour de la sagesse? Et la sagesse, n'est-ce pas Dieu? »

On doit étudier jusqu'aux poètes, Virgile, Horace, Ovide, Properce, Manilius, Lucain, Pétrone, Perse enfin. Tous, disciples des Grecs, ils sont des précurseurs du christianisme. — Il en est de même de Valère-Maxime, auteur des *Exemples mémorables*, qui sont comme une première *Morale en action*.

Quant à Sénèque, qui ne sait que sa doctrine morale fut tellement semblable, tellement identique à celle des Pères, et jusque dans les termes, que ces Pères ont prétendu qu'il

De leur côté, MM. Joseph Salvador et Hipp. Rodrigues ont prouvé que ces mêmes précep-

l'avait reçue de saint Paul? et pourtant il appelait les Juifs *nation abominable*, et il avait soixante ans quand Paul écrivit son Épître aux Romains! « Lorsque j'ouvre, dit M. Havet, le trésor de ses Livres et de ses Lettres pour y chercher la philosophie du temps, je suis embarrassé et effrayé de trouver ce trésor si plein et si riche... Je ne puis transcrire tout Sénèque, et cependant presque tout Sénèque est chrétien; je veux dire que le christianisme est fait en grande partie des idées que Sénèque a si bien rendues. Tertullien dit: « Sénèque, qui est souvent des nôtres. » Il aurait dû dire: « Sénèque, à qui les nôtres ont tant emprunté. » — En effet, s'il prêche l'austérité et la charité, même envers les esclaves, s'il prêche enfin toutes les vertus, c'est avec des expressions qui vont être copiées immédiatement par les écrivains et les orateurs de la religion nouvelle. Voici, par exemple, comment il recommande, d'après le précepte de Pythagore, l'examen de conscience: « De quel défaut ton âme s'est-elle aujourd'hui guérie? Quelle passion a-t-elle combattue? En quoi es-tu devenu meilleur?... Quoi de plus beau que cette habitude de repasser toute sa journée! Que le sommeil est calme, profond et libre, lorsque l'âme a reçu sa part d'éloge et de blâme, et que, soumise à sa propre censure, elle informe secrètement contre elle-même! » N'est-ce pas l'examen journalier prescrit par les directeurs de conscience? Voici encore comment Sénèque recommande l'aumône: « Au jour de la mort, on n'a plus à soi que ce qu'on a donné... Le sage fera l'aumône comme un homme doit donner à un homme: il lui fera sa part du patrimoine commun. » N'est-ce pas tout à la fois l'aumône et le communisme chrétiens? On peut dire que Sénèque, Lucain, Thraséa et tant d'autres furent les martyrs de la philosophie alors qu'il y avait déjà des martyrs de la religion.

Je devrais citer enfin les divers *Traité*s de Plutarque, le

tes, nommés chrétiens, se trouvaient aussi dans les prophètes et les docteurs du peuple hébreu¹. Enfin, MM. Paul Janet et Barthélemy

Manuel de l'esclave Épictète et les *Pensées* de l'empereur Marc-Aurèle; mais on pourrait objecter que, lorsqu'ils écrivaient, saint Paul avait, en quelque sorte, fixé déjà le christianisme. Et cependant les premiers Pères ont fait de cet *Enchiridion* d'Épictète un vrai livre de piété, d'ascétisme, qui est même devenu la règle de quelques monastères primitifs.

Mais les chrétiens eux-mêmes avouent l'accord de leur doctrine avec la philosophie grecque. « Ou les chrétiens d'aujourd'hui sont des philosophes, dit le sage Minutius Félix, ou les philosophes d'autrefois étaient des chrétiens; » et l'ardent Tertullien lui-même, au dire de M. Gaston Boissier, cherche à prouver que « le christianisme n'invente rien de nouveau », et que « toutes les vérités qu'il proclame peuvent se mettre sous le patronage de la sagesse antique. » Il est donc permis de conclure, avec M. Havet, que « l'avènement du christianisme peut être défini : la première invasion des Barbares ».

¹ On peut invoquer, par exemple, tout le poème de Job. On peut rappeler aussi qu'après le Pentateuque, où les péchés sont de simples infractions à la Loi, rachetables par des cérémonies et des sacrifices, Isaïe leur avait donné une nature morale, en avait fait des infractions à la conscience, lorsqu'il enseignait que, par la réforme des cœurs et des actions, « Israël serait blanchi de tous ses péchés. » Ézéchiel encore, faisant parler Jéhovah, promet au repentir le pardon des fautes, et annonce ce *pacte nouveau*, repris à son compte par le christianisme. N'est-ce pas Isaïe qui fait dire à Jéhovah, avant que Jésus le dise dans l'évangéliste Marc : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas » ? Et Osée n'a-t-il pas fait dire à Jéhovah, avant

Saint-Hilaire conviennent à leur tour, et prouvent également, d'après les récents travaux des orientalistes, que ces mêmes préceptes se trouvaient encore, bien antérieurement, dans la doctrine de Manou, de Confutzée, du Bouddha, — tous, sans exception, jusqu'au précepte d'aimer ses ennemis, et de rendre le bien pour le mal¹. On peut donc affirmer avec l'illustre et

que Jésus le répète dans Matthieu : « Je te demande la miséricorde, non les sacrifices; la fidélité à ton Dieu, non les holocaustes »? — Voyez encore les ouvrages latins où le mosaïsme est expliqué par le juif Philon, d'Alexandrie. Voyez, enfin, dans le Deutéronome, les charitables prescriptions en faveur des femmes et des étrangers, en faveur des esclaves, de ceux que Sénèque appelait *humiles amici*. Le Koran lui-même les a protégés : « Qui affranchit un homme, s'affranchit lui-même des peines de cette vie et des peines éternelles. » Et pourtant, dix siècles plus tard, Bossuet s'obstinait encore à dire avec toute l'Église : « Condamner l'esclavage, c'est condamner le Saint-Esprit, qui ordonna aux esclaves, par la bouche de saint Paul, de rester dans leur état. » (*Avert. aux Protestants.*)

¹ C'est dans la doctrine du Bouddha (la Raison parfaite), antérieure d'au moins six siècles à celle de Jésus, et qui règne encore aujourd'hui sur un tiers à peu près de l'espèce humaine, que se révèle clairement pour la première fois cette loi morale du pardon des offenses, des injures, du mal fait, des douleurs infligées. Qu'on lise les *Soâtras* (paroles du maître), ou, dans la légende, les touchantes aventures du missionnaire Pournâ et du jeune prince Kounalâ, ou, dans l'histoire, les édits du grand législateur Açoka,

regrettable Buckle que, depuis l'origine des sociétés humaines, la morale n'a pas fait un pas

elle y est également, elle est partout. Pourrait-on en trouver un plus bel et complet exemple que dans les actions du Bouddha lui-même, lequel, au dire de la légende, « donna son corps en pâture à une tigresse affamée qui n'avait plus la force d'allaiter ses petits » ? Peut-on plus éloquemment que cette parabole ordonner de pardonner à ses ennemis, de rendre le bien pour le mal ? Au reste, il est évident que la doctrine morale du Bouddha contient en entier toute celle dont le christianisme est si fier. Elle recommande une charité sans bornes, une douceur infinie, la bonté et la pitié envers tous les êtres, l'horreur du mensonge, et même des vaines paroles, la patience, la tempérance, l'humilité (« Vivez, ô religieux, en cachant vos bonnes œuvres et en montrant vos péchés »), le culte de la famille, le respect des parents, l'égalité de la femme, la tolérance enfin à l'égard de tous les cultes et de toutes les croyances.

Le Bouddha Çakia-Mouni (Çakia le solitaire, le moine, Μόνος) a tracé toutes les règles de l'ascétisme qu'ont suivies plus tard les anachorètes chrétiens. Il commande à ses religieux, non-seulement de fuir l'adultère, c'est un précepte commun, mais de garder la plus inflexible chasteté, de ne posséder aucun bien, de vivre uniquement d'aumônes, de ne faire qu'un repas par jour, de ne boire que de l'eau, de ne se vêtir que de haillons ramassés dans les cimetières, de n'avoir aucune habitation, de dormir sous les arbres, non couchés, mais assis, de faire leur confession deux fois chaque mois, publiquement et devant l'assemblée, etc. C'est par la pratique de ces règles austères, et de toutes les vertus dont ils doivent l'exemple, que les religieux bouddhistes pourront devenir dignes d'être exempts des milliers de vies que donne la transmigration, et d'avoir enfin le bonheur de s'abimer dans le *Nirvând*, dans le néant. (Voyez le *Bouddha*, par Barthélemy Saint-Hilaire.)

en avant. C'est la science seule qui a marché, qui marche et qui marchera toujours. Buckle ajoute : « Avancer que le christianisme a révélé à l'homme des vérités inconnues auparavant, prouve dans celui qui hasarde une telle assertion, ou bien une profonde ignorance, ou bien une fraude volontaire. »

Le christianisme n'est donc rien de plus que le mélange de la religion des Juifs et de la philosophie des Grecs, amenées à se confondre par le progrès de l'histoire, comme deux cours d'eau que leur pente fait rencontrer dans le même lit. C'est pourquoi Lessing pouvait dire avec autorité : « Dans le christianisme, ce qu'il y a de vrai n'est pas nouveau, et ce qu'il y a de nouveau n'est pas vrai. »

« Des lois absurdes, ridicules, barbares, vous en trouverez partout ; des lois contre les mœurs, nulle part. » (VOLTAIRE.) « Jetez les yeux sur toutes les nations du monde... Parmi tant de cultes inhumains et bizarres..., vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale.... La sainte voix de la nature, plus

forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables. » (J.-J. ROUSSEAU.)
« La conscience, dit encore M. Havet, plus forte que la tradition, condamnait la mythologie, quand la mythologie blessait la justice et l'honnêteté... On se refusa à croire que les Dieux aient jamais souffert parmi eux des crimes et des scandales *que les hommes ne supportent pas*. C'est-à-dire que l'humanité, qui paraissait se soumettre encore à la religion, lui commandait déjà en effet, la voulant plus pure. On avait sacrifié Socrate aux Dieux, mais on exigeait que les Dieux obéissent à la morale de Socrate. »

Oh ! je pourrais bien dire avec Schiller :
« Pourquoi n'admettez-vous aucune religion ? — Par religion. » C'est par piété, en effet, oui, par piété, qu'on refuse d'attribuer à Dieu le gouvernement du monde. Autrement ne faudrait-il pas d'habitude proclamer la victoire du génie du mal sur le génie du bien, et dire comme Paul aux Corinthiens : « Le Diable est le Dieu de ce monde » ? La conscience se révolte

à penser que ce qui est et ce qui arrive vient de sa volonté, ou seulement de sa permission ¹. « Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée, dit Voltaire, commence ses fureurs par un manifeste, et implore le Dieu des armées. » Ainsi parlait-il à l'époque du sceptique Frédéric II; qu'eût-il dit, ô sainte justice! à l'époque du pieux Guillaume I^{er}? Louis XIV aussi écrivait, après avoir traîtreusement envahi la Belgique : « Dieu, qui est le protecteur de la justice, a béni et secondé mes armes. » — « Ne faut-il pas toujours, fait observer M. Fustel de Coulanges, que Dieu serve de second à la convoitise et à la force? » Nous devons à un philosophe belge cette remarque piquante que, de nos jours, en 1854, on a vu la providence catholique de Paris, la providence luthérienne de Londres et la providence musulmane de Constantinople liguées contre la providence gréco-russe de Saint-Pétersbourg. Pouvait-on retrouver le monothéisme au milieu de cette nouvelle *Guerre des Dieux*?

¹ Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte.

(BÉRANGER, *le Bon Dieu*.)

Que font deux nations prêtes à s'entre-déchirer? Elles déclarent, par la voix des chefs qui les mènent à la boucherie, qu'elles remettent leur cause à la décision de la Providence. Hélas ! que ne les prend-on au mot ? car pourquoi, dès lors, se battre avec des sabres et des fusils ? Ne vaudrait-il pas mieux jouer le sujet de la querelle en une partie d'échecs, ou simplement jeter sur le tapis vert les dés du juge Bridoye ? « Comme disent les Talmudistes....., par sort estre, en anxiété et doute des humains, manifestée la volonté divine. » (*Pantagruel*, liv. III, chap. XLIV.) La Providence déciderait aussi bien sur un coup de cornet que sur des coups de canon. Mais du moins il n'y aurait ni sièges, ni combats, ni sang répandu, ni larmes versées.

Eh quoi ! la guerre, — « où l'on ordonne à tous ce que l'on défend à chacun » (SÈNÈQUE), — la guerre n'est-elle pas la suspension de toute morale et de toute loi ? *Silent leges inter arma*. (CICÉRON.) « Lorsque des imbéciles, dit Voltaire, étendent sur la terre d'autres imbéciles, à la suite d'une querelle ridicule entre deux

femmes impertinentes¹, » — ou bien d'orgueilleux porte-couronne qui, sans consulter Grotius et le *De jure belli*, se battent par procuration, — est-ce Dieu qui assiste à la bataille, s'y mêle et dirige les coups? Est-ce lui qui fauche les bataillons sous la mitraille ou les foule aux pieds des chevaux, qui s'amuse, comme César au Cirque, à ce spectacle de fureur et de démente, qui se délecte au concert des plaintes et des malédictions, qui te flaire, « ô grand cadavre des armées » (GEORGE SAND), pour savourer comme une ambroisie l'odeur du sang? Je lis dans mon journal qu'un honnête ouvrier passe avec sa famille auprès d'un canal gelé sur lequel s'ébattent des enfants. La glace rompt, et les jeunes imprudents sont précipités dans l'eau. Ému de pitié, et vraiment *humain*, le brave ouvrier s'avance sur le bord de la glace, s'y couche, en saisit un,

¹ Voyez dans Martial (XI, 21, 3) la cynique et sanglante épigramme composée par Auguste sur l'origine de ses démêlés avec Marc-Antoine, *Antonius f..... Glyceram*, etc. (Elle est déceimment imitée par Fontenelle dans ses *Dialogues des Morts*.) Ce furent deux catins, Glycère et Fulvie, qui mirent en feu le monde romain.

deux, trois, les sauve de la mort. Mais la glace se brise sous l'effort qu'il a fait ; il périt, et laisse orphelins ses propres enfants que nourrissait son travail. Prétendez-vous que c'est Dieu qui a commis cette monstrueuse iniquité ? Ah ! que Spencer a raison de dire qu'on écrirait des volumes sur les impiétés des gens pieux ! Et ne suis-je pas plus pieux que vous lorsque je n'accuse qu'une loi physique, aveugle, inconsciente, qui fait, sans choix, le mal ou le bien ?

« Ce qui doit excuser Dieu, disait Henri Beyle (Stendhal), c'est qu'il n'existe pas, » pensée profonde sous une forme plaisante. Et Diderot : « O Dieu, souffrirais-tu les monstres qui nous dominant et ceux qui les ont formés, si tu étais autre chose qu'un vain épouvantail des nations ? »

Et Diderot encore : « Sur le portrait qu'on me fait de l'Être suprême, sur son penchant à la colère, sur les rigueurs de ses vengeances, sur le rapport de ceux qu'il laisse périr à ceux à qui il daigne tendre la main, l'âme la plus droite serait tentée de souhaiter qu'il n'existât pas..... La pensée qu'il n'y a point de Dieu

n'a jamais effrayé personne, mais bien celle qu'il y en a un tel que celui qu'on me peint. »

« Il serait mieux, avait dit Bacon, de ne se faire aucune idée de Dieu que de s'en faire une idée indigne de lui : c'est ce que Plutarque explique fort bien : « Certes, dit-il, j'aimerais mieux que beaucoup d'hommes pussent dire qu'il n'y a jamais eu de Plutarque que s'ils disaient qu'il y eut un Plutarque qui mangeait ses enfants à mesure qu'ils naissaient. » (*Essays, of Superstition.*)

« Quand les pauvres disoient à Malherbe qu'ils prioient Dieu pour lui, il leur répondoit qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent grand crédit au ciel, vu le mauvais état auquel il les laissoit en ce monde. » (RACAN, *Vie de Malherbe.*)

« *Don Juan* : Quelle est ton occupation ?
Le pauvre : De prier le ciel tout le jour

pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose... Je suis dans la plus grande nécessité du monde.

Don Juan : Tu te moques ; un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut manquer d'être bien dans ses affaires.

Le pauvre : Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à me mettre sous les dents.

Don Juan : Tu es bien mal reconnu de tes soins... Voici un louis d'or... Je te le donne pour l'amour de l'humanité. » (MOLIÈRE.)

Les théologiens, je le sais, chercheront, trouveront un biais pour échapper. « Vous ne connaissez pas, diront-ils à propos de l'ouvrier victime de son dévouement, l'état de l'âme de cet homme que vous plaignez ; il avait peut-être commis quelque faute digne de la vengeance céleste, il était peut-être en péché mortel. » Bien, et ses enfants payent pour son péché. — C'est la loi juive et la loi chrétienne. — Mais les cinquante-quatre femmes écrasées naguère dans

une église en Suisse, dont le plafond s'effondre sous le poids de la neige ; mais les deux mille sept cents personnes brûlées dans une église du Chili , parce que les prêtres , pour emporter leurs reliques et leurs fétiches, ont fermé, en se sauvant, les portes de la sacristie ; direz-vous qu'elles étaient toutes au même point dignes d'une mort affreuse, qu'elles méritaient toutes également d'être punies par le Dieu qu'elles étaient venues prier ?

« Direz-vous, en voyant cet amas de victimes : Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ? »

(VOLTAIRE.)

Encore une fois, c'est moi qui suis l'homme pieux, quand, au lieu d'accuser le Dieu qui doit tout savoir, tout prévoir, tout pouvoir, je déplore simplement qu'une loi physique s'exerce avec tant d'aveuglement et de cruauté¹.

Je sais bien encore que les spiritualistes

¹ On pourrait citer à ce propos le mot si juste de Diagoras, de Mélos, qui, pour avoir nié formellement toute providence et toute divinité, dut s'enfuir d'Athènes, où sa tête fut mise à prix. C'est le premier raisonneur qui reçut le nom d'*Atheos*. « Diagoras, raconte Diogène Laërce, était à bord d'un vaisseau qui essuya une fort rude tempête. Pendant le gros temps, les matelots se mirent à dire à Diagoras

s'uniront cette fois aux théologiens, et qu'ils me crieront tous en chœur : « Attendez ; justice sera rendue dans une autre vie. » Hélas ! messieurs, en êtes-vous bien sûrs ? Ne prenez-vous pas encore pour la certitude « une espérance fervente » ? Jamais personne n'est revenu de cette autre vie pour certifier qu'elle ne nous fera pas défaut. C'est donc une pure supposition que vous faites, *somnia non docentis, sed optantis* (CICÉRON), et j'ai le droit de vous dire à mon tour : « Attendez, vous allez reconnaître tout à l'heure que votre pure supposition pourrait bien être une illusion pure. »

qu'on avait bien mérité ce qu'on souffrait puisqu'on s'était chargé d'un impie tel que lui : « Regardez, répondit-il, les autres nombreux vaisseaux qui essuient la même tempête, croyez-vous que je sois dans chacun d'eux ? » C'est Diagoras qui disait encore, à la vue des offrandes que les marins avaient déposées dans le temple de Neptune : « On compte les sauvés, mais on ne compte pas les noyés, qui, cependant, avaient fait des vœux comme les autres. »

Ce genre de réponse, où s'exerce le simple bon sens, pourrait être souvent à l'usage des incrédules. Par exemple, les biographes de saint Jérôme font remarquer que Dieu lui donna une fort longue vie, qui passe l'âge ordinaire des hommes, ajoutant : « D'où l'on doit connaître combien elle était importante au monde. » Ne pouvons-nous en dire autant de celle de Voltaire ?

« Quand je n'aurais, dit J.-J. Rousseau, d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste, une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurais à la vérité l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avait de sensible est détruit » ? etc. (*Prof. de foi, etc.*)

Ainsi donc, on le voit de nouveau, les spiritualistes veulent justifier la Providence par la vie future, — ils n'ont pas d'autre ressource — ; puis, ils veulent prouver l'immortalité de l'âme par la nécessité de justifier la Providence. Le sentiment, qu'ils substituent à la raison, les égare. C'est encore décider une question par une question, et réciproquement ; c'est encore, et toujours, tourner dans un cercle vicieux.

Au reste, toute la doctrine de Rousseau repose sur le sentiment. Il l'avoue : « Les arguments de ces ardents missionnaires d'athéisme,

dit-il, m'avaient ébranlé sans m'avoir convaincu; je n'y trouvais point de bonne réponse, mais je sentais qu'il y en devait avoir; je m'accusais moins d'erreur que d'ineptie, et mon cœur leur répondait mieux que ma raison¹. » (*III^{me} promenade.*) Cet aveu doit nous suffire; il montre que le déisme de Rousseau — faisant du mari de sa Julie un athée et un sage — n'était pas moins inconséquent que celui de Voltaire.

Reprenons le sujet.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la croyance en ces lois fatales qui mènent le monde, en ces lois inexorables, sans justice, sans bienveillance, sans pitié², s'est répandue parmi les hommes. Elle est aussi vieille que les plus vieilles traditions humaines.

¹ Pascal avait dit avant lui : « Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » — « Ce n'est pas la raison, dit M. Renan, c'est le sentiment qui détermine Dieu... Si l'humanité n'était qu'intelligente, elle serait athée. »

² « La nature est sourde aux plaintes et aux prières de l'homme ; elle le rejette inexorablement sur lui-même. » (FEUERBACH.)

« La nature est d'une insensibilité absolue, d'une immoralité transcendante. » (E. RENAN.)

Nous allons le démontrer.

Du polythéisme au monothéisme, on a cru voir un progrès immense. Pas plus que le docteur Strauss, je ne suis très-sûr de ce progrès. D'abord, — et faisant cette énorme concession de laisser à part tout ce que doivent à la pluralité des dieux l'art et la poésie, — n'est-ce pas du monothéisme religieux qu'est sorti le monothéisme social? N'est-il pas le prétexte et la justification du pouvoir absolu d'un monarque? Le roi est l'image du Dieu : un seul maître dans l'univers, un seul maître dans l'État. *Fiet unum ovile et unus pastor* (Qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul berger). « O roi des dieux, dit Alexandre à Jupiter, notre partage est fait; à toi le ciel, à moi la terre. » (*Épigr. d'Archelaüs dans l'Anthol. grecque.*)

Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

(VIRGILE.)

Bien plus récemment, Bossuet interprète de même la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. « Il faut obéir au prince, dit-il, comme à la

justice même... Ils sont dieux, et participent en quelque façon à l'indépendance divine... On ne doit pas examiner comment est établie la puissance du prince... Au caractère royal est inhérente une sainteté qui ne peut être effacée par aucun crime... Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant ; que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion. Considérez le prince dans son cabinet ; de là partent les ordres qui font aller de concert les magistrats et les capitaines, les provinces et les armées. C'est l'image de Dieu, qui, assis dans son trône au plus haut des cieux, fait aller toute la nature. »

Ensuite, c'est assurément le monothéisme qui a engendré l'intolérance. Jéhovah dit de lui-même : Je suis le Dieu jaloux. Les religions polythéistes admettaient volontiers dans leur Panthéon les dieux étrangers, loin d'en proscrire les sectateurs. — *Dignus Roma locus quo Deus omnis eat* (OVIDE)¹. — « Dans le

¹ Ovide a dit encore :

Romanæ spatium est urbis et orbis idem.

C'est précisément la bénédiction papale : *Urbi et orbi.*

temps que les Romains assiégeaient Véies, l'un d'eux s'approcha de la déesse nationale des Véiens, et lui dit : « Veux-tu venir à Rome, Junon ? (*Visne Romam ire, Juno ?*) » La déesse étrangère répondit : « Je le veux. » Elle fut portée dans l'enceinte de Rome ; son peuple l'y suivit. Cette histoire, répétée cent fois, est celle de chacune des conquêtes des Romains. » (EDG. QUINET, *le Génie des Religions*, liv. VII.) « L'esprit tolérant des idolâtres, dans les temps anciens et modernes, dit D. Hume, est évident pour tous ceux qui savent lire les récits des historiens et des voyageurs. Lorsqu'on demanda à l'oracle de Delphes quels rites ou cérémonies du culte étaient les plus agréables aux dieux, il répondit : « Ceux légalement établis dans chaque cité. » (XÉNOPHON, *Mirabilia*.) Les prêtres mêmes, dans ces siècles, pouvaient admettre le salut des hommes d'une autre croyance... L'intolérance des religions qui ont maintenu l'unité de Dieu n'est pas moins remarquable que le principe contraire parmi les polythéistes. » (*The Natural History of Religion*.)

Ce n'est pas comme adorateurs du Christ, mais comme affiliés d'une société secrète (*hetæria*), ennemie de l'empereur et des institutions impériales, en un mot, comme « les ennemis du genre humain » (TACITE), que les premiers chrétiens furent persécutés, avant d'être persécuteurs. Lord Bolingbroke fait remarquer avec raison que les Juifs, très-méprisés des Romains, n'eurent à subir de leur part aucune persécution. « Je mets en fait, dit Voltaire, que les chrétiens ne furent jamais persécutés que comme factieux destructeurs des lois de l'empire; et ce qui prouve qu'ils voulaient commettre ce crime, c'est qu'ils l'ont commis. » Montesquieu démontre en outre avec évidence, avec une profondeur digne de lui, que l'empire dut en grande partie sa force à la tolérance exercée envers tous les cultes, et sa faiblesse aux persécutions exigées par l'orthodoxie chrétienne. « Comme les anciens Romains, dit-il, fortifièrent leur empire en y laissant toutes sortes de cultes, dans la suite on le réduisit à rien en coupant l'une après l'autre les sectes qui ne dominaient pas. Ces sec-

tes étaient des nations entières... Justinien, qui les détruisit par l'épée ou par ses lois, et qui, les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles, il n'avait fait que diminuer celui des hommes. » (*Grandeur et décadence des Romains*, chap. xx. — Voir aussi la *Politique des Romains dans la religion*.)

Enfin, si le monothéisme se prête à justifier le pouvoir absolu d'un monarque et l'intolérance à l'égard des cultes dissidents, il est encore, et forcément, l'ennemi de tout progrès, car il est l'ennemi de toute science expérimentale, de toute science positive. Voyez l'histoire des Juifs anciens, voyez celle des musulmans modernes. Rappelez-vous aussi le procès de Galilée, accusé d'hérésie par le saint-office pour avoir « soutenu la doctrine fautive et contraire aux divines Écritures, que le soleil est le centre de l'orbite de la terre, que la terre se meut, et qu'elle n'est pas le centre du monde, » etc. Le grand vieillard, pour éviter la torture, dut prononcer la rétractation

suivante : « Moi, Galilée, à la soixante-dixième année de mon âge, étant constitué prisonnier, à genoux devant Vos Éminences (sept cardinaux) et ayant sous les yeux les saints évangiles, d'un cœur et d'une foi sincères, j'abjure, je maudis, je déteste les absurdités, erreurs, hérésies du mouvement de la terre. » — *Eppur si muove*, dit-il en relevant le front ¹.

Luther, hélas ! n'avait pas mieux traité Copernic que l'Inquisition ne traita Galilée. « On fait mention, dit-il dans les *Propos de table*, d'un nouvel astronome qui voudrait prouver que c'est la terre qui tourne, et non point le ciel et le firmament, le soleil et la lune. Ainsi va le monde : quiconque veut être habile ne doit pas se contenter de ce que savent les autres. Le sot veut changer tout l'art de l'astro-

¹ Galilée aurait pu adresser à ses juges les sages paroles qu'il écrivit à la grande-duchesse Christine : « Les professeurs de théologie ne devraient pas s'arroger le droit de rendre des arrêts sur des professions qu'ils n'exercent pas, qu'ils n'ont pas étudiées. Ce serait, en effet, comme si un prince absolu, sachant qu'il peut commander et obtenir l'obéissance, s'avisait, n'étant ni médecin ni architecte, d'exiger qu'on se conformât à sa volonté en se médicamentant et en construisant, au risque de la mort pour les ma-

nomie; mais, comme le dit la Sainte Écriture, Josué commanda au soleil de s'arrêter, et non à la terre. » Plus récemment, le sage par excellence, Em. Kant, ne fut-il pas officiellement accusé auprès du successeur de Frédéric l'incrédule de « s'être servi de sa philosophie pour dénaturer et déprécier plusieurs doctrines fondamentales de la Sainte Écriture » ? Ces deux exemples prouvent que le protestantisme, qui permet l'examen dans les limites de l'Écriture, mais non au delà, prohibe aussi bien que le catholicisme la libre recherche, et que toute foi est ennemie de toute science.

Si les habitants des diverses contrées de l'Europe ont accompli d'éclatants progrès dans

lades et de la ruine pour les édifices. » (*Galilée*, par le docteur Parchappe.

La même scène odieuse s'est à peu près répétée en plein dix-huitième siècle, en France, à Paris. Voici en quels termes Buffon dut rétracter devant la Sorbonne sa *Théorie de la terre*, publiée en 1749 : « Je déclare n'avoir eu aucune intention de contredire le texte de l'Écriture sainte; je crois fermement tout ce qui y est relaté sur la création, soit pour l'ordre des temps, soit pour la substance des faits, et j'abandonne tout ce qui, dans mon livre, regarde la formation de la terre, et généralement tout ce qui pourrait être contraire au récit de Moïse. »

toutes les voies de la civilisation, c'est qu'ils sont sortis du christianisme, aussi bien que du mosaïsme et de l'islam, en un mot du monothéisme. Ils ont quitté la foi pour la science. En effet, le monothéisme emporte avec soi la croyance en une création *ex nihilo*. Or, cette croyance est l'antithèse absolue de la proposition fondamentale de toute science, *ex nihilo nihil*. « Du moment, dit avec toute raison M. Jules Soury, du moment que le monde a été créé, que ses lois ne résultent pas de la nature des choses, mais de la volonté arbitraire d'un être qui est intervenu, et continue d'intervenir par des miracles et d'impénétrables desseins dans ce temple immense de l'univers, qu'il s'est construit pour s'y faire adorer, il n'y a plus ni astronomie, ni physique, ni physiologie, ni sociologie. »

A la suite de ces graves et justes accusations portées contre le monothéisme, il semble que les esprits soient ramenés historiquement au polythéisme par la science moderne et désintéressée. C'est un point qu'il faut brièvement éclaircir.

« Raconter les merveilles de la nature, dit M. Alfred Maury, c'est, pour l'Arya, dire l'histoire de ses dieux. » En effet, tous les dieux de l'Inde, de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce, n'ont jamais été que les personnifications des forces de la nature, bienfaisantes ou malfaisantes. La peur surtout, et plus que la gratitude, se montre à l'origine de toutes les religions. *Primus in orbe Deos fecit timor* (PÉTRONE)¹. Ainsi le mot pluriel *Elohim*, qui, dans la Genèse, veut dire les Dieux, avant que le nom de Jéhovah (ou Iaveh) ait voulu signifier le Dieu unique, — ce qui prouve, pour tous les écrivains de l'exégèse, en y ajoutant l'expression plurielle « Faisons l'homme à notre image » (*Genèse*, I, 26), sur laquelle saint Augustin a voulu établir le dogme de la Trinité, que le polythéisme, chez les Hébreux, comme chez toutes les nations, a précédé le monothéisme, — ce mot est un dérivé du verbe « craindre ». *Elohim est terribiles*. « La crainte du Seigneur », voilà le fondement de toute la religion juive,

¹ *Jam tum religio pavidos terrebat agrestes.*

(VIRGILE.)

et Jéhovah était un Dieu terrible comme Moloch et Baal. Il voulait aussi des sacrifices, même des sacrifices humains (témoin l'histoire d'Isaac, le meurtre de la fille de Jephthé, celui d'Agag par Samuel, celui des sept enfants de la race de Saül par David, etc.); il aimait l'odeur du sang et de la graisse, fumant sur son autel.

Hobbes a dit, dans le *Leviathan*, cette parole profonde et dédaigneuse pour marquer la faible différence qui sépare les religions d'État du simple fétichisme : « *Metus potentiarum invisibilium... si ab historiis acceptæ sint publice, religio est ; si publice acceptæ non sint, superstitio.* » (La crainte des puissances invisibles... si elles sont acceptées publiquement, c'est religion ; si elles ne sont pas acceptées publiquement, c'est superstition). » Et voici en quels termes précis M. Herbert Spencer, l'illustre philosophe de l'évolution, fait de la *peur* une base commune aux institutions sociales et religieuses : « Tandis que la crainte des vivants est la racine du contrôle politique, la crainte des morts est la première source du contrôle religieux. »

Mais, parmi les phénomènes de la nature,

bienfaisants ou malfaisants pour l'homme, la diversité des effets, faisant croire à la pluralité des causes, devait conduire à la pluralité des dieux : *Tot numina quot nomina*.

« L'appellation commune de *Dii, Dei, Divi*, donnée à tous les êtres à l'égard desquels existe un culte, provient de la racine sanscrite *div* (briller), et ne signifie pas autre chose que *les brillants*. Ces mots s'appliquent entièrement aux dieux, et les désignèrent lorsque les Aryens furent parvenus à la période de l'astro-lâtrie. Les astres restant à peu près les seuls fétiches adorés, le mot *Deus* devint synonyme d'être puissant; et, transporté en Occident, il fut appliqué par les Aryens aux êtres qui étaient l'objet d'un culte. C'est ainsi que, tandis que les idées se modifient et se transforment, les expressions subsistent, et le mot qui signifiait un astre sert à désigner aujourd'hui un être immatériel et unique, créateur et directeur du monde. » (DE MONTROUÏ, *le Fétichisme*.)

L'empereur Aurélien appelait le soleil *Dieu certain* : *Dii faciant et Deus certus Sol ut senatus de me sic judicet*. (VOPISCUS.)

« Il y avait des divinités pour l'homme et pour la femme, pour l'âge mûr et pour la jeunesse, pour le corps et pour l'esprit, pour la guerre et pour la paix » (E. HAVET); il y avait, d'après Pline l'incrédule, « plus de Dieux dans le ciel que d'hommes sur la terre », et Pétrone raconte l'histoire d'une prêtresse à qui l'on a tué son oie sacrée, mais qui se console en recevant deux pièces d'or, parce qu'elle aura « de quoi acheter des oies et des dieux ».

« Il en est, dit Montaigne, de si chestifs et si populaires, qu'il en fault entasser bien cinq ou six pour produire un épic de bled... Trois à une porte, celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter, etc. » A tous ces Dieux « chestifs » ont succédé les saints du calendrier. Chacun a son patron dans le ciel ainsi que son ange gardien sur la terre. Si Apolline guérit les dents, Lucie guérit les yeux; saint Elme préserve du tonnerre, et saint Antoine de Padoue fait retrouver les objets perdus, etc.

Ainsi, laissant à part le culte primitif des pas-

teurs indous, qui se retrouve tout entier dans celui des pasteurs chaldéens, et de là dans celui des patriarches hébreux ¹; pour nous borner au culte de l'antique Hellade, aux dieux d'Homère et de Phidias, — Zeus, l'assembleur de nuages, présidait à la partie supérieure de l'atmosphère, que l'on croyait le théâtre des météores ignés, le séjour des éclairs et de la foudre; Hère, sa sœur et sa femme, à la partie inférieure, humide, d'où tombaient la pluie et les brouillards; Apollon donnait la lumière du jour; sa sœur Artémis celle de la nuit; Ouranos était le ciel, Gæa la terre, Poséidon l'Océan, Hestia le feu, Dèmèter et Dionysos les aliments nécessaires, Perséphonè « la graine des plantes » (CICÉRON), qui séjourne trois mois sous terre avant de germer; Minerve sortant du front de Jupiter, armée de la lance, l'éclair qui jaillit du nuage entr'ouvert; Endymion, le soleil couché, à qui Séléné (la lune) prodigue ses caresses; Daphné, l'aurore que poursuit le soleil et qui disparaît dans son étreinte; Danaë

¹ Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les Psaumes aux hymnes des Védas.

(l'aride), la terre desséchée, recevant du ciel une pluie qui vaut de l'or, *largo descendet Jupiter imbre*, etc. ¹. Et les actions prêtées à ces dieux divers s'expliquaient également par de simples combinaisons naturelles : « Zeus a plu dans la Force (Alcmène), et elle a conçu le Fort (Alcide); Zeus a plu par l'orage dans la Terre (Sémélé), qui, foudroyée, a conçu Bacchus, le vin chaleureux. » (MICHELET.) « On ne s'offensait pas plus des mille hymens de Zeus ou d'Aphrodite, qu'on ne songe aujourd'hui à trouver que l'oxygène est un débauché, parce qu'il s'unit à tous les corps. » (LOUIS MÉNARD.) Là, dans la vieille Grèce, le plus ancien nom de *Dieux* fut, disent les savants, le même que celui de *lois*; ils personnifiaient de cette façon celles de la nature. Voilà dans quel sens purement historique j'ai voulu prouver que, du monothéisme au polythéisme, la science ramène les esprits.

C'est ainsi qu'elle trouve une explication,

¹ « Je tiens pour Dieu tout ce qui me nourrit. » (*Proverbe grec.*) *Sine Cerere et Baccho friget Venus.* (Sans Cérès et Bacchus, Vénus est transie.) (*Prov. latin.*)

plausible jusqu'à l'évidence, de la naissance du sentiment religieux parmi les hommes primitifs. Mais, en même temps, pour relier cette infinie variété de Dieux dans une synthèse, dans une conception d'ensemble, afin qu'elle ne pût contrarier l'unité de direction qu'offre la marche de l'univers, les anciens polythéistes avaient imaginé que ces dieux divers de la Grèce, — adoptés sous d'autres noms par les Romains, — même le plus éminent, le roi de l'Olympe, étaient tous soumis aux immuables volontés d'un Dieu supérieur et antérieur, d'un Dieu caché, aveugle, inconscient, qui s'appelait le Destin, et dont les arrêts irrévocables avaient précédé la naissance du monde¹. Ce

¹ Dans l'*Iliade* (ch. xxii), on voit Jupiter pesant les destinées d'Achille et d'Hector, et reconnaissant qu'il ne peut sauver le fils de Priam.

Cléanthe le Stoïcien définissait ainsi Jupiter : « Celui qui gouverne toutes choses *selon la loi*, » et voici comment s'exprime Épictète dans son *Enchiridion* : « O Jupiter, et toi *souverain* Destin, conduisez-moi au but que vous avez fixé. »

Les Égyptiens appelaient leur dieu suprême Ammon « le caché ». « Au sommet du Panthéon égyptien plane un Dieu unique, immortel, incréé, invisible, caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence... C'est le Dieu réservé à l'initié du sanctuaire. » (MARIETTE.) C'est le *Deus absconditus* des Écritures.

Fatum, auquel son nom, au neutre, semble enlever toute personnalité, c'est précisément « le mécanisme universel qu'on appelle Destin » (DIDEROT); c'est le dernier anneau de cette chaîne de lois implacables, mais toujours régulières jusque dans les apparentes irrégularités, qui régissent *fatalement* l'existence matérielle des êtres et des choses ¹.

On pourrait presque dire aussi les actions

¹ *Fatum*, *Parca*, *Necessitas*, *Fortuna*, *Sors* ou *Fors* (d'où *forte*, par hasard), *Μοῖρα*, *Ἀνάγκη*,

Indupedita suis fatalibus omnia vincis.

(LUCRÈCE.)

Cicéron nomme la Fortune *rerum humanarum domina*; et Suétone dit de Tibère... *Circa Deos negligentior, persuasionisque plenus cuncta Fato agi* (... fort négligent envers les dieux, et bien persuadé que tout se fait par le Destin).

« C'était dans le fond un vrai athéisme, dit Bayle en parlant des croyances de l'antiquité païenne; c'était convertir en Dieu la nécessité de la nature. » (Art. *Jupiter*, note N.)

« Elles sont mortes sans retour, ces divinités que l'homme faisait à son image, animait de ses propres passions, et croyait comme lui accessibles à la colère, à la haine, à la pitié, à la prière. La science les a remplacées par les forces de la nature, manifestations de puissances ignorées sans doute, mais de puissances inflexibles, qui ne connaissent pas le caprice, et ne sauraient changer... Immuables comme le Destin, insensibles comme lui, elles sont les souveraines des choses. » (Gust. LEBON.)

des hommes, car ce qu'on nomme leur libre arbitre reste toujours soumis aux lois qui gouvernent l'univers, et eux-mêmes dans l'univers dont ils font partie. Cela me semble démontré notamment par les statistiques morales (sur les crimes, le suicide, le mariage, etc.), où les faits isolés s'expliquent par l'ensemble des faits généraux. S'il est prouvé, par exemple, que le nombre des mariages est en raison directe du plus ou du moins d'abondance et de facilité de la nourriture, il s'ensuivra que, dans un pays où la nourriture est abondante, la volonté de deux conjoints peut être déterminée, sans même qu'ils le soupçonnent, par la facilité de se nourrir¹.

La croyance au libre arbitre absolu ne repose que sur cet étrange argument : « Il est plus conforme à la dignité de l'homme ; il l'élève hors du troupeau des bêtes. » C'est là un des nombreux exemples du sentiment faisant taire la raison. Celle-ci parle un autre langage :

¹ Voir, entre autres, la *Physique sociale* de Quételet, et les ouvrages sur le même sujet d'Arnold Ruge, Adolphe Wagner, etc.

« La liberté humaine, dont tous les hommes se vantent, dit excellemment Spinoza (*Ethica*), n'est que la conscience de leur volonté, jointe à l'ignorance des causes qui la déterminent. »

« En effet, ajoute Voltaire, si la contrainte est une nécessité que l'on aperçoit, la nécessité est une contrainte que l'on n'aperçoit point. »

« L'homme est libre, dit-il encore, quand il peut ce qu'il veut ; mais il n'est pas libre de vouloir. Il est impossible qu'il veuille sans cause. Le nuage qui dirait au vent : Je ne veux pas que tu me pousses, ne serait pas plus absurde¹. » Kant reconnaît aussi, en une foule de passages cités par Buckle (*Histoire de la Civilisation*, etc., note A du chapitre I^{er}), l'existence d'une « nécessité destructive de la li-

¹ « Sur un autel de fer, un livre inexplicable
 Contient de l'avenir l'histoire irrévocable...
 On voit la Liberté, cette esclave si fière,
 Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière.
 Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
 Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser,
 A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
 Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
 Et souvent au Destin semble donner des lois. »
 (*Henriade*, chant VII^e.)

berté. » « Ainsi, ajoute Buckle, — qui s'élève de l'homme à l'histoire, — ainsi, rejetant le dogme métaphysique du libre arbitre et le dogme théologique de la prédestination, nous sommes forcément amenés à conclure que les actions des hommes, étant déterminées uniquement par leurs antécédents, doivent avoir un caractère d'uniformité, c'est-à-dire doivent, dans des circonstances précisément identiques, résulter toujours précisément de la même manière... Toutes les vicissitudes de la race humaine doivent être le fruit d'une double action : une action des phénomènes extérieurs sur l'esprit, une action de l'esprit sur les phénomènes. Ce sont là les seuls matériaux d'une histoire philosophique. »

« La liberté, avait dit Descartes, consiste seulement en ce que, pour affirmer ou nier une chose que l'entendement nous propose, nous ne sentons point qu'aucune force intérieure nous y contraigne. » Et la Mettrie : « Pour un ordre que donne la volonté, elle subit cent fois le joug. » Et l'illustre Lamarck : « La volonté, dépendant toujours d'un jugement quelconque, n'est ja-

mais véritablement libre ; car le jugement qui la détermine est comme le quotient d'une opération arithmétique, un résultat nécessaire de l'ensemble des opérations qui l'ont formé. »

Telle est aussi l'opinion du grand Leibnitz lorsqu'il dit : « Nous n'apercevons pas toujours les causes dont notre résolution dépend ; c'est comme si l'aiguille aimantée prenait plaisir de se tourner vers le nord, car elle ne s'apercevrait pas des mouvements insensibles de la matière magnétique. » Et lorsqu'il dit ailleurs : « Tout événement présent est né du passé et est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers. » Telle est encore l'opinion du sage Locke, et M. Littré exprime la même pensée que Spinoza, sous une forme à peine différente. « La volonté, dit-il, n'est pas une faculté qui se détermine par sa propre vertu vers tel motif ; au contraire, c'est tel ou tel motif qui détermine la volonté à la résolution qu'elle prend. » Et ailleurs : « ... Avec le libre arbitre, l'inintelligibilité est partout. Au contraire, tout devient cohérent et

sans contradiction avec l'action des motifs, le conflit des motifs, et la victoire du plus fort motif... En définitive, la liberté, appliquée à la volonté, signifie le pouvoir d'obéir au motif le plus fort. La volonté n'est pas libre, quand ce pouvoir, comme dans la maladie ou la folie, est détruit; elle est libre quand ce pouvoir demeure intact, comme dans la santé cérébrale¹. »

Aucun phénomène moral ne pouvant être attribué, soit à la liberté absolue, soit à la nécessité absolue, on pourrait conclure que le choix des motifs forme une sorte de liberté dans la nécessité, une liberté suffisante pour s'appeler le libre arbitre, pour échapper ainsi au déterminisme des philosophes et à la prédestination

¹ Les vieilles Lois de Manou avaient déjà posé cette règle : « La réussite de toutes les affaires du monde dépend des lois du Destin et de la conduite de l'homme. Les décrets de la Destinée sont un mystère; donc c'est aux moyens dépendants de l'homme qu'il faut avoir recours. » (*Trad. de Loiseleur-Deslongsamps.*)

Et Michelet, trente siècles après Manou : « Qu'est-ce que l'histoire? C'est le récit de l'éternel combat de la liberté contre la fatalité. »

L'histoire est le tableau mouvant du transformisme humain.

des théologiens. Il me semble que c'est, au fond, l'opinion de Leibnitz, acceptée par divers penseurs plus modernes, MM. Tissot, Dunoyer et Proudhon lui-même. Cette opinion serait justifiée par le système des monades (jadis les *atomes* de Démocrite, d'Épicure et de Lucrèce, puis les *corpuscules* de Bacon, puis aujourd'hui les *cellules* ou les *globules* des physiologistes), auquel on voit revenir bien des esprits éminents pour expliquer tous les phénomènes physiques et moraux. Ce système, en effet, semble impliquer que chaque être est doué d'une *puissance* propre, d'une *spontanéité* inhérente à sa nature, et que cette puissance spontanée devient pour les autres êtres qui la subissent une *nécessité* fatale. D'où l'antagonisme et le conflit des forces ; d'où la guerre universelle ; mais aussi d'où l'équilibre qui, naissant de ce conflit des forces, devient, sinon la paix, du moins l'ordre général tel que nous le voyons établi.

Cette conception du monde, qui vient de Lucrèce, qu'adopta Goëthe, et à laquelle se rattache la doctrine darwinienne, exclut radicale-

ment l'idée de Providence, et la remplace. Mais Leibnitz, qui combattait la grande découverte de Newton comme irrégieuse, comme athée, pouvait-il aller jusqu'à tirer la conclusion de ses prémisses ?

Renouons de nouveau le fil du sujet.

La Genèse dit : « Dieu créa l'homme à son image. » On pourrait répondre : Et réciproquement. Il est évident, en effet, comme l'affirmait Aristote en propres termes (*Politica*, l. I), que ce sont les hommes qui ont fait les dieux, et qu'ils les ont faits à leur image,

Ces dieux que l'homme a faits, et qui n'ont pas fait l'homme.

(CYRANO DE BERGERAC.)

Six siècles avant J.-C., le philosophe grec Xénophanès, cité par Clément d'Alexandrie, combattait en ces termes la superstition de son époque : « Les mortels s'imaginent que les dieux ont leurs formes, leurs vêtements, leur langage... Les Thraces adorent des dieux aux cheveux roux ; si les bœufs et les lions avaient des mains pour tracer des images, ils dessineraient les formes divines semblables à leur

propre figure¹. » Anaxagore disait également : « Si les oiseaux se figuraient un Dieu, il aurait des ailes ; celui des chevaux courrait à quatre pieds. » Hérodote rapporte que les anciens Perses (les Mazdéens) traitaient de fous ceux qui prétendaient représenter les dieux par des images, et l'on n'a point oublié les terribles invectives d'Isaïe et de tous les prophètes contre les fabricateurs d'idoles². Aristote aussi se moque de ces dieux à figures d'hommes, « qui ne seraient, dit-il, que des *hommes éternels* ». Et deux mille quatre cents ans plus tard, de nos jours, Feuerbach exprime en une seule courte phrase ce qu'il entend par l'*anthropomorphisme* : « Le Dieu objectif et surnaturel n'est rien autre que le moi surnaturel, l'être subjectif de l'homme sorti de ses limites et

¹ Voltaire traduit ainsi Xénophanès :

« On ne pense qu'à soi, l'amour-propre est sans bornes ;
Dieu même à leur image est fait par les humains ;
Si les bœufs avaient eu des mains,
Ils le peindraient avec des cornes.

• ² « On plante un pin, et la pluie le fait grandir... On en prend du bois, on en allume le four et on cuit du pain ; avec le reste on fait un Dieu, et l'on se prosterne pour l'adorer. » (ISAÏE, ch. XLIV, v. 14), etc.

hissé au-dessus de son être objectif. » — « Par degrés, avait dit Hume, l'imagination active de l'homme, mal à l'aise dans cette conception abstraite des objets dont il s'occupe incessamment, commence à les rendre plus précis, et à les revêtir de formes plus accessibles à sa compréhension naturelle; il se les représente comme des êtres sensibles et intelligents à la manière de l'être humain, mus par l'amour ou la haine, se laissant fléchir aux prières, aux offrandes, aux sacrifices. Telle est l'origine de la religion. » (*Philosophical works.*) Büchner ajoute : « Que l'on songe au ciel poétique des Grecs, peuplé de figures idéales, de dieux éternellement jeunes et beaux, qui vivent, jouissent, combattent comme les hommes, et trouvent le plus grand charme de leur existence à se mêler personnellement aux destinées humaines; — que l'on songe au sombre et irascible Jéhovah des Juifs, qui punit jusque dans la troisième et quatrième génération ¹; — au ciel des chrétiens,

¹ Büchner pouvait dire : Qui exigeait qu'on lui sacrifiait les premiers-nés des hommes et des animaux, *Sive ex hominibus, sive de pecoribus* (*Nomb.*, xvii. 15). « Tu me donne-

où Dieu partage la toute-puissance avec son fils, où les bienheureux sont rangés dans un ordre hiérarchique, conforme à nos idées terrestres ; — au ciel des catholiques, où la Vierge, près du Sauveur, plaide en faveur des coupables avec sa tendresse et son éloquence de femme ; — au ciel des Orientaux, qui promet aux croyants de nombreuses heures d'une inaltérable beauté ; — au ciel du Groënlandais, où le bonheur consiste en une grande quantité d'huile de baleine ; — au ciel de l'Indien chasseur, où une chasse éternellement abondante récompense le bienheureux ; — au ciel des vieux Germains, qui buvaient au Walhalla de l'hydromel dans les crânes des ennemis vaincus, etc... Partout faiblesse humaine, passions humaines, désir de jouissances humaines ! »

Ainsi, que les Dieux soient de grossiers fétiches ou de pures entités, qu'ils soient nés de la crainte ou de l'amour, toute religion est sim-

ras tes fils premiers-nés, dit Jéhovah, car tout premier-né est à moi. » (*Exode*, XIII, 2.) Dans la suite, la circoncision remplaça le sacrifice humain.

plement l'*anthropomorphisme*, l'humanité faisant à son image la divinité.

Il est très-important de lire sur ce sujet l'admirable dissertation de Bayle (art. *Nestorius*, note N), qui explique comment s'est introduit le culte de la Vierge, la *Mariolâtrie*. « En matière de religion, il n'y a rien qui s'ajuste mieux avec le génie grossier des peuples, que de leur représenter le ciel comme semblable à la terre, etc., » et jusqu'au mot de Brantôme : « Pour fin, une cour sans dames est une cour sans cour. »

« Le problème religieux, dit à son tour M. Émile Burnouf, présente cette alternative : Les religions sont-elles l'œuvre immédiate et volontaire d'une puissance cachée, qui les donne en présent aux hommes, à certains moments de leur histoire..., ou bien sont-elles les productions spontanées des forces ordinaires de la nature, qui, agissant à de longues périodes, se manifestent par des phases successives ? Dans le premier cas, il n'y a aucune raison sérieuse d'attaquer une religion quelconque... L'intolérance des religions entre elles

devient condamnable à tous les points de vue... Dans l'autre cas, ces actions soudaines d'une puissance insaisissable disparaissent ; Dieu cesse de refaire continuellement son œuvre, ou de la réparer... Au lieu d'être l'ouvrier, il est le modèle ; le véritable ouvrier, c'est l'homme. Le même qui bâtit les temples, dresse les autels, offre les sacrifices, compose les prières... est l'interprète de la pensée religieuse, le prophète qui l'annonce... Ainsi, dans l'hypothèse que nous exposons, et qui est celle de la science, les religions cheminent suivant des lois naturelles. Comme un être vivant qui naît d'un germe insaisissable, grandit dans l'œuf maternel et ensuite dans sa liberté, touche à sa plus grande vigueur, puis voit sa puissance de vivre décroître par degrés, et enfin retourne aux éléments d'où il est sorti..., ainsi une religion nouvelle naît au sein d'un peuple sans qu'on la voie ; c'est une société secrète, un mystère ; bientôt elle se rend visible, subjugue les esprits, devient toute-puissante ; plus tard elle décroît, et voit la place qu'elle occupait envahie peu à peu par une

idée nouvelle dans laquelle elle est enfin absorbée. » (*La Science des religions.*)

A chaque enfantement d'un culte succédant à l'autre, il arrive, sous une forme quelconque, ce qui est arrivé dans les premiers conciles où fut fondé le christianisme ; on met aux voix, parmi les Pères et les Docteurs, ces croyances nouvelles, même les plus abstraites, les plus métaphysiques : *Placetne hoc omnibus ? — Placet.* Et, sur cette simple formule, « une charte est bâclée ». Que dis-je, une charte ? un dogme ! qui a la prétention de lier à jamais les consciences. Pour dissimuler que tout *Credo* est une œuvre purement humaine, on fait intervenir une des personnes de la Trinité, le Saint-Esprit. Mais qui l'a vu planer sur le concile ? Sa présence, autre miracle, n'est certifiée que par une assertion humaine, celle de gens intéressés à se couvrir de l'inspiration divine. On voit donc qu'en tout temps et en tout pays, les hommes, comme les chantres des hymnes du Vêda, peuvent se proclamer « auteurs des dieux ¹ ».

1

« Le mortel a fait l'immortel. »

(RIG-VÊDA.)

L'idée d'un Dieu, pluriel d'abord, puis unique, s'est faite peu à peu parmi l'humanité. Si l'on s'en rapporte à ces hymnes très-antiques du Rig-Véda, — les hymnes du « pays des sept fleuves », — qui sont les premiers bégayements d'une langue humaine conservés par la tradition, elle est née probablement, dans les profondeurs des temps préhistoriques, avec la connaissance et l'emploi du feu (*l'agni* des Aryens primitifs, devenu *l'ignis* des Latins). Le feu est le présent du soleil à la terre, et son usage, réservé à l'homme seul parmi les animaux, marque son passage de la vie animale à la vie sociale. Il semble hors de doute que la première cérémonie d'un culte quelconque fut le frottement d'un bâton dans un bois creux pour en faire jaillir la flamme, cette flamme qui ouvrait passage aux hommes dans les forêts vierges. « ... Le foyer s'est allumé de deux branches frottées l'une contre l'autre. Il s'est montré, il a souri, il a jailli, le feu, le céleste Agnis, le précurseur, le messager des dieux, le purificateur, le père de la foudre. Il est arrivé sur son char, traîné par des chevaux

rouges. Une forêt lui est donnée en sacrifice. Il consume la chevelure de la terre, et les flammes hennissantes ouvrent une large voie à son char... » (Paraphrase d'un hymne du Rig-Véda, par Edg. Quinet.)

Le frottement rapide d'un bâton dans le creux d'un morceau de bois sec pour allumer du feu, est l'opération sacrée nommée *pramantha* par les Aryens de l'Inde, et de ce rite antique les Grecs ont pris, sans nul doute, leur beau mythe du Titan Prométhée, qui dérobe le feu à Jupiter, et l'apporte, caché dans le creux du jonc narthex, du ciel sur la terre, pour en faire présent à la race humaine ¹.

¹ Le culte du feu devait amener celui de son auteur, le soleil; et la fécondation de la terre par le soleil, que les hommes primitifs considéraient, soit comme son époux, soit plutôt comme son fils, sorti de son sein, devait amener ensuite, avec les cultes phalliques et aphrodisiaques, d'une part, ces incestes sacrés dont le souvenir se propage jusque dans le mythe d'Éros et Aphrodite, jusque dans les légendes de Ninus et Sémiramis, d'Œdipe et Jocaste, etc.; d'autre part, ces prostitutions sacrées, non-seulement permises, mais ordonnées dans les temples, qui souillent toutes les religions antiques de l'Asie, et jusqu'au monothéisme des Hébreux. Le temple de Jéhovah à Jérusalem n'était pas plus exempt de ces tristes souillures que le temple d'Istar-Bilit à Babylone ou d'Astarté à Sidon.

Le culte du feu, inauguré par les Lois de Manou ¹, s'est propagé dans l'antique religion du Persan Zoroastre (Zerdouscht), et s'est conservé, sans interruption jusqu'à nos jours, parmi les Guèbres, qui sont les Juifs de l'Orient. Voici ce que le feu répond, d'après le *Zend-Avesta* (*Parole de vie*), aux offrandes des mages : « Soyez heureux et à jamais rassasiés ! que les troupeaux de bœufs se multiplient !... Que ce que vous désirez advienne ! C'est le souhait que je fais pour vous, en échange des branches sèches que vous m'apportez pieusement. »

Personne n'a d'ailleurs oublié les autels d'Abel et de Caïn, où le feu du ciel vient consumer l'offrande, ni l'autel que dressa Noé au sortir de l'arche : « ... Et prenant de tous les animaux, il les offrit en holocauste sur cet autel, et le Seigneur en reçut une odeur qui lui fut très-agréable. » (*Gen.*, ch. VIII.) « Le feu

¹ « Le père est le feu sacré, perpétuellement entretenu par le maître de la maison ; la mère, le feu des cérémonies ; l'instituteur, le feu des sacrifices ; et cette triade de feux mérite la plus grande vénération. » (Trad. de LOISELEUR-DESLONGSCHAMPS.)

brûlera toujours sur l'autel, sans qu'on le laisse jamais éteindre, » dit le *Lévitique* (vi, 12). Cette pratique des Hébreux s'est retrouvée chez leurs voisins les Phéniciens de Tyr¹ ; en Grèce, dans le culte du foyer domestique ; à Rome, dans le temple de Vesta ; au Pérou ancien, parmi les vestales de Cusco et de Quito².

Parti de ce fait si simple et si concret, l'usage du feu, mais emporté par la pente naturelle de son développement, l'esprit humain créa successivement dans sa marche toutes les abstractions métaphysiques et toutes les entités religieuses³. Aujourd'hui, par le progrès continu de la science, qui ramène l'esprit hu-

¹ « Dans le temple de Baal-Hammân, on entretenait un feu perpétuel, et lorsque les Tyriens allaient au loin fonder une colonie, un prêtre leur portait un brasier sacré allumé au feu du temple métropolitain. » (Albert RÉVILLE, *la Religion des Phéniciens*.)

² C'est de ce culte du feu, chargé de toutes les purifications, qu'est née la légende du purgatoire. Ce que saint Augustin avait nommé, dans une simple métaphore, *ignis purgatorius*, est devenu, par le pape Grégoire le Grand, au vi^e siècle, et par le concile de Florence, en 1439, un véritable dogme, un article de foi.

³ Ce que Michelet nomme les Dieux-nature, les Dieux-humains, les Dieux-moraux (*Bible de l'Humanité*). Dans ses déclamations sur les *Ruines*, Volney trace un plan analogue

main aux réalités concrètes et démontrées, aux faits d'expérience et de certitude, l'idée de Dieu commence à se défaire, et déjà, comme les rois, les cultes *s'en vont*.

Mais ce passage de la foi à la science, du passé à l'avenir, ne se fait qu'avec lenteur, et par des degrés successifs. « Pour s'élever à une conception supérieure, dit M. Guarin de Vitry, pour passer de la conception du monde dérivé d'une volonté à celle de l'ordre naturel résultant des propriétés des choses, il est impossible que la transition s'effectue directement. Le système antérieur est trop cohérent et trop enraciné ; il faut que sa décomposition soit successive et progressive. La constatation d'une relation constante entre deux ou plusieurs phénomènes fait naître l'idée de loi naturelle ;

pour la série des religions : Culte des éléments, — culte des astres, — culte des symboles ou idoles (polythéisme), — culte des deux principes (dualisme), — culte de l'âme du monde (monothéisme), — culte de l'univers (panthéisme), — culte mystique (vie future), etc. ; Et l'un des plus récents ouvrages philosophiques de l'Allemagne (*la Philosophie du Salut*, par Philipp Mainlaenger), trace les mêmes stations dans l'histoire des peuples les plus avancés : 1° polythéisme ; — 2° monothéisme ; — 3° panthéisme, d'abord religieux, puis philosophique ; — 4° athéisme.

une première scission se manifeste ; le système, une fois entamé, se désagrège de plus en plus ; des groupes entiers d'idées se détachent, et le mouvement de dissolution continue jusqu'à ce que, sur le terrain déblayé, se construise le nouvel édifice mental avec une autre base... Figurons-nous la distance qui sépare l'état mental d'Auguste Comte de celui de Dante. Pour la combler, il a fallu la longue et pénible élaboration à laquelle ont présidé successivement Copernic, Bacon, Galilée, Descartes, Newton, Lavoisier, Laplace, Cuvier, Bichat et autres, la découverte de l'Amérique et du télescope, la démolition accomplie par Voltaire et l'Encyclopédie, enfin les pressentiments de la possibilité d'une science sociale, éclos sous l'inspiration de la Révolution française. Malgré toute la puissance de son génie, Dante n'aurait pu passer à l'état de savant positif, sans la dissolution successive de toute sa synthèse intellectuelle. »

Au sujet de cette lutte singulière, à laquelle nous assistons, entre l'esprit ancien et l'esprit nouveau, M. Herbert Spencer dit avec toute

raison : « Attribuer uniquement les actions sociales et les événements politiques à des causes naturelles, et rayer la Providence du nombre des facteurs, c'est pour l'homme religieux de notre siècle ce qu'était pour le Grec dévot la dépersonnification d'Hélios et l'explication du mouvement des sphères célestes autrement que par une action directe des Dieux. » (Citation de M. J. Soury.) Et M. Spencer donne, de cet état contradictoire des esprits, un piquant exemple contemporain : « Un prince impopulaire (le prince de Galles) est devenu subitement populaire pour avoir survécu à certaines altérations survenues dans son sang. A l'occasion de sa guérison, l'on a reconnu du même coup le secours providentiel et la causalité naturelle, en accordant à Dieu des actions de grâce et au médecin la dignité de baronnet. »

Mais M. Émile Burnouf, qui traçait tout à l'heure en quelques mots l'histoire des religions, va nous dire aussi comment les orthodoxes, immuables, périssent sous les coups de la science, progressive. « Il est inutile de vou-

loir le nier ou le dissimuler, science et orthodoxie se sont exclues dans tous les temps et chez tous les peuples où elles ont coexisté. Pendant la période plus ou moins longue d'une décadence sacerdotale, la société est livrée à une lutte... Des deux côtés, on crie à l'oppression, à l'injustice. Les orthodoxes font voir la société se désorganisant, les temples désertés, les dieux outragés, l'iniquité et le crime établissant leur règne et livrant les hommes séduits à une damnation éternelle. Les libres penseurs, les sages, comme disaient les Grecs, les hommes de science enfin, s'appliquent à dissiper les terreurs de l'autre monde ; ils appellent les hommes à la liberté, à l'effort personnel, à l'instruction, qui élève l'intelligence, au travail, qui adoucit et orne la vie, à l'économie, qui assure l'avenir de la famille, à l'exercice des droits civils, qui améliorent les cités, et des droits politiques, qui font la force des États, à la paix enfin, bien suprême de l'humanité¹. »

Les religions ont déjà perdu de leur impor-

¹ Voyez sur ce sujet le célèbre écrit de Jouffroy : « Comment les dogmes finissent. »

tance à tel point qu'on les voit chaque jour sacrifiées à des motifs d'intérêt, à de simples convenances : par exemple dans les mariages. Pourrait-on nommer une princesse, catholique ou protestante, qui, depuis la grande Catherine, ait refusé de se faire grecque pour devenir seulement grande-duchesse en Russie ? C'est encore, dans les mariages mixtes, sur de simples convenances que les parents — sans en avoir le droit — règlent le sort religieux de leurs enfants. Et puisque le monde est si parfaitement indifférent à ce qu'on professe telle religion ou telle autre, ne devrait-il pas se montrer tout aussi indifférent à ce qu'on n'en professe aucune ?

Ne cherchons donc jamais dans le ciel — mot vide de sens — la raison de ce qui se passe sur la terre. Disons aujourd'hui : « Aide-toi, le ciel ne t'aidera pas¹. » Est-il besoin, à

¹ « L'humanité met à profit, à la suite d'efforts poursuivis durant des siècles, ce qui lui est communément à dommage. C'est ainsi qu'elle devient sa providence à elle-même, après avoir longtemps souffert pour avoir trop compté sur d'autres providences imaginaires. » (D^r AUDIFFRENT, *des Maladies du cerveau*, etc.)

ce propos, de faire ressortir la complète inutilité des prières? Je ne suppose pas qu'on veuille imiter Diogène, qui demandait l'aumône aux statues, pour s'habituer, disait-il, à être refusé, ou qu'on dise brutalement, avec Hartmann, que « la prière est quelque chose comme le juron énergique par lequel un portefaix s'excite lui-même à de nouveaux efforts ». Je suppose qu'on attend des prières un sérieux résultat. Eh bien, si toutes obtenaient ce qu'elles demandent, — toujours dans un but égoïste, et qui n'est rien moins qu'un miracle, une perturbation de l'ordre général, — comme l'un veut de la pluie et l'autre du soleil, le monde serait livré à une confusion inexprimable. Mais si un choix paraît se faire, si une partie seulement des prières est ou semble exaucée, c'est qu'une force existe, supérieure à vos vœux. Donc elle agira bien sans vous, pour vous. « Il faut alors, suivant la plaisante expression de Montaigne, desprier vos prières. » En d'autres termes : Croyez-vous à la Providence? Alors vous devez vous abandonner à sa direction; vous n'avez nul droit d'inter-

venir dans ses desseins ; vous ne pouvez mettre en suspicion ni sa prévoyance, ni sa justice, ni sa bonté. N'y croyez-vous pas ? Alors vos requêtes vont se perdre dans le vide et n'aboutissent à personne. Dans l'un ou l'autre cas, que le monde soit régi par un Dieu personnel ou par l'immuable ensemble des lois générales, la prière devient une espèce de révolte. Soumettez-vous. « On se soumet avec gravité, dit Sainte-Beuve, que je fais parler encore. Cette gravité respectueuse et muette de l'homme qui pense est à sa manière une religion, un hommage rendu à la majesté de l'univers. » « Quelles prières, ajoute M. G. Lebon, pourraient fléchir l'inexorable Destin qui mène les choses ?... L'homme n'a plus à connaître la crainte, mais il lui faut aussi renoncer à connaître l'espérance. Il doit apprendre à s'incliner devant l'inexorable nécessité des choses, et contempler d'un œil tranquille l'abîme d'où il est sorti un court instant, et où il va bientôt pour toujours s'évanouir. »

Mais enfin, dira-t-on pour conclure, avouer notre ignorance profonde sur tous ces grands

problèmes de la vie générale et des destinées particulières, problèmes que l'homme aspire, en vain, je pense, à sonder et à résoudre un jour, c'est avouer que nous vivons dans un monde inférieur, imparfait, incomplet, où l'homme ne peut pas plus satisfaire ses aspirations de légitime curiosité que ses rêves de bonheur constant et d'idéale perfection. Hélas! qui en doute? S'il fallait prouver par exemple que notre monde est imparfait, ne suffirait-il point de montrer du doigt la face de la terre, vaste champ de carnage où la conservation se fait par la destruction, où la vie ne s'entretient que par la mort, ne s'alimente que de la vie¹? — *Bellum omnium contra omnes* — *The struggle for life*. — Le hareng avale de petits mollusques, et le requin avale un banc de harengs:

¹ Le Seigneur dit à Noé et à ses fils au sortir de l'arche: « Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement. » (*Gen.*, ch. viii.)

Une seule législation, celle de Manou, que l'on suit encore dans l'Indoustan, a donné des préceptes contraires: « Il n'y a pas de mortel plus coupable que celui qui augmente sa propre chair aux dépens de la chair des autres êtres. — Il me dévorera dans une autre vie, celui dont je mange la chair ici-bas, etc. »

la perdrix mange des insectes, et l'épervier mange la perdrix; l'homme dévore toute la création, et l'homme, — oublieux de la grande parole de Sénèque : *Homo homini res sacra*, — l'homme tue l'homme. Écoutez Bossuet : « Les hommes en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se haïr. » Écoutez aussi Joseph de Maistre, autre père de l'Église : « Le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand Tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non, sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les extermine tous? Lui; c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. » Écoutez encore Pascal : « Pourquoi me tuez-vous? — Hé, mon ami, vous vivez de l'autre côté de l'eau. Si vous viviez de ce côté-ci, ce que je fais serait injuste, et je serais un assassin. Mais vous vivez de l'autre côté; ce que je fais est juste, et je suis un brave. »

Comptez seulement les victimes de la sangui-naire superstition et de l'aveugle combat des dogmes; comptez seulement les hécatombes de troupeaux humains qu'ont immolées, en passant sur la terre, les illustres pontifes du dieu

Sabahoth, ces grands égorgeurs qu'on nomme conquérants, un Cambyse, un Attila, un Gengis-Khan, un Napoléon, un Bismarck. Ah ! l'on peut bien dire avec ce farouche de Maître : « La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé, sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. »

Il est bien vrai que cette loi fatale, le combat pour l'existence, a produit la survivance des meilleurs, ou sélection naturelle, et, par celle-ci, le transformisme, ou perfectionnement des êtres. C'est évident. Mais il n'est pas moins évident que même la bienfaisance de la nature s'exerce par sa cruauté, que l'ordre général se compose de désordres partiels, que le progrès s'achète par la souffrance et le bien commun par le mal de la plupart ; qu'ainsi, somme toute, le monde appartient à l'iniquité. Il est donc imparfait.

Et s'il fallait démontrer ensuite que ce monde est incomplet, on le pourrait non moins aisément, par un fait sans réplique, et pour ainsi

dire d'un seul mot. Non-seulement nous n'avons qu'une bouche pour respirer, parler, rire, chanter, manger, boire, cracher, vomir; mais — dénûment plus étrange et plus inconcevable! — tous les grands animaux de la création terrestre, l'homme compris, n'ont qu'un seul et même organe pour les fonctions les plus nobles et pour les fonctions les plus viles de l'animalité : la génération et les déjections. « On a logé pesle-mesle, dit Montaigne, nos délices et nos ordures. » Qu'une femme ait le même organe pour l'amour et la maternité, passe : elle est mère parce qu'elle fut épouse. Mais que cet organe, qui devrait être le sanctuaire de son corps, en devienne l'égout chaque jour et chaque mois, voilà qui est abominable. Et les livres saints disent que Dieu fit l'homme à son image ! O folie ! ce Dieu aurait donc aussi... mais laissons aux dévots les blasphèmes¹.

Alors, dira-t-on, pourquoi sommes-nous

¹ « O homme, qui oses te dire l'image de Dieu, dis-moi si Dieu mange, et s'il a un boyau rectum?... Toi, l'image de Dieu sur ta chaise percée! etc. » (VOLTAIRE.)

dans ce monde inférieur, imparfait, incomplet, tandis que l'imagination de chacun de nous en rêve un meilleur, en reconstruit un autre moins barbare et moins dénué, plus digne de créatures supérieures et de leurs vastes ambitions?

— Pourquoi?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiront jamais¹.

Autant vaut-il demander : Pourquoi la terre tourne-t-elle autour du soleil, et le soleil sur son axe? — Pourquoi suis-je moi? — Pourquoi êtes-vous vous? — Pourquoi, comme dit le prince indien de d'Alembert, y a-t-il quelqu'un et quelque chose? Questions puérides, si l'on veut, « questions d'aveugles-nés demandant ce qu'est la lumière »; mais qui, demeurant sans réponse possible, épouvantent l'esprit et la raison. Gassendi se plaignait justement « que la nature eût donné tant d'étendue à la curiosité, et des bornes si étroites à la connaissance ». Jamais, en effet, comme le veut Gœthe après Diderot, jamais il ne faut demander : « Pourquoi? » Il faut seulement demander :

¹ *Sors tua mortalıs, non est mortale quod optas.*

« Comment ? » A cette unique forme de question la science humaine peut répondre, car tout le reste « est caché dans la majesté de la nature ¹ ». Ainsi que le dit Montaigne, « les extrémités de nos perquisitions tombent toutes en éblouissements. » — « Et tout ce que peut faire notre intelligence, ajoute Pascal, c'est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin. »

¹ *Omnia incerta ratione, et in naturæ majestate abdita.*
(PLINE.)

IV

L'ÂME ET LA VIE FUTURE

Par sa loi insensée du 18 floréal an II, et sous le nom usurpé du peuple français, Robespierre, en disciple aveugle du *Contrat social*, décréta « l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ¹ ». Nous avons trouvé de puissants auxiliaires pour discuter le premier de ces dogmes; pour discuter le second, nous en trouverons de plus puissants encore.

En effet, tout philosophe qui n'accepte pas Dieu n'accepte pas l'âme ²; mais bien des

¹ Dans son rapport, il se fondait sur cet étrange axiome, digne d'être invoqué par ceux qui contractèrent le pacte d'alliance entre le trône et l'autel : « Aux yeux du législateur, tout ce qui est utile au monde et bon dans la pratique est la vérité. »

² « Le Bouddha n'admet pas plus l'âme humaine qu'il n'admet Dieu. » (BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.)

déistes ne l'acceptent pas non plus. Voltaire entre autres. Tout en admettant « l'ouvrier de l'ouvrage », — ce que Goethe nomme par moquerie « le dieu horloger », — il rejette d'abord la Providence, — ce qu'Épicure avait nommé « la vieille diseuse de bonne aventure » (*anus fatidica*); — puis il rejette aussi l'âme, en tant que substance immatérielle, distincte du corps, l'ayant précédé et lui survivant. Pour Voltaire, l'âme, pas plus que la vie, n'est une unité, mais un total; c'est l'ensemble des fonctions de l'être animé, ce qu'Aristoxène appelait « l'harmonie des éléments dont se compose le corps », ce que le chrétien Arnobe appelle « le ferment de la vie » (*fermentum vitæ*), ce que Leibnitz appellerait « la synergie des monades ». Elle est la résultante de l'organisme humain, comme Dieu est la résultante des lois générales de l'univers. Voltaire ne voit donc l'âme que dans le corps, comme, après Bruno et Spinoza, dans le monde il aurait pu voir Dieu, qui serait l'âme universelle du corps universel. — *Quid est Deus? Mens universi* (SÉNÈQUE) ¹. « Si

¹ Varron avait donné la même définition : « Une âme qui

l'on admet, dit-il en substance, suivant le sage Locke et précédant le savant Priestley, que Dieu a pu donner à une certaine portion de la matière vivante, arrangée d'une certaine façon, et qu'on nomme l'œil ou l'oreille, le don de la vue et de l'ouïe, pourquoi ne pas admettre qu'il a pu donner à une autre partie de l'organisme, nommée le cerveau, le don de la pensée ? » — « Dire que Dieu ne peut rendre la matière pensante, c'est dire la chose la plus insolemment absurde que jamais on ait osé proférer dans les écoles privilégiées de la démente. » (*Dict. phil.*, art. *Ame.*) « La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre ? L'âme est de même un mot inventé pour exprimer faiblement et obscurément les ressorts de notre vie. » (*Dialogue de Cu-su et Kou.*)¹ Là, Voltaire triomphe ; et aussi lors-

gouverne le monde par le mouvement et l'intelligence. » — Dans les lois de Manou, Brahma est appelé *Paramâtma*, « la grande âme ».

¹ Bien plus, nos organes ne peuvent-ils posséder par eux mêmes les qualités qui leur sont propres ? N'ont-ils pas la

qu'il ajoute : « Si l'âme était un être à part, la pensée serait non-seulement son action, mais son essence ; elle penserait toujours. Ce qui n'est point. Dans un sommeil profond, une léthargie, un évanouissement, l'homme pense-t-il ? » — « J'ai le malheur, avait dit Locke, de ne pas concevoir qu'il soit plus nécessaire à l'âme de penser toujours qu'au corps d'être toujours en mouvement. » Enfin Voltaire triomphe encore lorsqu'il dit à peu près : « Toutes ces âmes immatérielles et immortelles, données aux multitudes de générations humaines depuis la création (il devait dire aux foules d'êtres animés qui peuplent tous les mondes dans l'infini de l'espace et du temps), d'où viennent-elles ? De quel réservoir inépuisable Dieu va-t-il les tirer ? Et dans quel autre univers, hors de l'espace et du temps, fera-t-il passer, après le court pèlerinage de la vie, ces « fantômes des morts » ? comme les appelle Homère. Ont-elles été formées toutes à la fois pour descendre chacune

force que possède toute *matière* ? Ainsi, sans être *matière* elle-même, la gravitation n'est-elle pas inhérente à toute *matière* ?

à son tour ? ou chacune est-elle formée quand son tour arrive ? Et quand ces âmes, venues on ne sait d'où, allant on ne sait où, se joignent-elles aux corps qu'elles doivent animer et conduire¹ ? Est-ce à l'instant précis de la conception ? Alors le Tout-Puissant serait l'humble serviteur des passions et des caprices des hommes ; alors, comme Voltaire le dit avec son rire plein de sens, avec ce « rire terrible » dont parle Isaïe, « Dieu serait à l'affût de tous les rendez-vous », dans tous les mondes, et à tous les instants de l'éternité, pour lancer une semence d'âme avec une semence de corps ; et je n'ose redire crûment après lui en quel voisinage immonde l'âme serait logée pendant les neuf mois de la gestation². Est-ce au moment de la naissance ? Mais l'enfant avait déjà la vie fœtale ; il avait pu mourir, déjà vivant, dans le sein de sa mère. L'âme qu'il prend avec la vie respiratoire, c'est la respiration, c'est le

¹ *Ignoratur enim quæ sit natura animæ ;
Nata sit, an, contra, nascentibus insinuetur.*

(LUCRÈCE.)

² « L'âme immortelle a donc son berceau entre deux cloaques ! etc. »

souffle, ce *souffle de vie* que Dieu, d'après la Genèse, *souffla aux narines de l'homme*, ce *souffle de vie* qu'invoque Ézéchiël, par ordre de Jéhovah, pour la résurrection d'un peuple mort¹; c'est le πνεῦμα des Grecs, qui devient ψυχή, sensation, puis νοῦς, intelligence; le *spiritus* des Latins, qui devient *anima* et *mens*². Et, en ce cas, l'âme entrerait-elle dans le corps avec la première bouffée d'air? Quand donc alors?

Saint Thomas, de la *Somme*, affirme que l'âme reçoit son être dans le corps, mais il se garde bien de dire à quel moment de la vie corporelle; et lorsqu'il ajoute que l'âme est végétative, sensitive et intellectuelle; qu'elle est toute en tout et toute en chaque partie; qu'elle est la cause efficiente et formelle du corps; qu'elle n'est pas un corps, mais l'*actualité* du

¹ « ... Il me dit : Prophète, crie, et fais appel au souffle de vie, et dis : Souffle de vie, viens des quatre vents, et souffle sur les morts pour qu'ils reviennent. Et je criai, et le souffle de vie vint sur eux, et ils revécurent. » (ÉZÉCHIEL, ch. xxxvii, v. 1 à 12.)

² Dans la théologie de la vieille Égypte, le corps (*khat*) enveloppe l'esprit ou souffle (*niwou*), qui enveloppe l'âme (*ba*), qui enveloppe l'intelligence (*khoul*).

corps, etc. ; lorsque le mystique saint François de Sales écrit à son tour : « Notre âme réside toute en tout son corps et en chacune des parties de son corps, comme Dieu est tout en tout le monde et tout en chaque partie du monde » ; que peuvent-ils nous apprendre par ces phrases creuses, où le contradictoire se mêle à l'incompréhensible ?

Et si l'on demande, sans obtenir de réponse : A quel moment précis de sa vie mortelle l'homme reçoit-il l'âme immortelle qui doit animer son corps ? ne peut-on demander aussi, sans plus d'espoir d'une réponse : A quelle époque de la vie générale l'humanité a-t-elle reçu le don de l'immortalité ? Tout le monde admet, j'imagine, qu'avant l'âge du fer, où finit l'époque préhistorique, l'homme avait traversé, en remontant le cours des siècles, l'âge du bronze, l'âge des os et de l'ivoire, l'âge de la pierre polie, l'âge de la pierre brute, enfin l'âge du bois, celui où les hommes primitifs n'avaient d'autres armes, pour l'attaque et la défense, que les branches qu'ils arrachaient aux arbres. C'est l'état où se trouvait naguère une

race disparue, celle des Maillés de la Guyane, où se trouvent encore aujourd'hui quelques Dokos d'Abyssinie, restés vivants. Mais c'est aussi l'état où se trouvent les grands singes anthropomorphes, le gorille, l'orang, le chimpanzé. Est-ce que les théologiens accordent une âme aux hommes primitifs de l'âge du bois? Mais ils la refusent à leurs égaux, le chimpanzé, l'orang et le gorille du temps actuel. Je demande en ce cas : à quelle époque l'âme a-t-elle été donnée à l'humanité? Est-ce quand les hommes perchaient sur les arbres, ou quand ils se cachaient dans les cavernes, ou quand ils se creusèrent des huttes, ou quand ils bâtirent des villes? Est-ce à l'âge du bois, ou de la pierre brute, ou de la pierre polie, ou des os et de l'ivoire, ou du bronze, ou du fer? On peut répéter : quand donc, alors?

Afin de sortir d'embarras, un célèbre théologien anglais, Henry Dodwell, a publié, en 1706, un *Discours préliminaire* « pour démontrer, par les Écritures et les Pères (qu'il cite abondamment), que l'âme est un principe naturellement mortel, mais rendu immortel par la volonté de

Dieu, qui punit et qui récompense, et par son union avec le divin esprit baptismal ; et que, depuis les apôtres, nul, hormis les évêques, n'a le pouvoir de donner l'esprit humain qui immortalise ». Ainsi, comme le remarque à ce sujet M. Renouvier, l'immortalité serait infusée miraculeusement par le baptême chrétien, et les évêques seuls auraient le privilège de faire des immortels. En vérité, l'on pourrait dire de la scolastique ce que les Grecs disaient de la dialectique de Chrysippe le stoïcien : qu'elle ressemble aux écrevisses, où il y a plus à éplucher qu'à manger.

Et si l'homme a une âme, pourquoi pas le singe, le chien, l'éléphant, le perroquet, et, de proche en proche, tous les animaux, jusqu'à l'huître et au corail ? Descartes dit non, lui qui loge l'âme immatérielle dans la glande pinéale ; mais Montaigne, la Fontaine, Bayle, Condillac, Helvétius et M^{me} de Sévigné disent oui, avec l'antiquité tout entière et tout le monde [savant de nos jours ¹.

¹ « Prétendez-vous avec Descartes que c'est une pure

Aussi bien que l'homme, en effet, les animaux ont tous les organes de la sensation et du sentiment; ils ont une volonté, des désirs, de la mémoire, des idées, des combinaisons d'idées, et jusqu'à la faculté de certaines actions morales. Quel autre nom donner, en effet, au dévouement d'un chien pour son maître, d'une poule ou d'une perdrix pour ses poussins? « Les bestes, dit Montaigne, qui servent, aiment et défendent leurs bienfaiteurs et qui poursuivent et outragent les étrangers... elles représentent en cela quelque air de notre justice; comme aussi en conservant une égalité très-équitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont plus vive et plus constante que non pas les hommes. » M. le docteur Clavel fait remarquer avec raison que, dans la domesticité intime, le chien commence à prendre une sorte de conscience, celle qui naît de la vie de famille, et à la montrer par sa fidélité dans la

machine imitative? Mais les petits enfants se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que, si c'est une machine, vous en êtes une autre. » (DIDEROT.)

garde des objets communs. « Le chien, dit Renan, atteint presque à la vertu ¹. »

On pourrait même s'appuyer sur une raison morale pour prétendre que les animaux ont droit à l'immortalité. Dans l'état de nature, les uns, toujours en crainte de la mort, sont dévorés par les autres; dans l'état domestique, nous en voyons autour de nous, comme les chiens et les chevaux, mener une vie misérable et subir d'indignes traitements. Les hommes ont même fait des lois pour la protection des animaux. A ceux-là une vie future n'est-elle pas due, comme aux hommes, pour la réparation des maux qu'ils ont soufferts? L'immortalité n'est-elle pas aussi pour eux une condition nécessaire de la justice divine?

Il est certain que toute l'antiquité, de Pythagore à Galien, y compris Salomon dans l'*Écclésiaste*, admettait que l'âme des bêtes est

¹ A l'état sauvage, les chiens n'ont qu'un cri, comme les loups et les renards; c'est dans la domesticité qu'ils acquièrent l'usage des divers aboiements, qui forment un langage rudimentaire, et dont les inflexions semblent s'accroître à mesure qu'ils comprennent plus de mots dans le langage de leurs maîtres.

absolument semblable à celle des hommes, et qu'entre toutes les espèces animales il n'y a, dans l'intelligence et le raisonnement, d'autre différence que celle du plus ou du moins, des différences de degrés, non d'essence. « Il ne manque aux animaux que la parole, avait dit Porphyre, le doux adversaire des chrétiens; mais, s'ils l'avaient, oserions-nous les tuer et les manger? Oserions-nous commettre ces fratricides? »

Cette opinion de l'antiquité, Leibnitz, à l'encontre de Descartes, la professe expressément.

« Si vous admettez, dit Pardies, que tout ce qui se passe de plus admirable dans les bêtes peut se faire par le moyen d'une âme matérielle, ne viendrez-vous pas bientôt à faire le pas, et à dire que tout ce qui se passe en l'homme peut se faire aussi par le moyen d'une âme matérielle?... Si vous admettez que les bêtes, sans aucune âme spirituelle, sont capables de penser, d'agir pour une fin, de prévoir le futur, de se ressouvenir du passé, de profiter de l'expérience par la réflexion, pourquoi

ne direz-vous pas que les hommes sont capables d'exercer toutes leurs fonctions sans aucune âme spirituelle? » (*De la connoissance des bêtes.*) « Les animaux sentent, dit à son tour Diderot; or, la sensibilité est en eux ou une propriété de la matière ou une qualité d'une substance spirituelle. Les superstitieux n'osent avouer ni l'une ni l'autre ¹. »

Évidemment, entre un chimpanzé que l'éducation peut faire un serviteur docile et fidèle, obéissant à la parole, et un Dokq d'Abyssinie, dévorant tout crus des insectes, des serpents, des souris, vivant nu, isolé, sans demeure, sans feu, en véritable brute, sachant, comme le singe, faire usage d'un bâton, mais ne sachant pas plus que le singe emmancher une

¹ Voir les remarques de Bayle sur ce sujet, art. RORARIUS, notes D, E, F, etc. — Ce Rorarius, légat du pape Clément VII en Hongrie, est auteur du livre singulier *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine* (Que les animaux brutes font meilleur usage de la raison que les hommes). C'est la thèse qu'avait déjà soutenue Celse le philosophe contre Origène le théologien. — Voir aussi les *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, par G. Leroy, *l'Intelligence des animaux*, par F.-A. Pouchet, et *l'Esprit des bêtes*, par Toussenel.

pierre dans ce bâton pour en faire une hache ; évidemment, dis-je, il y a bien moins de distance, sur l'échelle des êtres, qu'entre ce Doko inepte et un Européen civilisé. Cependant, comme l'Européen, le Doko est un homme. Comment donc séparer radicalement l'espèce humaine de toutes les espèces animales, même anthropomorphes ? Comment peut-on condamner celles-ci — avec les cartésiens — à n'être que des machines à rouages, des horloges, des tournebroches, tandis que l'homme, même dans ses plus abjectes familles, est somptueusement doté d'une âme immatérielle, d'une âme immortelle ?

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?

N'est-ce pas contraire à toute raison, à toute justice, comme à l'expérience de chacun et de chaque jour ? Et ne peut-on dire, avec Edgar Quinet, quand on repousse le dogme théologique : « Il m'est odieux de prouver l'évidence » ?

En vertu de ce raisonnement, l'âme des bêtes serait-elle immortelle aussi ; comme l'admet hautement Agassiz, après Daniel Sennert,

Scot Érigène et saint Justin martyr, comme le croyaient les pythagoriciens, comme le croient encore les Hurons et les Groënlandais? Mais que fera-t-on de l'âme d'un polype qui, coupé en deux, trois, quatre morceaux, forme deux, trois, quatre êtres différents? Et quelle rémunération donner aux actions de la vie des animaux? Quoi que dise la Genèse du pacte que Dieu fit avec eux, et bien que Jéhovah prononce contre eux des châtiments (*Exode*, xxi, 28 et suiv.; *Lévitique*, xx, 15 et 16), les animaux, à l'état de nature, n'ont aucune connaissance du bien et du mal, du juste et de l'injuste; ils n'ont aucun libre arbitre, aucun choix des motifs qui déterminent leur volonté; ils suivent leurs penchants naturels comme une rivière suit sa pente. « La nature commande et la bête obéit. » (J.-J. ROUSSEAU.) Dès lors, ils ne méritent ni récompense ni punition.

C'est précisément l'état où se trouvaient les hommes primitifs, les hommes de l'âge du bois, alors que n'existaient, pas même en embryon, ni religion, ni propriété, ni famille. Ils étaient dépourvus de toute morale, car la mo-

rale, qui n'est pas plus innée que les idées, n'a pu naître, se développer, se fonder enfin que dans l'état de société. Voilà pourquoi les théologiens eux-mêmes ne sauraient, avec la moindre apparence de certitude, attribuer aux hommes primitifs une âme immortelle, responsable dans une seconde vie des actions faites dans la première. Pas plus que les animaux, et n'étant alors rien de plus que des animaux, ils ne méritaient ni punition ni récompense. Dès lors je puis répéter la question : Quand donc l'immortalité de l'âme a-t-elle été donnée à l'humanité ?

Et pourquoi ne pas étendre ce don de l'âme jusqu'aux végétaux, comme l'admet l'éminent physicien Hirn, qui leur accorde, avec M. Claude Bernard, sinon l'intelligence, au moins le sentiment ? Les végétaux, en effet, ne ressemblent pas aux animaux et à l'homme seulement parce qu'ils sont sujets à des maladies diverses, parce qu'ils ont une vie qui va de la naissance à la mort ; ils ont encore une nutrition, une respiration, ils ont l'union des sexes. Et ne pourrait-on leur accorder même une certaine

intelligence, puisqu'ils cherchent la lumière, puisqu'ils savent choisir, dans la terre, l'air et l'eau, les suc nutritifs qui conviennent à leur conservation, à leur accroissement? Pourquoi, dès lors, n'auraient-ils pas cette âme que leur ont attribuée tant de cultes anciens et nouveaux? Pourquoi des hamadryades ne seraient-elles pas enfermées sous l'écorce des arbres sacrés?

L'on se jette ainsi dans des difficultés insolubles, dans des impasses sans issue, dans des non-sens.

« Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche mes organes! un être simple qui augmente avec l'âge! un être incorruptible qui dépérit par degrés ¹! » (*Lettres de Memmius à Cicéron.*)

« Si une tulipe pouvait parler, dit ailleurs Voltaire (art. *Âme*), et qu'elle te dît : « Ma végétation et moi nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble », ne te moquerais-tu pas de la tulipe? » — « Nous désirons,

¹ *Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res.*

(LUCRÈCE.)

dit-il aussi (*Dialogues*); mais il n'y a point en nous un être réel qui s'appelle désir. Nous voulons, mais il n'y a point dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. » — « L'âme, dit-il encore, est une propriété donnée à nos organes, et non une substance. L'homme, par sa raison non encore corrompue, a-t-il pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était composé de deux êtres, l'un visible, palpable et mortel, l'autre invisible, impalpable, immortel? N'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible et l'intangible, la simple et la composée, l'invulnérable et la souffrante, l'éternelle et la passagère? » (*Art. Homme.*)

Comment voulez-vous qu'un être qui a commencé puisse ne pas finir? La naissance exige impérieusement la mort. Donc, pour que l'âme pût succéder au corps, il faudrait qu'elle l'eût précédé. Or, s'il était vrai que l'âme préexistât au corps, et qu'en venant l'animer, elle lui

apportât toutes les facultés mentales, y compris la mémoire, comment n'aurait-elle pas quelque souvenir d'une vie antérieure à la vie corporelle ? Cette question forme l'un des arguments favoris de l'école d'Épicure :

*... Si in corpus nascentibus insinuat,
Cur super anteaetam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?*

Avant de citer ces vers de Lucrèce, Montaigne a soin d'en traduire le sens, comme pour leur donner sa sanction personnelle : « D'avantage, que si les âmes venoient d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui leur sont propres, de raisonner et se souvenir. »

« Si l'âme, dit à son tour d'Holbach, fait mouvoir mon bras quand rien ne s'y oppose, elle ne fera plus mouvoir ce bras si on le charge d'un poids trop lourd. Voilà donc une masse de matière qui anéantit l'impulsion donnée par une cause spirituelle, laquelle, n'ayant nulle

analogie avec la matière, devrait ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde qu'à remuer un atome. »

Pour connaître les opinions diverses qui ont eu cours sur l'origine, le siège et la destinée de l'âme, il suffit de consulter Montaigne (liv. II, chap. XII); et il ajoute aussitôt : « Qui fagoterait suffisamment un amas des asneries de l'humaine sagesse, il dirait merveille ¹ . »

Quel fil saisir pour se tirer de ce labyrinthe inextricable ?

De même que, pour expliquer la naissance et le gouvernement du monde, il faut remplacer la volonté capricieuse d'une providence par l'inflexible fixité des lois générales, de même, pour expliquer l'intelligence et la destinée de l'homme, il faut remplacer l'entité métaphysique de l'âme par la fonction physiologique du cerveau. Voilà tout le secret.

La croyance que le cerveau est le siège et l'organe de la pensée, comme l'œil de la vue,

¹ Il faut consulter aussi, parmi les travaux modernes, et pour arriver jusqu'à notre époque, le ch. VII (*Histoire des théories de l'âme*) dans le livre, du philosophe écossais A. Bain, *Mind and Body*.

l'oreille de l'ouïe, les nerfs du toucher, l'estomac de la digestion, les poumons de la respiration, le cœur de la circulation sanguine, cette croyance, dis-je, explique tous les phénomènes et dénoue tous les problèmes, sans nul effort, avec une parfaite aisance et une parfaite lucidité¹. Nous sentons fort bien que la pensée se fait dans le cerveau, comme la vision dans l'œil, l'audition dans l'oreille. « L'homme, dit Voltaire, pense avec sa tête comme il marche avec ses pieds. » Nous sentons aussi que le travail de la pensée fatigue les lobes du cerveau comme le travail de la marche fatigue les muscles des jambes, que « la pensée épuise la substance nerveuse aussi infailliblement que la

¹ Il s'agit de la partie que les physiologistes nomment la *substance grise périphérique*. « Elle est, tant qu'elle reste vivante, dit M. George Pouchet, le siège de l'intelligence, de toute science et de toute conscience... La sagesse et l'extravagance, tout vient d'elle. » « La physiologie, dit également M. Claude Bernard, nous montre que le cerveau est l'organe de l'intelligence au même titre que le cœur est l'organe de la circulation, que le larynx est l'organe de la voix... Elle nous apprend que c'est dans les lobes du cerveau que réside la conscience ou l'intelligence proprement dite. » (*Des fonctions du cerveau.*) Voir le nouveau livre du docteur Jules Luys, *le Cerveau et ses fonctions*.

marche épuise les muscles ¹ » (D^r A. BAIN). C'est au cerveau qu'aboutissent tous les organes, et qu'aboutit également toute la sensibilité nerveuse, pour lui transmettre les impressions du dehors, sans lesquelles, privé qu'il est d'*idées innées*, il n'aurait d'idées d'aucune sorte ².

« Les médecins, dit Sainte-Beuve, sont sujets à être matérialistes, et les astronomes à être athées. C'est que les premiers ont continuellement sous les yeux le cerveau de l'homme, tandis que les seconds n'aperçoivent nulle part le cerveau du monde. » — « L'âme, avait dit Descartes, ne peut souffrir immédiatement que

¹ D'après le D^r Haughton, un travail cérébral de cinq heures dépenserait autant de force qu'un travail musculaire de dix heures, tel que celui d'un paveur de rue.

² *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* Condillac, après Locke, a victorieusement démontré cet aphorisme ;

Il prouva, quoi qu'en dit la Sorbonne offensée,
Que le burin des sens grave en nous la pensée :

et La Mettrie, avant Condillac, résumait ainsi son *Histoire naturelle de l'âme* : « Point de sens, point d'idées ; — moins on a de sens, moins on a d'idées ; — peu d'éducation, peu d'idées ; — point de sensations reçues, point d'idées ; — l'âme dépend essentiellement des organes du corps, avec lesquels elle se forme, croit et décroît. »

par le cerveau. » (*Passions de l'âme.*) Depuis lors, Gall a prouvé, contre Bichat, le glorieux fondateur de l'anatomie générale et de la biologie, que le cerveau, et non les viscères, tels que le cœur, le foie, le poumon, les entrailles, est le siège des sentiments, aussi bien que des pensées, et encore celui des passions, dont les viscères ne ressentent que le contre-coup. Sa doctrine sur ce point est admise aujourd'hui par la science médicale. C'est donc le cerveau, reconnu dès lors pour organe central de la volonté comme de l'entendement, qui, par le moyen des sept paires de nerfs croisées dans le cou, envoie ses ordres aux membres obéissants¹. Le cerveau, dans notre organisme, n'aurait pas de fonction, pas d'objet, pas de sens, serait, comme on l'a dit, « un être de raison sans raison d'être », s'il ne produisait

¹ On sait maintenant calculer, par fractions de seconde, le temps que dure une opération du cerveau, c'est-à-dire un jugement de l'intelligence et une action de la volonté, à savoir, la transmission d'une sensation extérieure par les nerfs sensoriels, et la transmission d'un ordre d'agir donné aux muscles par les nerfs moteurs. C'est une *action réflexe*.

la pensée¹. L'intelligence naît avec lui, se développe avec lui, s'altère avec lui, s'éteint avec lui.

... *Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.*

(Nous sentons que l'âme naît en même temps que le corps; nous sentons qu'elle croît et qu'elle vieillit en même temps que lui.)

Ergo mortalem esse animam fateare necesse est.

(Donc il faut confesser que l'âme est mortelle.)

(LUCRÈCE.)

Sur cette affirmation que le cerveau est l'organe de la pensée, j'ai entendu, parmi plusieurs autres, une objection spécieuse, à laquelle il est juste de s'arrêter tout d'abord. On trouvera peut-être qu'elle vient de personnes dépourvues de science transcendante; mais c'est précisément à ces personnes que je m'adresse, à celles qui ne sont pas plus savantes que moi, qui s'en tiennent, comme je le fais, à la philosophie du bon sens.

« Comment expliquez-vous, m'a-t-on dit,

¹ Broussais a dit brutalement : « La pensée est une sécrétion du cerveau. »

que, même avec tous ses hémisphères, tous ses lobes, toutes ses circonvolutions, enfin tous ses *labyrinthes*, comme dit la Fontaine, le cerveau puisse suffire aux opérations innombrables que supposent ces anciennes divisions de l'intelligence, — la mémoire, l'imagination, le jugement, — et les sensations diverses à recevoir, et les volontés multiples à exprimer, et toutes les fonctions enfin qu'on attribue communément à l'âme immatérielle? »

Pour répondre clairement à la question, et résoudre cette difficulté plus apparente que réelle, il faut prendre un point de comparaison dans le domaine purement physiologique, où nulle ombre de psychologie ne puisse obscurcir la vérité. Choisissons le sens de l'ouïe. Il est reconnu, je crois, il est admis désormais que la nature est absolument muette, comme elle est sourde, que nul bruit n'existe par lui-même, et que tout ce qu'on nomme bruit ou son se fait seulement dans l'oreille des hommes et des animaux, — de même que la sensation de la lumière et des couleurs n'est que l'impression donnée aux nerfs optiques par les ondulations

d'une source lumineuse. Ainsi, un coup de canon éclate; il ne produit pas le moindre bruit, mais il refoule l'air violemment tout à l'entour, et c'est le mouvement de l'air refoulé par l'explosion de la poudre, ce qu'on appelle les vibrations ou ondes sonores, qui vont frapper au loin, avec une force et dans un temps relatifs à la distance, l'oreille des êtres vivants. Là seulement elles produisent ce qu'on est convenu d'appeler le bruit du canon. Entre ce son énorme, entre un coup de tonnerre et le plus léger frôlement de l'aile d'un insecte, il y a des nuances infinies, qui, provenant toujours de l'ébranlement imprimé à l'air, se font percevoir et comprendre par le tympan de l'oreille, où gît le sens de l'ouïe, comme dans l'œil et ses parties gît le sens de la vue, de sorte que le nerf auditif et le nerf optique n'ont plus qu'à transmettre au cerveau les sensations perçues par l'oreille et par l'œil. Pour mieux préciser, je vais pénétrer un moment dans l'art de la musique. Une même note est donnée par le violon, la basse, le cor, la clarinette, par une voix d'homme ou de femme,

d'adulte ou d'enfant. Bien que ce soit absolument la même note, toute semblable sur le papier réglé, l'oreille reconnaît aussitôt quel instrument ou quelle voix l'a émise. C'est ce qu'on nomme la différence des *timbres*. Par la même faculté, à la faveur de la différence des timbres ou intonations, jointe à la mémoire, nous reconnaissons à leur voix les personnes qui ne nous sont pas étrangères. Mais ces timbres si divers, si multiples, d'où proviennent-ils? Uniquement de la manière dont les ondes sonores de l'air, mises en mouvement, frappent le clavier du tympan de notre oreille (les fibres de Corti). Allez un peu plus loin; supposez que vous écoutez le final d'un opéra. Toutes les voix des chœurs, tous les instruments de l'orchestre s'unissent aux chanteurs dans un *tutti* formidable. Eh bien, les vibrations qu'ils produisent, bien qu'elles se mêlent, se croisent, s'enchevêtrent et semblent s'entre-choquer dans l'air agité, parviennent à frapper le clavier du tympan de chaque auditeur, et une oreille un peu fine, un peu exercée, sait fort bien démêler tous ces sons divers dans un ensemble qui

paraît ne former qu'un bruit unique. Cependant l'oreille n'a, pour recevoir toutes ces innombrables sensations de bruits divers, que le clavier de son tympan, assez étendu, mais pourtant limité. Si vous êtes contraint de lui accorder la faculté de suffire à toutes les perceptions de l'ouïe, comment refuserez-vous au cerveau, dont vous citez tout à l'heure la multitude d'hémisphères, de lobes et de circonvolutions, la faculté de suffire physiologiquement à toutes les opérations de l'intelligence ¹ ?

L'objection préjudicielle étant résolue, nous pouvons retourner au sujet.

Aristote avait comparé l'âme à une table

¹ « Ne trouvons-nous pas, dit le Dr A. Bain (*l'Esprit et le Corps*), quelque chose qui dépasse les propriétés de la matière, dans la possibilité de renfermer dans trois livres d'un tissu graisseux et albumineux, composé de fils minces et de petits corpuscules, tous les assemblages compliqués qui constituent nos aptitudes naturelles ou acquises, qui constituent toutes nos connaissances ? » Mais le savant physiologiste écossais fait remarquer d'abord que « la faculté d'acquisition a une limite, laquelle est déterminée par la quantité de la substance nerveuse, c'est-à-dire par le volume du cerveau. » Puis il conclut : « Si grands que soient le nombre et la variété des états de l'esprit, le système nerveux, par la multiplicité prodigieuse de ses éléments, présente un appareil suffisant. »

rase où les sens inscrivent les renseignements apportés du dehors. Locke et Condillac acceptent la comparaison du Stagyrite. « Toute cognoissance, dit Montaigne, s'achemine à nous par les sens ; ce sont nos maistres. » — « Nous commençons par sentir, dit Voltaire à son tour, et notre mémoire n'est qu'une sensation continuée ¹. » — « Toute notre connaissance, dit Kant enfin, commence par les sens, passe à l'entendement et finit à la raison. » C'est que la raison elle-même, comme le fait remarquer le docteur Clavel, est une faculté sociale, qui n'apparaît pas chez l'homme isolé, et qui ne se développe que par le langage. Elle est donc un produit des sens. La Mettrie avait défini l'homme : « Une horloge qui a pour ressort le chyle frais fourni par la nourriture. » Et Feuerbach : « L'homme est ce qu'il mange. » Et bien des siècles avant ces modernes, les Védas avaient dit : « La pensée, ô mon ami, a pour base la nourriture. » De son côté, dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme*,

¹ Le Dr Maudsley (*Physiology of Mind*) définit la mémoire : « Un enregistrement organique des impressions. »

Cabanis déclare que le cerveau reçoit des impressions et en fait des idées, comme l'estomac reçoit les aliments et en fait du chyle nutritif ; opération qu'Auguste Comte formule ainsi : « Nos constructions subjectives sont toujours subordonnées à nos matériaux objectifs. » Enfin, d'après Carl Vogt, « toutes les propriétés que nous désignons sous le nom d'activité de l'âme ne sont que des fonctions de la substance cérébrale ». Et Darwin affirme aussi que « nos idées sont des mouvements animaux de l'organe sensitif ». Or, si, d'après tant d'autorités diverses, toutes les idées viennent des sens, comment survivraient-elles aux sens ?

David Hume expose très-clairement cette impossibilité :

« La faiblesse du corps et celle de l'esprit dans l'enfance sont exactement proportionnelles ; leur vigueur dans l'âge mûr, leurs désordres sympathiques dans la maladie, leur décadence graduelle dans la vieillesse, font qu'un pas de plus semble inévitable : leur commune dissolution dans la mort. » (*Essay on the immortality of the soul.*)

C'est ce que démontrent, il me semble, les expériences de la physiologie, science encore bien nouvelle, science à ses premiers pas, mais qui déjà pénètre victorieusement, en y portant la lumière, dans les mystères de la psychologie, et affiche hautement la prétention de détrôner cette science obscure, de l'absorber, de prendre sa place ¹.

Je me permettrai sur ce sujet une seule courte citation : « ... C'est l'oxygène qui est toujours à la fois l'excitateur des phénomènes physico-chimiques et la condition de l'activité fonctionnelle de la matière organisée... Lorsqu'on injecte du sang oxygéné (artériel) dans les tissus musculaires, nerveux, glandulaires, *cérebraux*, dont les propriétés vitales sont éteintes... on voit, sous l'influence de ce liquide

¹ « ... Les progrès de la physiologie permettront d'expliquer scientifiquement l'influence réciproque du moral sur le physique et du physique sur le moral. (CLAUDE BERNARD.)

Voir les expériences de Bordeu, Cabanis, Magendie, Flourens, Tyndall, Helmholtz; voir aussi les récents travaux, en Angleterre, de sir John Lubbock, de MM. Bain, Huxley, Wallace; en France, de MM. Berthelot, Robin, Gratiolet, Broca, Vulpian, Sée, Luys, Onimus, Sémérie, etc.

oxygéné, chaque tissu reprendre ses propriétés vitales spéciales. Le muscle reprend sa contractilité; la motricité et la sensibilité reviennent dans les nerfs, et les *facultés cérébrales reparaissent dans le cerveau*. En injectant, par exemple, du sang oxygéné par la carotide dans la tête d'un chien décapité, on voit revenir, peu à peu, non-seulement les propriétés vitales des muscles, des glandes, des nerfs, mais on voit également revenir celles *du cerveau*; la tête reprend sa sensibilité, les glandes sécrètent, et l'animal exécute des mouvements de la face et des yeux qui semblent dirigés par la volonté. » (CLAUDE BERNARD, *le Problème de la Physiologie*.)

J'ai trouvé avec étonnement que Rabelais, dont la science devançait son siècle, avait déjà dit la même chose par la bouche de Pantagruel: « Les philosophes et médecins afferment les espritz animaulez sourdre, naistre et practiquer par le sang artériel, purifié et affiné à perfection, dedans le retz admirable qui gist sous les ventricules du cerveau. » (Liv. III, chap. XIII.)

Qu'opposer à ces expériences décisives? Si l'on demande: « Comment la matière peut-elle

avoir le don de la pensée ? » — Je demanderai : « Comment a-t-elle le don de la vie ? » — Et l'on ne saura pas plus répondre à cette question que je ne saurais répondre à l'autre. Cependant elle vit ; donc elle peut penser.

« L'esprit, dit Émile Littré, est une propriété de la substance nerveuse, comme la gravitation l'est de toute particule matérielle. » Et c'est exactement la même proposition, à savoir que « l'esprit est une fonction du système nerveux », qu'énonce et que démontre le docteur Maudsley dans sa *Physiology of Mind*. « La force et la faiblesse de l'esprit, avait dit La Rochefoucauld, sont mal nommées ; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps ¹. » Et Des-

¹ Il est bien remarquable que, dans les cinq à six cents *Maximes* morales qui composent le petit livre de La Rochefoucauld, ce duc et pair d'une cour bigote n'ait pas une seule fois prononcé le nom de Dieu ; et que si, par hasard, il parle de la mort, ce soit à la manière des philosophes de l'antiquité, je veux dire avec le sens de néant. Ne croyait-il donc ni à la création, ni à la Providence, ni à la vie future ? Mais Pascal lui-même n'a-t-il pas écrit cette phrase, déjà citée : « Tout ce que peut notre intelligence, c'est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin ? » Devenu

cartes avant l'un et l'autre : « L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, c'est dans la médecine qu'il faut le chercher¹. »

Voudrait-on enfin faire valoir, comme preuve de l'existence d'une âme immatérielle et immortelle, l'unité du *moi* moral, lequel, par la mémoire, se continue et se prolonge d'un bout à l'autre de la vie, malgré les changements qu'apportent les différents âges dans les humeurs et les facultés de l'esprit ? C'est là un des thèmes favoris du spiritualisme. Il suffirait de répondre que le *moi* physique se perpétue également dans son unité, malgré les

philosophe, il cessait donc d'être chrétien, puisque les dogmes du christianisme prétendent enseigner le principe et la fin des choses ? Il ne croyait donc plus ni à la création ni à la vie future ?

¹ Boileau disait :

« Je crois l'âme immortelle et que c'est Dieu qui tonne. »

En reconnaissant aujourd'hui, avec l'aide de la science, la fausseté de son second hémistiche, ne devrait-il pas mettre en doute la vérité du premier ?

changements qu'apportent les différents âges dans l'attitude et les facultés du corps, par l'incessant échange de matériaux entre le monde du dehors et l'organisme du dedans¹. Ce qui arrive au corps, pour son unité et sa continuité, arrive en même temps à l'esprit. Nouvelle preuve, au contraire, que l'esprit n'est qu'une fonction de la substance nerveuse. Il change comme elle, par elle, et comme elle il demeure *un* en se renouvelant sans cesse. Nous pouvons donc reproduire la célèbre déclaration de Lessing : « L'âme n'est que le corps, en tant qu'il se pense lui-même ; le corps n'est que l'âme, en tant qu'elle se développe dans l'étendue. »

Le cerveau-pensée, une fois admis, explique aussitôt ce qu'on appelle avec raison, depuis Aristote, l'échelle des êtres. L'anatomie comparée démontre, en effet, que, si l'intelligence

¹ D'après les calculs des physiologistes, un homme arrivé à l'âge de soixante-dix ans s'est renouvelé physiquement, en entier, plus de huit cents fois. Le *moi* humain est donc comme une source dont les eaux se renouvellent sans cesse, mais qui, stable dans l'apparence, reste pourtant la même source.

s'élève par degrés de l'huître jusqu'à l'homme civilisé, c'est toujours en s'égalisant au développement relatif de la masse cérébrale, en termes plus précis, que l'étendue de l'intelligence se règle sur celle de la surface des circonvolutions du cerveau. « A mesure, dit M. Claude Bernard, que l'intelligence se manifeste davantage, nous voyons, dans la série des animaux, le cerveau acquérir un plus grand développement, et c'est chez l'homme, où les phénomènes intellectuels sont arrivés à leur expression la plus élevée, que l'organe cérébral présente le volume le plus considérable. » — « Le cerveau, dit aussi Darwin, a certainement augmenté de volume à mesure que se sont développées les diverses facultés mentales. Personne ne doute, je suppose, que, chez l'homme, la grosseur du cerveau relativement à celle du corps, si l'on compare ces proportions à celles qui existent chez le gorille et l'orang, ne se rattache intimement à ses facultés mentales élevées. » Ainsi donc le caractère essentiel qui distingue l'espèce humaine des plus hautes espèces d'autres vertébrés, ce ne sont ni les dents ni le pouce du

bimane, — comme le voulait Cuvier, après Hévétius, — ni même l'attitude verticale du bipède, substituée à l'horizontale du quadrupède¹, mais le volume des hémisphères de son cerveau. Hippocrate l'a dit, il y a vingt-trois siècles : « C'est par le cerveau que nous pensons, comprenons, voyons, entendons ; que nous connaissons le laid et le beau, le mal et le bien... Le cerveau est la mesure de l'intelligence. » La même opinion est professée par Galien, puis encore par le célèbre médecin arabe Averroès (Mohammed-Aben-Roschd), qui nie formellement l'existence de l'âme distincte du corps. « Platon, dit Montaigne, a mis la raison au cerveau... ce qui appert de ce que les bleceures et accidents qui touchent cette partie offensent incontinent les facultez de l'âme : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps, comme le soleil espond au dehors sa lumière, et en remplit le monde. »

Nous ne saurions passer sous silence la doc-

¹ *Os homini sublime dedit, cœlumque tueri.*

(OVIDE.)

trine de l'*organicité*, dont les partisans, reprenant l'opinion de Claude Perrault, se tiennent en quelque sorte à égale distance du spiritualisme et du matérialisme. Ils disent, avec M. G.-H. Lewes, que « le cerveau et le système nerveux ne sont que des parties de l'organisme vivant... sans lequel ils ne peuvent ni sentir, ni penser, pas plus que l'estomac ne digère et que les poumons ne respirent à moins qu'ils n'appartiennent à un organisme vivant...; que l'esprit n'est donc pas une propriété, ni même une fonction simple, mais l'agrégat de tous les phénomènes sensitifs..., de même que la vie n'est pas une propriété, mais l'ensemble des propriétés et des fonctions organiques...; qu'ainsi l'unité est dans l'organisme entier, et que ce n'est pas le cerveau qui pense et qui sent, que c'est l'homme. » Ceux-là peuvent avoir parfaitement raison, et — bien que M. Lewes semble reconstruire une de ces *entités* que réprouve toute philosophie positive — leur doctrine me semble très-admissible. Mais elle ne contredit en rien la doctrine toute négative que j'essaye d'établir. Au contraire, elle la corrobore de

toute sa propre puissance, puisqu'elle rejette également, et forcément, tout agent extra-organique, c'est-à-dire la croyance commune à une âme animant le corps.

Si chaque être humain possédait une âme immatérielle, antérieure et postérieure à la vie du corps qu'elle anime, cette âme n'aurait aucune analogie avec les formes et les forces corporelles. Venues de la même origine, allant à la même destination, toutes les âmes seraient égales et pareilles. Comment alors expliquer les inégalités d'intelligence, les différences d'aptitudes et de caractères, d'abord entre les races — blanche, jaune, noire, — puis entre les hommes et les femmes, puis entre les divers individus qui composent les races et les sexes? Ces inégalités et ces diversités, que démontre l'évidence, ne se peuvent expliquer que par les inégalités et diversités correspondantes dans les organes du corps, spécialement dans les lobes du cerveau : ce que démontrent également l'anatomie comparée et la statistique.

Pourquoi les sculpteurs grecs donnaient-ils aux statues des Dieux un angle facial beaucoup

plus ouvert qu'aux statues des héros et des athlètes? N'est-ce point parce que l'exercice de l'intelligence développe les lobes du cerveau comme l'exercice des muscles développe et fortifie les membres du corps¹? — Pourquoi les physiologistes ont-ils reconnu que, si le cerveau n'atteint pas le poids de 1,049 grammes chez l'homme, et de 907 chez la femme, l'idiotisme est infaillible? — Pourquoi le poids moyen du cerveau est-il de 1,450 grammes dans la race blanche européenne, de 1,300 au plus dans la race noire africaine, de 1,200 à peine chez les Australiens, d'au-dessous de 1,000 chez les Buschmans du Cap, et peut-il descendre à 500 grammes chez les microcéphales, comme chez les grands singes anthropomorphes, les gorilles, les orangs, les chimpanzés? — Pourquoi le cerveau de l'homme blanc européen forme-t-il à peu près la trente-sixième partie du poids total de son corps, proportion très-supérieure à celle qu'on trouve chez tous les

¹ Les chapeliers le savent bien, eux qui ont deux formes moyennes de la tête, l'une plus grande pour les citadins, l'autre plus petite pour les campagnards.

animaux, et aussi chez toutes les races humaines inférieures à la blanche? — Et si cette race blanche européenne montre une intelligence bien supérieure à celle de toutes les autres races humaines, n'est-ce point parce qu'au lieu de se faire dès l'âge de vingt ans, la suture des os du crâne ne se fait, chez elle, que vingt ou trente années plus tard, de sorte que jusque-là son intelligence, en même temps que son cerveau, et par lui, a le temps de croître et de se développer? — Pourquoi le poids du cerveau, dans cette race blanche, augmente-t-il constamment depuis l'enfance, et bien au-delà de la virilité, jusqu'à l'âge mûr, pour diminuer ensuite jusqu'à la caducité, cette seconde enfance? — Pourquoi encore, dans les apoplexies, la destruction de l'une des *couches optiques*, ou celle d'un des *corps striés*, entraîne-t-elle nécessairement l'abolition de tout sentiment ou celle de tout mouvement dans une des côtés du corps? — Et pourquoi une lésion de la troisième circonvolution frontale du côté gauche fait-elle perdre la mémoire et la coordination des mots? Cette faculté morale

est donc attachée à certain fragment de la matière cérébrale? — Ne voit-on pas, dans la filiation des familles, la physionomie intellectuelle se transmettre comme la physionomie corporelle, et les esprits se ressembler comme les visages? Or, n'est-ce pas l'hérédité toute physique et la similitude des organes du cerveau qui peuvent seules expliquer l'hérédité toute morale et la similitude des aptitudes et des caractères? — N'est-ce pas une déformation naturelle du cerveau qui produit les crétins, ces hommes hébétés? — Est-ce que les physiologistes n'ont pas reconnu que la partie postérieure du cerveau, celle qui préside aux mouvements instinctifs, est commune à l'homme et aux animaux, tandis que la partie antérieure, frontale, où résident les hautes facultés de l'intelligence, n'appartient qu'à l'homme? — Et n'est-ce pas enfin sur la structure et le volume de cette partie antérieure qu'ils ont établi les caractères distinctifs des diverses races de la famille humaine¹? Les fa-

¹ Il en est de même de la faculté d'*innervation*, qui, paral-

cultés mentales, dont l'ensemble compose ce qu'on nomme l'âme, sont donc calquées sur les parties correspondantes du cerveau.

Et, avec Montaigne, « pouvons-nous pas dire qu'il n'y a rien en nous purement ny corporel, ny spirituel, et qu'iniurieusement nous desmembrons un homme tout vif? »

Vous qui niez « l'estroite cousture du corps et de l'esprit », vous qui niez l'unité de l'être vivant, en faisant l'homme double,

Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison?

(VOLTAIRE.)

Il y a des instincts que vous appelez animaux, que vous dites venir du corps, — tels que l'instinct de la conservation, qui est égoïste et mène jusqu'à la cruauté, ou l'instinct de la reproduction, qui est *altruiste*, qui allume les passions amoureuses et produit les affections de famille, — puis il y a des sentiments et des pensées que vous dites venir de l'âme, bien

lèle au développement du cerveau, grandit et s'élève des animaux rudimentaires aux animaux supérieurs, et des hommes sauvages aux hommes civilisés.

que suggérés par ces instincts du corps, dont ils sont de simples conséquences. Comment distinguerez-vous ces deux espèces d'instincts? Où sera la limite entre ceux-ci et ceux-là? Où sera leur ligne de démarcation? Je vous défie de la tracer et de la définir; je vous défie de séparer nettement ce que vous accordez à l'âme immatérielle et ce que vous laissez à l'animalité.

Le précurseur de M. Darwin, Lamarck, avait nommé l'instinct « un penchant que des sensations provoquent en faisant naître des besoins »; et pour M. Darwin lui-même, l'instinct n'est qu'un produit de l'intelligence modifiée par l'habitude et l'hérédité. Il se confondrait dès lors avec elle. Hegel déjà l'avait nommé « la raison qui s'ignore », et Condillac le définit : « Une habitude acquise en réfléchissant, et débarrassée de la réflexion qui l'avait fait naître. » L'instinct, d'après M. Darwin, viendrait de l'*habitude* pour les animaux adultes, et de l'*hérédité* pour les animaux naissants. Comment donc parvenir à séparer l'instinct animal de la raison humaine?

Et comment, avec la croyance en l'unité de l'âme immatérielle, peut-on expliquer le somnambulisme, cet état singulier où l'homme a deux consciences de lui-même, et pour ainsi dire deux vies, celle de la veille et celle du sommeil, lesquelles se disjoignent et se rejoignent successivement à l'aide de deux mémoires séparées, distinctes, étrangères l'une à l'autre? Comment peut-on même expliquer que notre sommeil et celui des animaux soit agité par des songes? Si les organes du cerveau agissent seuls pendant la nuit, pourquoi n'agiraient-ils pas seuls pendant le jour? Si, au contraire, l'âme pure fournit les idées des songes, pourquoi ces idées sont-elles d'habitude incohérentes et déraisonnables? « Quoi! s'écrie Voltaire, c'est dans le temps où cette âme est le moins troublée qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations! Elle est en liberté, et elle est folle! » Mais si vous admettez que, dans la veille, tous les organes du cerveau agissent ensemble avec harmonie, tandis que, dans le sommeil, quelques-uns seulement s'éveillent, et partiellement, surexcités, soit

par le souvenir d'un fait ou l'obsession d'une pensée, soit par une digestion laborieuse, alors la formation des songes cesse d'être une énigme sans nom : ils sont des folies momentanées.

La physiologie explique encore, et non moins naturellement, ce qu'est l'hallucination, laquelle produit, entre autres effets, les extases mystiques. Il est démontré que les quatre ganglions des couches optiques servent d'intermédiaires entre les nerfs sensoriels et la partie du cerveau où aboutissent les perceptions, où réside l'intelligence. Or, par une cause morbide, ces ganglions peuvent se mettre en mouvement sans motif extérieur, sans cause existante ; de sorte que le cerveau peut recevoir des impressions de tous les sens, la vue, l'ouïe, le toucher, le goût, l'odorat, en l'absence d'une cause produisant normalement ces impressions. Ce phénomène est analogue à celui qui nous fait voir des jets lumineux quand nous recevons un coup sur l'œil, à celui qui fait qu'un amputé ressent de la douleur au membre qu'il n'a plus.

C'est encore la croyance que la pensée est le produit du cerveau qui seule explique, seule peut expliquer les aberrations locales et temporaires, ou générales et perpétuelles, que subit la raison. Malebranche naît idiot ; à quatorze ans, il tombe sur la tête ; on le trépane ; il devient, comme l'appelle Voltaire, « un des plus profonds méditatifs qui aient jamais écrit ¹ ». Par contre, combien d'intelligences lésées par une lésion du cerveau ! que d'étranges et funestes effets produisent, par exemple, les apoplexies, même partielles, même guéries, ou certaines maladies, telles que la rage ² ! L'homme du plus puissant génie, s'il boit une rasade de vin capiteux qui, suivant le mot familier, *lui monte à la tête*, sent aussitôt se troubler en lui le *sensorium commune* jusqu'à la digestion faite et l'équilibre rétabli. Une fièvre intense lui donne le délire, et si une goutte de

¹ Ce fut également à la suite d'une fièvre chaude, et d'après les observations qu'il put faire sur lui-même, que le médecin La Mettrie écrivit son *Histoire naturelle de l'âme*.

² « La salive d'un chestif mastin, versée sur la main de Socrates, secoue toute sa sagesse, et l'anéantit. » (MONTAIGNE.)

sang s'extravase dans les lobes de son cerveau, voilà qu'il perd la mémoire, ou la volonté, ou le raisonnement, ou toutes ses facultés à la fois. Il tombe à l'instant au-dessous des brutes ; il n'a plus de l'homme que l'apparence ; il est mort pour l'humanité.

Dans ces cas, hélas ! si fréquents de la folie, ou des autres maladies du cerveau, que font de l'âme les métaphysiciens ? Ont-ils décidé qu'elle attend la mort complète, avant de quitter le corps qu'elle animait, pour gagner le séjour qui lui est destiné ? ou bien qu'elle quitte ce corps dès la première altération que la maladie des centres nerveux cause à l'intelligence ? ou bien encore qu'elle reste en suspens, dans l'éther, soit pour reprendre possession du corps si le cerveau guérit, soit pour s'envoler tout à fait, au moment où la mort enlève le dernier espoir de guérison ? Pas de réponse. On voit que, s'il était difficile aux théologiens d'indiquer le moment précis où l'âme vient s'unir au corps, il n'est pas plus facile aux métaphysiciens, en face des lésions cérébrales, de déterminer à quel mo-

ment précis elle abandonne son enveloppe mortelle.

Partant donc de ce fait accepté, reconnu, que toute folie est caractérisée par une atrophie de la substance nerveuse, je prie avec toute confiance qu'on réponde avec toute sincérité : qui peut, en voyant un fou, croire fermement à l'âme immatérielle, immortelle, isolée du corps, préexistante au corps, survivant au corps ?

Pinel a rangé simplement la folie au nombre des autres dérangements de nos organes. On a dit de lui « qu'il éleva l'insensé à la dignité de malade ». Et Esquirol dit expressément : « L'aliénation mentale, que les anciens peuples regardaient comme une inspiration ou une punition des dieux, qui, dans la suite, fut prise pour la possession des démons, qui, dans d'autres temps, passa pour une œuvre de la magie ; l'aliénation mentale, dis-je, avec toutes ses espèces et ses variétés innombrables, ne diffère en rien des autres maladies. »

C'est ce qu'avait dit Hippocrate ; c'est ce qu'a répété Lucrèce :

... *Mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus.*

(Nous voyons que l'âme peut être guérie, comme un corps malade; qu'elle peut être rétablie par la médecine.)

Id quoque præsignit mortalem vivere mentem.

(Nouveau présage que l'âme vit pour mourir.)

Demandera-t-on maintenant : Il n'est donc point pour nous d'immortalité, point de vie future, point de rémunération posthume selon les œuvres, ainsi que l'enseignent, après l'auteur du *Phédon*, les cultes établis ? Faut-il dire avec Platon, parlant de l'immortalité : « La chose vaut la peine qu'on se hasarde à la croire ; c'est un noble espoir dont il convient de s'enchanter soi-même¹ ? » Ou avec le docteur Strauss : « Les consolations de la vie future n'ont d'autres preuves que le désir du faible cœur humain de les trouver solides ? » Ou avec Diderot : « Je n'ai pas cet espoir d'être immortel, parce que le désir ne m'en a pas dérobé la vanité ? » « Quoi ! disait aussi Voltaire, tandis que je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce

¹ Ce qui revient à peu près à cette prière d'un mourant : « O Dieu, s'il y en a un, reçois mon âme, si j'en ai une ! »

perroquet, je l'accorderai à l'homme parce que l'homme le désire! » Ou bien faut-il admettre que les âmes de la terre s'élèvent de planète en planète, et de soleil en soleil, suivant le rêve poétique de Jean Reynaud, inspiré de Platon? ou croire qu'elles passent et se propagent d'homme en homme, dans l'humanité même, dont ces transmigrations expliqueraient le progrès, suivant la métempsychose de Pierre Leroux, inspiré de Pythagore¹? Ou faut-il prendre les idées de Saint-Simon, de Fourier, d'Owen, de Hartmann, etc.? Et que faut-il en rejeter comme allant au mal, ou que faut-il en accepter comme allant au bien?

Je suis comme un docteur; hélas! je ne sais rien.

A tout cela je ne vois, en effet, que la ré-

¹ « Je ne veux oublier l'objection que font les Épicuriens à cette transmigration de corps en aultre; elle est plaisante. Ils demandent: Quel ordre il y auroit si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants? Car les ames deslogées de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la première dans ce nouvel estuy... Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur âme; et en adviendroit qu'aulcuns d'iceulx se mourroient avant que d'avoir esté vivants. » (MONTAIGNE)

ponse de Montaigne : « *Que sçay ie ?* » A moins d'ajouter la réflexion de d'Alembert : « Puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas d'en savoir davantage ; » ou celle de Voltaire : « Tout ce qui est un éternel sujet de dispute est d'une éternelle inutilité. »

La seule raison valable, à mon avis, la seule plausible et tout au moins très-spécieuse, que l'on puisse donner en faveur de la croyance à une vie future, — après toutefois la nécessité que justice soit faite, ce qui rattache cette croyance à celle de la Providence et de la création, — c'est que nous avons l'espérance de vivre après la mort ; c'est que cette seconde vie peut seule éclaircir nos doutes et nous livrer le secret de la destinée universelle ; c'est que cet espoir d'une autre vie qui nous livrera tous les secrets est comme une promesse que l'auteur des choses — ou l'ordre des choses — semble nous avoir faite en nous donnant la vie d'ici-bas.

Saint Thomas d'Aquin, l'*Ange de l'école*, avait déjà dit : « Les êtres doués d'intelligence désirent naturellement exister toujours, et un

désir naturel ne peut pas exister en vain. » (*Sum. theol.*, I, 75, 6.) Mais cet argument, appliqué à l'immortalité de l'âme, serait précisément la célèbre *démonstration* d'Anselme de Canterbury, reproduite par Descartes et Leibnitz, sur l'existence de Dieu. « Puisque rien ne peut venir de rien, disent-ils tous trois, puisque tout effet a une cause, il s'ensuit que l'idée de Dieu doit avoir une origine; or, cette origine n'est autre que l'existence même de Dieu... et telle est la seule preuve que nous en puissions jamais posséder. » Mais dès lors que certaines peuplades, que des peuples entiers comme les bouddhistes de l'Inde, n'ont aucune notion de la divinité, j'ai donc le droit de conclure de leur ignorance qu'il n'y a point de Dieu? Et de quelle notion faudra-t-il conclure qu'il existe, et déterminer ce qu'il est? Sera-ce de la notion abjecte que le nègre a de son fétiche, ou de la notion sublime que Platon et Malebranche ont du grand Géomètre? Il me semble que, dans l'une et l'autre question, de Dieu et de l'âme, le célèbre argument porte à faux. N'est-ce pas le raisonnement qu'on ap-

pelle dans les écoles un enthymème, ou syllogisme imparfait? Gassendi et Kant l'ont déjà réfuté¹.

Écartons encore le sentiment, aussi bien à propos de l'existence de l'âme qu'à propos de l'existence de Dieu. Pascal a beau dire : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ; » le sentiment ne me paraît être qu'une simple forme de l'habitude, « cette ornière profonde » (SCHILLER), et de l'attachement qu'elle donne pour les idées et les croyances, comme pour les personnes et les choses. « L'accoutumance est une seconde nature, » avait dit Montaigne. (*Consuetudo quasi altera natura.* CICÉRON.) « Je voudrais bien savoir, ajoute Fontenelle, quelle étoit la première. » Le sentiment alors, si respectable qu'il soit, ne serait

¹ C'est à peu près comme si, en écoutant un athée s'écrier, dans un moment de péril et d'angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu ! » on s'écriait après lui : « Vous l'entendez, il reconnaît l'existence de Dieu. » Mais cette parole est une simple interjection ; elle est, de même que beaucoup d'autres expressions courantes, un produit naturel de l'habitude et du préjugé. Ainsi que le disait Diderot : « On est devenu philosophe dans ses systèmes, et l'on reste peuple dans son propos. »

lui-même qu'un préjugé, et, comme tel, soumis aux illusions. En effet, le sentiment dit que le soleil tourne autour de la terre ; c'est la raison, éclairée par la science, qui prouve que la terre tourne autour du soleil. Le sentiment aussi se refusait à croire la réalité des antipodes, et le pape Zacharie condamna cette croyance en se fondant sur l'autorité de Lactance et de saint Augustin ; ce qui a permis à Pascal de dire que le roi d'Espagne avait fait sagement de croire plutôt Christophe Colomb qui revenait des antipodes, que le pape qui n'y avait pas été ¹.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse ;
La raison décide en maîtresse ;
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

(LA FONTAINE.)

Écoutons sur ce sujet la confession d'un membre du clergé chrétien : « La voix univer-

¹ Pour faire comprendre toute la puissance d'un préjugé, il suffirait de rappeler l'histoire des oracles. Ce n'était pas seulement, dans l'antiquité, la tourbe vulgaire, ni les magistrats et les généraux, qui croyaient ou feignaient de croire

selle de l'humanité n'est pas infaillible. C'était une croyance générale autrefois, d'après l'évidence des sens, que la terre était stationnaire. La voix universelle avait tort. La voix universelle pourrait avoir tort aussi dans l'espérance d'une résurrection. » (*Sermons du révérend W.-F. Robertson.*)

Je suis donc amené forcément à convenir qu'une logique sévère, qui écarte le sentiment comme les sophismes, pour s'en tenir à la *raison pure*, ne peut arriver à la croyance en une autre vie ; je dois convenir que toutes les prémisses posées jusqu'à présent mènent à la conclusion contraire. Il faut se résigner à dire,

aux oracles, jusqu'au point d'y conformer la conduite des affaires publiques, c'étaient les plus sages d'entre les Athéniens et les Romains ; c'étaient Socrate le raisonneur et Cicéron le sceptique. Aujourd'hui, qui croit aux oracles, même parmi les buveurs de l'eau de la Salette ?

Émile Littré a dit du présent opuscule dans sa première forme : « Le débat auquel cette *Apologie* se rapporte est la lutte entre les conceptions scientifiques et les sentiments. Les sentiments, comme le veulent la nature humaine et l'histoire, ont occupé les premiers le terrain, et il est juste que les conceptions scientifiques s'excusent en les troublant. A la longue, par leur claire et vive lumière, ces conceptions attirent à elles les sentiments, c'est-à-dire qu'elles les appliquent à la destinée humaine en sa réalité. »

avec Sénèque le Tragique, c'est-à-dire avec toute l'antiquité stoïcienne : « Que serons-nous après la mort ? — Ce que nous étions avant la naissance. »

*Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil...
Quæris quo jaceas post obitum loco ?
Quo non nata jacent.*

(Troades, act. II.)

Une heure après la mort, notre âme évanouie
Deviend ce qu'elle était une heure avant la vie.

(CYRANO DE BERGERAC.)

Si j'annonçais, au début de ce chapitre, que mon opinion trouverait de nombreux et puissants auxiliaires, on doit convenir que je n'ai point failli à ma promesse. J'en ai déjà nommé et cité beaucoup, sans compter l'un des plus anciens, le péripatéticien Dicéarque, qui écrivit un livre, dans la cité de Platon, non-seulement contre l'immortalité, mais contre l'existence de l'âme.

En voici d'autres encore, de temps et de

pays divers, qui, sous des formes variées, et sacrifiant plus ou moins à la prudence en un sujet si longtemps périlleux, viennent tous aborder à la même conclusion.

Cum non ero, sensu omni carebo.

(CICÉRON.)

Mors ultima linea rerum est.

(HORACE.)

Bona mors est omnis, vitæ quæ extinguit mala.

(PUBLIUS SYRUS.)

Hic jacet pulvis et cinis, postea nihil.

(Ci-git poussière et cendre, rien après.)
(Épithaphe du cardinal Ant. Barberini, frère
d'Urbain VIII, ce pape qui disait : *Il mondo
si governa da se stesso.*)

Euripide, dans les fragments d'*Antigone*, fait dire à Créon : « La mort met fin aux querelles des hommes... Qui croirait, en effet, faire souffrir une pierre en la frappant de la lance? ou faire souffrir les morts en les chargeant d'injures, puisqu'ils n'éprouvent plus aucun sentiment? »

Ce n'était pas seulement dans leurs écrits, c'était en plein Sénat que César et Cicéron exprimaient la même pensée. « Quant à la peine, dit le premier, au procès de Catilina, nous pou-

vons certainement affirmer que, dans les souffrances et dans la misère, la mort est un repos et non pas un tourment, qu'elle fait cesser tous les maux des mortels, de sorte qu'après elle, il n'y a plus de place ni pour les soucis ni pour la joie.» (SALLUSTE.)

« Quel mal lui a fait la mort, dit le dernier (*pro Cluentio*), à moins que nous ne soyons assez imbéciles pour adopter des fables ineptes, pour croire qu'il est condamné au supplice des impies? Mais si ce sont là de pures chimères, comme tout le monde en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, sinon du sentiment de la douleur? »

Non potest miser esse qui nullus est.

(SÉNÈQUE.)

Pline dit également : « Pour tous, sans exception, l'état après le dernier jour est le même qu'avant le premier. Après la mort, le corps et l'âme n'ont pas plus de sentiment qu'avant la naissance. C'est la même vanité qui nous porte à éterniser notre mémoire, et qui nous fait imaginer au-delà du tombeau le mensonge d'une

autre vie. » (Lib. VII, cap. 56, trad. d'Émile Littré.)

Et Sénèque, sous Néron : « Persuade-toi bien que celui qui n'est plus n'a pas à souffrir ; que toutes ces terreurs des enfers sont des fables ; qu'il n'y a pour les morts ni ténèbres, ni cachots, ni rivière de feu, ni fleuve d'oubli, ni tribunaux, ni accusation, et que, dans cette liberté suprême, on ne retrouve pas de tyrans. »

Et Marc-Aurèle : « Celui qui craint la mort, craint, ou d'être privé de tout sens, ou d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu n'as plus tes sens, tu ne seras sujet à aucune peine, à aucune misère ; si tu as des sens d'une autre espèce, tu seras une autre créature. » (Lib. VIII, n° 62.)

« Pourquoi, dit Montaigne à son tour, prenons-nous titre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une éolise (un éclair) dans le cours infiny d'une nuit éternelle, et une interruption si briefve de nostre perpétuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derrière de ce moment ? » — « Confessons

ingénuement, dit-il ailleurs, que (de l'immortalité) Dieu seul nous l'a dit, et la foy ; car leçon n'est-ce pas de nature et de nostre raison ; et qui retentera son estre et ses forces, et dedans et dehors, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny faculté qui sente autre chose que la mort et la terre. »

« Être ou n'être pas, dit l'Hamlet de Shakespeare, — Mourir — Dormir — pas plus. » (Pindare avait dit : « Qu'est-ce que d'être ? qu'est-ce que de n'être pas ? L'homme est une ombre en rêve. »)

L'Ecclésiaste, n'ayant nulle idée, nul pressentiment d'une vie future, avait dit fort sagement : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* (Rappelle-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière). Il n'avait fait d'ailleurs que répéter les paroles textuelles du Seigneur dans la Genèse, chassant Adam du paradis terrestre. Et le docteur en théologie Pierre Charron — qui ne disait point d'injurés aux athées, car il affirme que « l'athéisme, en sa manière formelle, ne peut loger qu'en une âme extrême-

ment forte et hardie » (*Des trois Vérités*, ch. 3), — s'exprime ainsi sur l'immortalité de l'âme : « C'est la chose la plus universellement, religieusement et plausiblement reçue par tout le monde (j'entends d'une externe et publique profession, non d'une interne, sérieuse et vraie créance), la plus utilement creue, la plus foiblement prouvée, et établie par raisons et moyens humains. » (*De la Sagesse*, liv. I^{er}, chap. 15.)

Nous venons de lire la traduction des vers de Sénèque par Cyrano de Bergerac ; voici comment un autre poète, Jean Hénault, les paraphrasait à son tour :

Heureux est l'inconnu qui s'est bien su connaître ;
 Il ne voit pas de mal à mourir plus qu'à naître,
 Il s'en va comme il est venu...
 Tout meurt en nous quand nous mourons ;
 La mort ne laisse rien, et n'est rien elle-même ;
 Du peu de temps que nous durons
 Ce n'est que le moment extrême.

Il n'est pas jusqu'à M^{me} Deshoulières, élève de ce Jean Hénault, qui n'exprime la même croyance :

... Courez, ruisseau, fuyez et reportez
 Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;

Tandis que, pour remplir la dure destinée
 Où nous sommes assujettis,
 Nous irons reporter la vie infortunée
 Que le hasard nous a donnée
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

(*Idylle du Ruisseau.*)

Voici encore les méchants vers qu'écrivait le grand Frédéric, peu de jours avant la bataille de Rosbach, lorsqu'il avait résolu de se faire tuer ou de se tuer lui-même :

.....
 Pour connaître ce que nous sommes,
 Je ne m'adresse point à la religion ;
 J'apprends de mon maître Épicure
 Que du temps la cruelle injure
 Dissout les êtres composés ;
 Que ce souffle, cette étincelle,
 Ce feu vivifiant des corps organisés
 N'est point de nature immortelle.
 Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfants ;
 Il s'égaré, il s'éclipse, il baisse avec les ans.
 Sans doute il périra quand la nuit éternelle
 Viendra nous arracher du nombre des vivants.

Et Diderot, faisant parler son *Philosophe* à la *Maréchale* : « Si vous pouvez croire qu'on

verra quand on n'aura plus d'yeux; qu'on entendra quand on n'aura plus d'oreilles; qu'on pensera quand on n'aura plus de tête; qu'on aimera quand on n'aura plus de cœur; qu'on sentira quand on n'aura plus de sens; qu'on existera quand on ne sera nulle part; qu'on sera quelque chose sans étendue et sans lieu; j'y consens. »

Enfin Mirabeau à son lit de mort : « Je vais entrer dans le néant. » (Rabelais avait dit : « Je vais chercher le grand peut-être. »)

Büchner fait remarquer avec raison que l'on pourrait plutôt donner le nom d'immortel au corps et de mortelle à l'âme, car le corps, s'il périt dans sa forme individuelle, reste éternel dans les éléments qui le composaient, et qui ne peuvent être anéantis; tandis que l'âme — ou la pensée — disparaît, comme la vie, avec la combinaison d'éléments qui l'avait produite. « Comment admettre, en effet, qu'après la dispersion des éléments du corps, puissent survivre, formant un ensemble unique, les propriétés si diverses que possédait chacun de ces éléments ? » (Gust. LEBON.)

Cela répond d'avance à l'objection de quelques-uns, et des plus sages, qui disent : « Puisque rien n'est créé et que rien ne périt, l'âme, créée ou non, ne peut pas plus périr qu'une simple molécule de la matière. » Ils ne prennent pas garde que, parler ainsi, c'est faire de l'âme une *entité*, un être à part, qui est entré dans le corps et qui doit en sortir. Nous ne pouvons admettre une telle prétention, nous qui pensons que l'âme est simplement la résultante de l'organisme, et qu'on donne ce nom d'âme à la fonction principale du système nerveux dont le centre réside au cerveau. C'est ce que Voltaire exprime d'un seul mot heureux. « Je connais un homme, dit-il dans une lettre à M^{me} du Deffant, qui est très-fermement persuadé qu'après la mort d'une abeille, son bourdonnement ne subsiste plus. »

Quoi d'étonnant, d'ailleurs, à ce qu'un être fragile et chétif tel que l'homme, qui n'a nulle racine dans le passé, même par la mémoire, n'ait pas davantage de prolongement dans l'avenir, même par l'espérance, et soit borné à la vie du présent? Cette terre qui le porte et le

nourrit, cette terre dont il est le principal habitant, n'est-elle pas, puisqu'elle a pris naissance, condamnée à prendre fin? Ne doit-elle pas l'abîmer dans la ruine commune, dans la ruine universelle? Après avoir été un gaz en fusion, puis une masse incandescente; après s'être peu à peu refroidie, de façon à former son atmosphère extérieure et son écorce solide où courent les eaux sur le limon; après avoir donné naissance aux plantes diverses, du fucus à la rose, puis aux animaux de toutes sortes, de l'amphioxus à l'homme; est-ce que, dans un long cours de siècles, par ce refroidissement successif et toujours inexorablement continué¹, la terre ne parcourra pas, en sens inverse, le cycle entier de son existence? Ne verra-t-elle pas disparaître l'une après l'autre toutes les espèces d'animaux qui la peuplent, à commencer, sans nul doute, par l'homme, qui, le dernier venu à cause de son organisme plus compliqué, doit, par la même raison, être

¹ En neuf millions d'années, d'après les calculs de Bischof, la température de notre globe s'abaissera de treize degrés.

le premier parti? Ne verra-t-elle pas disparaître ensuite toutes les espèces de végétaux qui couvrent sa surface, à commencer par les plantes nourricières de l'homme et des animaux? Puis enfin, aride et décharnée, sans eau et sans air, ne tombera-t-elle pas insensiblement à l'état où se trouve déjà la lune, son satellite, à l'état de *corps mort*?

Que seront alors devenus ces temples fastueux où s'abritent toutes les superstitions, et ces palais fortifiés où s'enferment toutes les tyrannies? Que restera-t-il de l'autel et du trône? — Que seront devenus aussi, sur le cadavre du monde, ces laboratoires où s'exercent toutes les sciences bienfaisantes, et ces musées où s'accumulent les chefs-d'œuvre de tous les arts, et ces bibliothèques; vastes archives où sont conservées toutes les œuvres de l'esprit humain? Rien ne sera respecté, rien ne survivra; épuisée, l'humanité périra tout entière, jusque dans ses ouvrages, jusque dans son nom. Elle disparaîtra du reste de l'univers, d'entre les planètes sœurs de la sienne, et d'entre les planètes inconnues des autres so-

leils du ciel étoilé, sans laisser l'ombre d'une trace dans l'infinité de l'espace et dans l'infinité du temps. Et l'on veut qu'à la faveur d'une âme immortelle, l'homme survive éternellement à l'humanité!

V

LA SCIENCE ET LA CONSCIENCE

Oui, l'homme et la terre passeront. Eh qu'importe? Pour les innombrables disciples du Bouddha, le suprême degré de la béatitude, n'est-ce pas le *Nirvanâ*, ou la délivrance par le néant? Chacun d'eux ne répète-t-il pas la dernière parole du Giaour : « Je n'ai pas besoin de paradis, mais de repos » ?

*Quur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
Æquo animoque capis securam, stulte, quietem?*

(LUCRÈCE.)

(Pourquoi ne te retires-tu pas, comme un convive rassasié de vie? Pourquoi, d'un esprit calme, ne goûtes-tu pas, ô insensé, un repos assuré?)

Mors homini summum bonum Diis denegatum.

(La mort, souverain bien donné à l'homme, refusé aux Dieux.)

(Sentence stoïcienne.)

Bienheureux les morts, car ils reposent.

(LUTHER.)

La crainte du trépas, l'horreur du néant, surtout si l'on ajoute la crainte et l'horreur d'une mort violente, par le fer ou le poison, par l'eau ou le feu, forment un instinct sagement donné par la nature pour la conservation de l'espèce. Sans cet instinct, et si chacun pouvait mourir au seul commandement de sa volonté, l'humanité se détruirait par le suicide. On dirait comme Sénèque : « La vie te plaît? Demeure; Elle te déplaît? Il est permis de retourner d'où l'on est venu¹. » Mais la réflexion peut combattre victorieusement cet instinct de conserver la vie, et le réduire à sa juste mesure.

« Le sentiment de l'existence, a dit Buffon, n'est-il pas détruit par le sommeil? Chaque nuit nous cessons d'être... La vie est un fil divisé par des nœuds qui appartiennent à la mort... Pourquoi donc s'occuper de la longueur de cette chaîne qui se rompt chaque jour? »
(Des probabilités de la durée de la vie.)

¹ Les disciples d'Hégésias, d'Alexandrie, s'étaient tellement épris, dit-on, de cette *paix sans trouble* où ils mettaient la sagesse, qu'ils se tuaient tous les uns après les autres, et que le roi d'Égypte fut obligé de fermer l'école.

« Ton meilleur repos, dit Shakespeare, est le sommeil. Tu l'appelles souvent, et tu trembles devant la mort, qui n'est rien de plus. »

Ne redoutons pas « le doux, le désiré, le dernier embrassement de l'âme et grande mère la terre, lequel nous appelons sépulture ». (RABELAIS.)

Et Zénon : « Je possède un trésor que personne ne pourra me ravir, car personne ne peut m'ôter le bienfait de la mort. »

Et Épicure : « Tant que nous sommes, la mort n'est point; quand elle est, nous ne sommes plus. »

Et Montaigne, après Sénèque : « Pourquoi crains-tu ton dernier iour? Il ne confère non plus à ta mort que chacun des aultres. Le dernier pas ne faict pas la lassitude; il la déclare. Tous les iours vont à la mort; le dernier y arrive. » — « Socrate, dit encore Montaigne, se rend courageux en la mort, non parce que son âme est immortelle, mais parce qu'il est mortel¹. » — « A l'aventure, avait dit Socrate

1

Lex est, non parva perire.

(SEN.)

lui-même en son *Apologie* (citée par Platon, traduite par Montaigne), est la mort chose indifférente, à l'aventure désirable... Si c'est un anéantissement de notre estre, c'est amendement d'entrer dans une longue et paisible nuit; nous ne sentons rien de plus doux en la vie qu'un repos et sommeil tranquille et profond, sans songes. »

Mais si l'instinct de la conservation est d'une utilité manifeste, en peut-on dire autant de la croyance en une vie future? Est-elle aussi, par exemple, indispensable au salut des sociétés humaines? Montesquieu lui-même, après François Bacon, après Cicéron, est bien forcé d'admettre le contraire. « La religion de Confucius, dit-il, nie l'immortalité de l'âme, et la secte de Zénon ne la croyait pas. Qui le dirait? Ces deux sectes ont tiré de leurs mauvais principes des conséquences, non pas justes, mais admirables pour la société... » — « Nés pour la société, les stoïciens croyaient tous que leur destin était de travailler pour elle¹; d'autant

¹ *Non sibi, sed toti natum se credere mundo.*

moins à charge que leurs récompenses étaient toutes dans eux-mêmes; qu'heureux par leur philosophie seule, il semblait que le seul bonheur des autres pût augmenter le leur. » (*Esprit des Lois*, liv. XXIV, ch. XXI et X.) Montesquieu, qui parle ainsi, venait pourtant de combattre avec vivacité ce qu'il nomme les paradoxes de Bayle, à savoir, « qu'une société d'athées pourrait exister, et vaudrait mieux qu'une société d'idolâtres », en d'autres termes, « qu'il est moins dangereux de n'avoir pas de religion que d'en avoir une mauvaise »; et que « de véritables chrétiens ne formeraient pas un État qui pût subsister ».

Cette dernière proposition est pourtant de toute évidence, aussi bien que la première, dont nous parlerons ensuite. Les vertus chrétiennes sont tellement l'opposé des vertus civiques, qu'un parfait chrétien ne peut être un bon citoyen. Tertullien en fait l'aveu : « Nulle chose, dit-il, ne nous est plus étrangère que la chose publique (*nec ulla magis res aliena quam publica* (Apologétique), » et il refuse pour les chrétiens le service militaire. Le mépris de tout bien-

être doit amener logiquement la destruction de la vie sociale, et conduire à la vie d'anachorète ; de même que l'observation exagérée de la continence, telle que la prêche saint Bernard, devrait amener finalement l'extinction de l'espèce humaine.

Si les chrétiens étaient vraiment conséquents avec leur croyance, ils devraient mettre à mort tous les enfants nouveau-nés, aussitôt après le sacrement du baptême. Purifiés du péché originel, et n'ayant pu contracter encore aucune autre souillure, ces innocents sacrés et massacrés seraient sûrs de monter en paradis pour y jouir de l'éternelle béatitude ; tandis que, restés sur la terre et livrés à toutes les tentations du malin esprit, ils courent grande chance, — puisque l'on compte à peine un élu pour cent réprouvés, — de tomber en péché mortel, de mourir impénitents, et finalement d'être précipités dans les flammes éternelles. Comment hésiter entre ces deux chemins du ciel et de l'enfer ? Cette immolation bienfaisante, à laquelle devrait se prêter avec joie la tendresse des parents, éclairée

par les lumières de la foi, augmenterait à coup sûr le nombre des anges, mais au détriment du nombre des hommes. C'en serait fait bientôt, sinon de l'humanité, qui n'est pas tout entière asservie au *Credo*, pour le moins de la chrétienté.

Revenons au premier *paradoxe* de Bayle, qu'« une société d'athées vaudrait mieux qu'une société d'idolâtres ».

« L'athéisme, dit Bacon, laisse l'homme au bon sens, à la philosophie, à la piété naturelle, au respect des lois, au désir de réputation, qui peuvent être autant de guides vers une vertu morale extérieure, même à défaut de religion; tandis que la superstition renverse tout cela, et s'érige en monarchie absolue dans les esprits des hommes. En conséquence, l'athéisme n'a jamais troublé les États, car il rend les hommes soucieux d'eux-mêmes... Nous voyons que les temps inclinés à l'athéisme, comme ceux de César-Auguste, étaient des temps de civilisation. » (*Essays, of Atheism.*)

Bacon aurait pu citer aussi l'athéisme officiel des Chinois, des Mongols, des Thibétains, de

tous les Bouddhistes¹. Son compatriote Hobbse n'hésita point à dire, un peu plus tard, que si, dans une république où l'on ne reconnaîtrait point de Dieu, quelque citoyen en proposait un, il le ferait pendre. C'était l'opposé de la loi de Robespierre; et Hobbes parlait ainsi par horreur des superstitions et du fanatisme, qui troublent toujours les États, tandis que l'indifférence en matière de religion leur assure la paix et le repos².

D'une autre part, est-ce que, pour agir ver-

¹ « Il n'y a pas, dit Barthélemy Saint-Hilaire, après Eugène Burnouf, la moindre trace de la croyance en Dieu dans tout le bouddhisme... Le Bouddha ignore Dieu d'une manière si complète, qu'il ne cherche même pas à le nier. Il n'en parle pas, ni pour expliquer l'origine de l'homme ou sa vie présente, ni pour conjecturer sa vie future et sa délivrance définitive... Le Bouddha ne connaît Dieu d'aucune façon. » (*Le Bouddha.*) — Ce qui prouve que l'idée de Dieu n'est pas nécessaire même pour l'établissement et le maintien d'une grande religion.

² Pomponace, dans son livre brûlé à Venise, en 1521, avait déjà osé dire : *Neque universaliter viri impuri ponunt mortalitatem, neque universaliter temperati immortalitatem. Nam videmus multos pravos homines credere, multos etiam viros sanctos et justos scimus mortalitatem animarum possuisse.* « Ni les vicieux n'admettent universellement la mortalité (de l'âme), ni les vertueux n'admettent universellement l'immortalité. Nous voyons, en effet, beaucoup d'hommes dépravés être croyants, et nous savons au contraire

tueusement, ces austères républicains de la vieille Rome, disciples de Zénon ou d'Épicure, attendaient une seconde et éternelle vie ? C'eût été détruire leur théorie du souverain bien, qui était de pratiquer, sans nul espoir de rémunération, la vertu pour la vertu ¹. Non, ils n'attendaient pas plus une autre vie que les patriarches et les prophètes de l'Ancien Testament, qui jamais n'en parlèrent, et jamais n'en ouïrent parler. Personne n'ignore, en effet, que les lois attribuées à Moïse n'établissaient que des récompenses ou des peines matérielles, immédiates, bornées au cours de la vie terrestre :

que beaucoup d'hommes justes et saints professent la mortalité des âmes. »

Voir, dans les *Dissertations* de Bayle, ses *Éclaircissements sur les Athées, les Manichéens et les Pyrrhoniens*, c'est-à-dire sa justification d'avoir défendu leurs doctrines.

On a remarqué que, parmi les Tsiganes (Bohémiens) de Roumanie, les seuls qui montrent quelque probité, qui tiennent leur parole et s'abstiennent de maraude, sont les étameurs, nommés *Turcili*. Ceux-là justement sont sans croyances et sans culte.

¹ Voici la principale formule de la *Stoa* (portique), d'où les stoïciens ont pris leur nom : « Si aucun bien ne peut être comparé à la vertu, il faut dire qu'il n'y a d'autre bien que la vertu ; si aucun mal ne peut être comparé au péché, il faut dire qu'il n'y a d'autre mal que le péché. »

« Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au printemps et en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes. Le Seigneur bénira le fruit de vos ventres, et le fruit de la terre, et les portées de vos vaches et de vos brebis... » (*Deut.*, ch. vii.) « Vous poursuivrez vos ennemis, et ils tomberont par l'épée devant vous. Cinq d'entre vous en poursuivront cent, et cent en poursuivront dix mille. » (*Lévitique*, ch. xxvi.) — « Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances... vous serez maudits dans la ville et dans les champs... Le Seigneur vous donnera, au lieu de pluie, de la poussière menue... vous éprouverez la famine... vous mourrez de misère, de froid, de fièvre... vous aurez la teigne, la gale, la fistule, des ulcères dans les genoux et les cuisses... Tu fianceras une femme, mais un autre couchera avec elle... Tu jetteras beaucoup de semence dans ton champ, mais les sauterelles la consommeront... Tu mangeras le fruit de ton ventre, la chair de tes fils et de tes filles... Je mettrai vos charognes sur les charognes de vos dieux de fiente, et mon âme vous aura en haine... je vous disper-

serai parmi les nations. » (*Lévitique*, ch. xxvi.)

L'idée d'une autre vie n'apparaît pas davantage dans les écrits postérieurs au Pentateuque. On ne saurait trouver la moindre allusion à cette espérance consolatrice dans les innombrables plaintes et lamentations qui remplissent les cent cinquante hymnes dont se compose le recueil des psaumes. Ainsi le peuple de Dieu, le révélateur du monothéisme, ne connut point l'immortalité de l'âme ; il ne reçut les premières notions de cette croyance qu'après la captivité à Babylone, et n'en prit la doctrine que des Grecs platoniciens. « C'est le comble de l'ignorance, dit Arnauld, de mettre en doute cette vérité, attestée par tous les Pères, que les promesses de l'Ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres. » (*Apologie de Port-Royal*.) Ce que les Hébreux nommaient l'âme, c'était simplement la vie. « Et Dieu dit : que les eaux produisent des reptiles d'âme vivante. » (*Gen.*, ch. ii.) « Surtout, dit le Seigneur, garde-toi de manger du sang, car le sang est l'âme, et tu ne mangeras pas l'âme avec la chair. » (*Deut.*, ch. xii, v. 23.) Au temps d'Homère aussi,

l'âme des héros s'écoulait avec leur sang.

Si la croyance en la vie future n'est nécessaire ni pour le maintien des sociétés, ni pour la pratique de la vertu, en revanche, la négation de cette croyance entraîne une conséquence fort désirable. Sur quoi se fonde l'autorité des papes, des conciles, des évêques, du clergé enfin ? Saint Thomas d'Aquin le dit en un mot (*De Regimine principum*) : « La puissance temporelle n'existe que par la puissance spirituelle, de même que le corps ne vit que par l'âme. » Mais, l'âme supprimée et le corps resté seul, quel fondement donner à la suprématie que s'arrogue la puissance spirituelle sur la temporelle ? Celle-ci pourra aussi bien subsister et se conduire sans l'autre, que le corps sans l'âme. Et nous sommes délivrés, par leur propre aveu, de l'arrogante et funeste autorité des prêtres (*della scelerata tirannide dei preti*. GUICHARDIN).

Enfin, est-ce que l'homme aura moins de mérite à répudier le mal, à préférer le bien, s'il fait son choix comme Fénelon voulait qu'on aimât Dieu, sans crainte des châtimens, sans

espoir des récompenses, ou comme le voulait aussi cette bonne femme, dans le temps du *quiétisme*, qui apportait un réchaud pour brûler le jardin du paradis, et une cruche d'eau pour éteindre le feu de l'enfer? Avec la foi au Dieu-Providence, pour qui il n'est ni passé ni futur, pour qui il n'est que le présent, cesse tout libre arbitre, et partant toute responsabilité. Comment concilier « un homme qui veut librement avec un Dieu qui prévoit infailliblement »? (Jules SIMON.) Comment l'homme serait-il maître et responsable de ses actions lorsque tout est prévu, réglé, ordonné d'avance? Comment sa volonté de fourmi pourrait-elle faire achoppement à la volonté du Seigneur des univers, à la puissance du Tout-Puissant? « Dès que nous concédons la liberté à l'homme, dit Gœthe, c'en est fait de l'omniscience de Dieu; dès que Dieu sait ce que je ferai, je suis contraint d'agir conformément à sa prescience. » Quand les déistes reprochent aux athées de renverser les bases de la morale, ils ne prennent pas garde que les athées peuvent leur adresser absolument le même reproche. En effet, avec

la foi au Dieu-Providence, c'est-à-dire au dogme de la prédestination, l'on tombe, d'une part, dans le fatalisme oriental, car ce qui doit arriver arrive ; d'autre part, dans le droit d'impunité, même en ce monde, car, où cesse la responsabilité, cessent le mérite et la faute. « Sur quel fondement de leur iustice, dit Montaigne, peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eux-mesmes qui les ont acheminées et produictes en luy ? Et pourquoy s'offensent-ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eux-mesmes produit en cette condition faultière, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empêcher de faillir ? » Un criminel, un parricide pourrait se faire absoudre en invoquant la doctrine de saint Paul, de saint Augustin, de saint Thomas, de Calvin, de Bossuet. Il n'aurait qu'à dire : « Puisque nous ne sommes tous que des instruments dans la main de la Providence, je ne pouvais pas ne pas tuer mon père, ce meurtre étant décrété par la Providence, dont je ne suis que l'instrument. »

Et l'homme sur lui-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit ¹.

(CORNEILLE.)

Si le Dieu-Providence existe, il faut dire avec le même Fénelon : « L'homme s'agite, Dieu le mène. » Non, je proteste. Ce n'est pas Dieu qui me mène; c'est ma liberté, c'est ma conscience. Dans l'ordre moral, Dieu est encore « une hypothèse dont je n'ai pas besoin ». Ma conscience, — « le meilleur de tous les casuistes », comme l'appelle J.-J. Rousseau, — ma conscience, qui est la science de moi-même², me dit d'une voix très-claire, très-ferme, très-impérative, — et sous peine de remords, c'est-à-dire de l'enfer véritable, — que le bien est l'ordre; qu'il est même l'utilité, de tous et de chacun; que le bien est la loi morale, comme

¹ Voici comment le pape saint Léon condamnait l'hérésie de Priscillien, et, du même coup, l'orthodoxie de saint Augustin : *Quod si id credi liceat, et doceri, nec virtutibus præmium, nec vitiiis pœna debetur... Quia neque de bonis neque de malis actibus ullum poterit esse judicium, si in utramque partem fatalis necessitas motum mentis impellit.*

Voir Bayle, art. *Rapin*, note C.

² *Conscientia sui ipsius scientia.* (SAINT BERNARD.)

la gravitation la loi physique, et que nos actions y doivent tendre comme une pierre tend au centre en échappant de la main ; que le bien est la loi des êtres entre eux , surtout des êtres sensibles, qui sont semblables, qui sont frères.

Pascal n'a-t-il pas eu le malheur de dire, dans un de ses égarements : « Pourquoi les péchés sont péchés , c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu » ? Et des théologiens n'ont-ils pas soutenu qu'il *ne faut pas toujours agir d'après les lumières de la conscience* ? Bayle répond : « Monstre de doctrine qui renverse toute morale » ; et Montaigne, avant Bayle : « Ruineuse instruction à toute police, qui persuade au peuple la religieuse créance suffire seule, et sans les mœurs, à la divine iustice ! L'usage nous fait veoir une distinction énorme entre dévotion et conscience... Entre nous, ce sont choses que j'ay toujours veues de singulier accord, des opinions supercélestes et des mœurs soubterraines. »

Sæpe

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

(LUCRÈCE.)

(Souvent la religion a enfanté des actions impies et scélérates.)

« La religion fait restituer un écu, mais elle fait poignarder Henri IV. » (DIDEROT.) Et Diderot encore : « La religion empêche les hommes de voir, parce qu'elle leur défend de regarder. »

Ne faudra-t-il pas conclure que la religion est une seconde et factice conscience, qui corrompt, en la dominant, la conscience primitive et naturelle ¹?

« Ceux qui suivent tout droit leur conscience, écrit Henri IV avant d'abjurer, sont de ma religion, et moi je suis de celle de ceux-là

¹ « Bonne au mauvaise, toute morale révélée fausse l'esprit et vicie le jugement. » (J. SOURY.)

« Au lieu d'être une supériorité de la nature humaine, la religion apparaît comme une faiblesse qui entrava l'humanité, au temps de son enfance, mais à qui celle-ci doit échapper en entrant dans l'âge mûr... La religion et la civilisation sont unies par un rapport inverse, de sorte que les progrès de l'une marquent la décadence de l'autre. » (Dr DAVID STRAUSS.)

qui sont braves et bons. » — Et Fichte, tout au rebours des casuistes : « Aussi vrai que j'existe, je veux obéir à ma conscience en tout ce qu'elle me prescrira. » C'est le mot simple et ferme de Luther à Augsbourg : « Je ne puis ni ne veux rien rétracter, car il ne faut jamais agir contre sa conscience. » Kant enfin : « Nous ne tenons pas nos actions pour obligatoires parce qu'elles sont des commandements divins ; au contraire, nous les tenons pour des commandements divins, parce que nous y sommes intérieurement obligés. »

« La loi morale, avait dit Platon, précède la loi religieuse ; le saint n'est le saint que parce qu'il est le juste. » Et l'on peut encore accepter la belle définition que Cicéron donnait de la conscience, avant l'Évangile : « Il est une loi véritable, inscrite dans tous les cœurs, immuable, éternelle, dont la voix nous trace nos devoirs, dont les menaces nous détournent de mal faire... Cette loi, on n'y saurait rien changer, rien retrancher... Il n'est ni Sénat ni peuple qui nous en puisse affranchir ; elle n'a besoin ni de commentateur ni d'interprète ; elle

est la même dans Athènes, la même dans Rome, la même hier, aujourd'hui, demain... Elle embrasse tous les peuples, tous les temps¹. » — « Si, pour s'affermir, ajoute Michelet, la conscience de chacun a la conscience de tous, n'est-ce rien que l'accord de l'homme et de l'humanité? »

Écartons ces romans qu'on appelle systèmes,
Et, pour nous élever, descendons en nous-mêmes.

(VOLTAIRE.)

Le sentiment de la Justice, « le sentiment du bien et du mal, est un fait primordial de la nature humaine ; qui s'impose à nous en dehors de tout raisonnement, de toute croyance dogmatique, de toute idée de peine ou de récompense ». (Marcellin BERTHELOT.) Ce sentiment de la Justice, qui est, selon Descartes, « contemporain du sentiment de nous-mêmes, » existe au plus profond du cœur de tous les hommes,

¹ Cicéron nomme ailleurs la conscience « le plus grand théâtre que puisse avoir la vertu » (*nullum theatrum virtuti conscientia majus est*), et Sénèque : « *Sacer intra nos spiritus sedet, malorum bonorumque nostrorum observator et custos.* »

même des plus pauvres d'esprit ; il persiste au-delà de la raison, jusque dans le cœur des insensés, des fous. C'est le premier et le dernier rayon de l'intelligence humaine. Lamennais a écrit : « Pourquoi les corps gravitent-ils les uns vers les autres? — Parce que Dieu l'a voulu, disaient les anciens, — parce que les corps s'attirent, dit la science. » Eh bien, de même qu'avec la gravitation, il n'est plus besoin d'un Dieu créateur qui mette et maintienne les astres en mouvement, de même, avec la Justice, négation absolue de la Grâce, il n'est plus besoin de Providence.

« La Justice, a dit Platon, est la reine des mortels et des immortels ; elle a le droit de juger les dieux. » Puis Aristote : « La Justice est la vertu parfaite, la première des vertus. Ni l'étoile du matin, ni l'étoile du soir, ne sont aussi belles, et dans la Justice est ramassée toute la vertu. » Il ajoute : « La cité repose sur l'amour, plus même que sur la Justice, et la Justice suprême est amour. » N'est-ce pas la formule républicaine? Cicéron a dit également : « La Justice est la maîtresse et la reine (*domina*

et regina) de toutes les vertus; elle est la vertu par excellence, parce que c'est celle par laquelle on sort de soi pour penser aux autres. » —

« La Justice, dit Proudhon à son tour, est la formule éternelle des choses, l'idée qui soutient toute idée, la loi qui s'affirme elle-même, et se démontre parce qu'elle s'affirme... Elle est *immanente* dans la conscience; elle est humaine, tout humaine, rien qu'humaine... Elle n'a besoin ni de médecin ni de révélateur. La conscience est la faculté dont la justice est le produit. C'est une voix qui plaide en nous, contre nous-mêmes, le droit du prochain... La conscience est la faculté souveraine que toutes les autres sont appelées à servir, comme les membres du corps servent le cerveau, tandis qu'elle-même n'en sert aucune. » Et Edgar Quinet : « L'ordre universel, l'équilibre des mondes, c'est la justice inconsciente; elle se réalise dans la conscience de l'homme de bien¹. »

¹ « Soyez justes, la justice est la piété. » (*Koran*, S. V, v. 2.)

Discite justiciam moniti, et non temnere divos.
(VIRGILE.)

Le même sentiment de confiance aveugle et d'obéissance absolue à la conscience se retrouve chez tous les moralistes. « Quel spectacle nous flatte le plus, dit Rousseau, celui des tourments ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression la plus agréable, après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté?... S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes?... Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. » — « S'il fallait, dit aussi notre maître Diderot, opter entre le sort d'un scélérat fortuné et celui d'un homme de bien malheureux, certes je ne balancerais pas. Quel est le motif d'un choix aussi décidé? La persuasion qu'il n'est point de méchant qui n'ait souvent désiré d'être bon, et que le bon ne désirera jamais d'être méchant... Le scélérat ne peut mépriser la

vertu ; je ne sais même pas s'il peut la haïr. »

Écoutez enfin La Mettrie, ce La Mettrie si calomnié, malgré l'*Éloge* que fit de lui Frédéric le Grand : « Il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnaître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant, généreux, que je tiens pour assez puni quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux. » (*L'homme-machine.*)

« Je n'ai jamais entendu dire, écrit Proudhon, que Dieu m'ordonnât, à peine de lèse-majesté envers sa personne, de manger, de respirer, de dormir, de faire aucune des fonctions qui intéressent ma vie animale... Pourquoi n'en use-t-il pas de même à l'égard de ma vie morale ? Est-ce que les lois de ma conscience sont moins certaines que celles de mon organisme ? Quand je fais mal, le péché ne me punit-il pas à l'instant par la honte et le remords ; comme la vertu, si je fais bien, me récompense par l'opinion de ma valeur ? »

Recte facti, fecisse merces est.

(SÉNÈQUE.)

(La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite.)

« Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? Il est dès celle-ci dans le cœur du méchant » (J.-J. ROUSSEAU), car « tout méchant fuit sans qu'on le poursuive, » a dit Salomon. (*Prov.*, ch. xxviii.)

Que j'écoute donc ma conscience, qui me dit pour règle de conduite : « Crois ce que tu peux, fais ce que tu dois », qui ne saurait me trahir, qui est moi-même, et en moi-même le vrai Verbe du vrai Dieu; alors je ferai le bien, je fuirai le mal, sans plus me soucier du paradis que de l'enfer ¹.

¹ Allez, lâches humains, que les feux éternels
Empêchent d'assouvir vos désirs criminels.
Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.
Mais nous, qui renonçons à toute récompense,
Nous qui ne croyons point aux éternels tourments,
L'intérêt n'a jamais souillé nos sentiments.
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime.
Oui, finissons sans trouble, et mourons sans regret...

(FRÉDÉRIC LE GRAND.)

Sua quemque fraus, suum facinus, suum scelus, sua auda.

N'oublions pas, ne perdons jamais de vue que, même réduit au *choix des motifs* qui déterminent la volonté, le libre arbitre est suffisant pour servir de fondement à la responsabilité humaine, et partant à la loi morale ¹. N'oublions pas davantage que, dès lors, le plus grand des mérites de l'éducation, de l'instruction, des connaissances acquises, c'est qu'elles fournissent au choix de la volonté beaucoup plus de motifs, et de meilleurs, que l'ignorance et la sauvagerie. « Mieux savoir afin de mieux vouloir. » Voilà comment la civilisation améliore les mœurs, en introduisant dans nos actions, publiques et privées, les notions de la justice, — c'est-à-dire les notions des droits de la vie individuelle et des devoirs de la vie collective (D^r CLAVEL), — et comment, en un mot, la

cia de sanitate ac mente deturbat; hæ sunt impiorum furia, hæ flammæ, hæ faces. (CICÉRON.)

¹ Ainsi, par exemple, nous reconnaissons clairement, dans l'*Orestie* d'Eschyle, cette croyance que, bien que poussé fatalement par le Destin, le coupable doit trouver la peine de sa faute, au moins dans les remords, « cette meute de chiennes furieuses, qui suivent le meurtrier à la piste, attirées par l'odeur du sang », de sorte que le monde est gouverné par la loi d'expiation.

science enfante la moralité. « Croyons, a dit Mirabeau, que le jour où les lumières, et la morale avec elles, pénétreront dans toutes les classes de la société, les âmes faibles auront du courage par prudence, les ambitieux des mœurs par intérêt, les puissants de la modération par prévoyance, les riches de la bienfaisance par calcul, et qu'ainsi l'instruction diminuera les maux de l'espèce humaine jusqu'à rendre sa condition la plus douce dont soient susceptibles des êtres périssables. » — « Le degré de vertu auquel l'homme peut atteindre un jour, dit à son tour le fervent apôtre du progrès indéfini, Condorcet, est aussi inconcevable pour nous que celui auquel la force du génie peut être portée. Qui sait s'il n'arrivera pas un temps où nos intérêts et nos passions n'auront sur les jugements qui dirigent la volonté, pas plus d'influence que nous ne les voyons en avoir aujourd'hui sur nos opinions scientifiques, où toute action contraire au droit d'autrui sera aussi physiquement impossible qu'une barbarie commise de sang-froid l'est aujourd'hui à la plupart des hommes civilisés? »

Voilà donc, en termes frappants, pourquoi les sociétés doivent chercher leur salut, leur progrès, leur grandeur, dans la diffusion des lumières, dans la participation de tous aux connaissances de quelques-uns. Voilà enfin pourquoi la conscience, à peine perceptible chez l'homme isolé, — qui n'a pas plus, en venant au monde, de principes innés que d'idées innées, — commence à naître dans la vie de famille, s'agrandit dans la vie de tribu, puis de cité, puis de nation; pourquoi elle ira toujours s'agrandissant dans la vie plus vaste des races et de l'espèce entière, et pourquoi le sentiment d'humanité est encore supérieur à celui de patriotisme¹.

Ainsi qu'à la conscience, obéissons donc à la science. Suivons cet autre guide, non moins

¹ « Dieu me préserve d'un patriotisme qui m'empêcherait d'être citoyen du monde. » (LESSING.)

Ut profectus a caritate domesticorum ac suorum, serpat longius, et se implicet primum civium, deinde omnium mortalium societate. (CICÉRON.)

Pour marquer le développement historique de la moralité humaine, la philosophie positive reconnaît trois phases : La morale individuelle, la morale domestique, la morale sociale.

sûr et non moins sincère, souvent plus impartial et plus éclairé.

« Quelle différence y a-t-il entre les savants et les ignorants? » demandait quelqu'un à Aristote : « La même, dit-il, qu'entre les vivants et les morts. » N'oublions pas que la science est le fondement de toute éducation, sociale ou personnelle, parce qu'elle remplace des instincts souvent erronés par des connaissances démontrées et précises ; — qu'elle est essentiellement progressive, au rebours des religions, stationnaires, immobiles ; — qu'elle seule, religion de l'avenir, peut vaincre toutes les superstitions, — qu'elle seule, basée sur la démonstration et l'évidence, peut produire l'unité de croyance dans le monde entier, tandis que toute révélation, combattue par des révélations contraires ou par des hérésies nées dans son propre sein, n'a jamais pu produire nulle part l'unité de foi ; — qu'elle seule amène la concorde dans les opinions, tandis que la théologie et la métaphysique y amènent forcément la discorde ; — qu'elle seule, après la suppression de la théologie, finira par suppri-

mer la métaphysique, et les ranger toutes deux, à côté de l'astrologie et de l'alchimie, parmi les débris d'un passé mort sans espoir de résurrection ; — qu'elle seule, après avoir, par ses progrès successifs, réuni les familles en tribus et les tribus en nations, peut arriver à réunir les nations en États-Unis d'Europe, d'Asie, d'Amérique, et même en une confédération générale de toute l'humanité ; — n'oublions pas, enfin, qu'elle est plus puissante même que la vertu pour le service des sociétés humaines. « Le plus ferme adversaire, dit Buckle, des deux maux les plus anciens, les plus funestes, les plus invétérés, les plus largement répandus, l'intolérance et la guerre, ce n'est pas l'humanité, c'est le savoir. » Et Cuvier : « Le bien que l'on fait aux hommes, quelque grand qu'il soit, n'est que passager ; les vérités qu'on leur laisse sont éternelles. » Ainsi, comme la science, avec la science, rejetons très-résolument tout ce qui est surnaturel, tout ce qui est divin. Comme elle, cherchons la vérité, la justice, le bonheur même, dans ce qui est naturel, dans ce qui est humain. Nous sommes sur la

terre, n'aspérons pas à ce mirage décevant qu'on nomme le ciel; cessons de nous faire dieux, restons hommes, et soyons hommes. « Socrate, dit Montaigne, ramena du ciel, où elle perdoit son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme... Il a fait grand-faveur à l'humaine nature, de montrer combien elle peut d'elle-mesme. »

« La conscience humaine estime sa justice plus exacte et plus sûre que la justice de Dieu. Elle aspire à se gouverner elle-même par sa propre vertu. La justice se suffit, et si la justice se suffit, la vie présente se suffit aussi, et n'a pas besoin d'un prolongement dans l'éternité. » (PROUDHON.)

Gœthe a écrit quelque part : « La négation de la croyance commune ne peut mener au bien qu'avec la pensée très-affermie. Il n'y a que la raison seule qui soit digne de succéder à la religion du devoir. » Je n'en disconviens pas; mais Gœthe lui-même a pris soin de résoudre sa propre objection. Une dame très-dévote lui dit un jour : « Puisque vous ne croyez ni à la Providence, ni à l'âme, ni à la

vie future, quel peut être pour vous le but de la vie présente? »

Il répondit : « S'améliorer ¹. »

La réplique est heureuse ; mais on pourrait, j'imagine, donner à la vie une portée encore plus haute, en même temps qu'au devoir une plus large assise. S'il est vrai, comme Sénèque l'affirmait déjà, que « la société humaine ressemble à une voûte où les différentes pierres, en se soutenant les unes les autres, font la sûreté de l'ensemble » ; s'il est vrai, comme Pascal l'a formulé plus expressément, que « toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours, et qui toujours apprend » ; — *sigillatim mortales, cunctim perpetui* (APULÉE) ; — si l'humanité enfin est un grand être collectif ², nous devons tous, nous

¹ C'est le mot des stoïciens : « Achève-toi toi-même. » *Perfice te ipsum.*

² *Membra sumus corporis magni.*
(SÉNÈQUE.)

Tous les hommes sont l'homme.
(Victor Hugo.)

« L'homme n'est pas seulement un assemblage d'or-

hommes, nous ses membres, agir pour l'avantage et non au détriment de cette intime et fraternelle communauté. Nous devons être mus par ce sentiment que Cicéron nommait déjà *caritas generis humani*, que Shakespeare nomme « le lait de l'humaine tendresse ». Socrate d'abord, puis Zénon et Épicure, puis Spinoza, Voltaire, Helvétius, Vauvenargues, Bentham et Stuart-Mill auraient alors plein droit dans cette belle et simple définition du bien, qui est à la fois celle du mal : « Le bien est l'utile. »

A peine ai-je besoin de dire que je parle comme les stoïciens, pour qui rien n'est utile qui ne soit honnête, pour qui rien de déshonnête ne peut être utile¹. A peine ai-je besoin d'ajouter qu'il s'agit ici, non de « l'intérêt grossier et immédiat, mais de l'intérêt sagement entendu et jugé dans ses plus lointaines conséquences » (E. LITTRÉ); non de l'utilité particulière, personnelle et égoïste, mais de

ganes; il est un organe dans un organisme collectif. »
(G.-H. LEWES.)

¹ *Atque ipsa utilitas, justi prope mater et æqui.*

(HORACE.)

l'utilité commune, générale et réciproque. Il s'agit de l'utilité qui signifie mutualité des droits et des devoirs, de celle que l'école d'Auguste Comte appellerait *altruiste*, qui est le fond même de la sociabilité, et qui peut s'exprimer par la belle sentence antique : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait. » « Le juste, a dit Euripide, est celui qui vit pour son prochain, non pour soi. » Et Bacon : « Le bien suprême est dans le bien commun, non dans le bien de l'individu isolé. » Et Descartes : « Le contentement résulte de la volonté constante de faire ce qu'on juge être le mieux. » Écoutons encore l'illustre Kant : « Agis toujours, dit-il, suivant une maxime que ta conscience accepterait pour la loi universelle de tous les êtres raisonnables. » Certes, c'est porter l'idéal moral plus loin et plus haut que toutes les religions.

« Non-seulement, dit Littré, l'homme a des penchants altruistes, mais encore il a des facultés impersonnelles, et ce sont finalement celles-là qui développent la morale. Ces facultés impersonnelles, qui sont celles de la raison,

et qui forment⁹ notre assentiment aux vérités d'intuition et de démonstration, aussi bien contre nos intérêts que contre notre sentiment, interviennent entre l'égoïsme et l'altruisme, indiquent la place de l'un et de l'autre, et mettent leur poids du côté des penchants altruistes pour leur donner la lumière qui leur manque, la généralité qui les transforme, la justice qui leur imprime le sceau. C'est de cette façon que la morale est subordonnée aux temps et aux lieux, et grandit à mesure que la société grandit. »

Ceux qui professent que le dogme de l'immortalité de l'âme est la base de toute morale commettent une grossière erreur; ce serait une base bien fragile, et qui maintes fois ferait défaut. Comment obtiendrais-je le respect de ma vie et de mes biens d'un sauvage qui n'a aucune notion de vie future? Comment lui ferais-je comprendre qu'il doit les respecter? Et, d'une autre part, le civilisé, que la culture de sa raison porte à rejeter cette croyance, pensera-t-il que dès lors tous les crimes lui sont permis? La morale universelle doit avoir pour fonde-

ment et pour sanction une croyance universelle, commune à tous les hommes. Et c'est, il me semble, celle qu'indiquait Socrate il y a deux mille ans.

« Qu'est-ce que vertu? demande Voltaire; bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeler vertu autre chose que ce qui me fait du bien? Je suis indigent, tu es libéral. Je suis en danger, tu me secours. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me consoles. Je suis ignorant, tu m'instruis. Je t'appellerai vertueux... Que m'importe que tu sois tempérant? c'est un précepte de santé que tu observes; tu t'en porteras mieux... Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain? Hé, comment puis-je en admettre d'autres? Nous vivons en société; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la société. Un solitaire sera sobre, pieux... eh bien, il sera saint; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité... La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits... On

fait une objection : Néron, le pape Alexandre VI et d'autres monstres de cette espèce ont répandu des bienfaits. Je répons hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là... » — « ...Quelques théologiens disent que le divin empereur Antonin n'était pas vertueux ; que c'était un stoïcien entêté, qui, non content de commander aux hommes, voulait être estimé d'eux ; qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain ; qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, et qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus. Je m'écrie alors : « Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons ! » (Art. *Vertu.*)

Je sais bien que, depuis Zénon, d'illustres moralistes, Kant à leur tête, et Jules Simon après lui, ont proposé le devoir pour base à la morale ; c'est le devoir, dicté par la conscience, que Kant appelle *l'impératif catégorique*. Il le définit ainsi : « Le devoir est l'obligation d'obéir à la loi, par respect pour la loi. » J'accéderaient bien volontiers à cette définition si cette loi morale, si le devoir était toujours

aussi évident qu'impératif, s'il ne présentait jamais ni doute, ni incertitude, ni contradiction. Mais il manque souvent de cette essentielle qualité, l'évidence ; témoin les commandements fort divers que, au nom du devoir, donnent certains législateurs de la morale : l'un préconise le célibat, l'autre la famille ; l'un permet le mariage entre frère et sœur, l'autre le prohibe entre gens de la même tribu ; l'un, d'accord avec la Genèse, livre à l'homme tous les animaux de la création, l'autre lui dénie jusqu'au droit de tuer les animaux malfaisants, etc. Témoin surtout le mot profond de Tacite, dont l'éternelle vérité n'est, hélas ! que trop démontrée dans les temps troublés que nous traversons : « Au milieu des discordes civiles, le plus difficile, pour un bon citoyen, ce n'est pas de faire son devoir, c'est de le connaître. » Après avoir dit : « De se tenir chancelant et métis aux troubles de son païs, ie ne treuve ni beau ni honneste », Montaigne, qui vivait aussi dans des temps troublés, ajoute aussitôt : « Mais il ne fault pas appeler debvoir, comme nous faisons tous les jours, une intes-

tine aspreté qui naist de l'interest et passion privée. » Montaigne convient donc aussi qu'il est bien difficile de le reconnaître. Le devoir, d'ailleurs, me semble se confondre avec l'utilité, plus claire et plus précise, telle que je cherche à la faire comprendre¹. L'utilité, dans le sens précis que nous donnons à ce mot, doit quelquefois l'emporter même sur la stricte justice, ou plutôt elle devient alors la justice. Ainsi, dans la prescription. « Ne semble-t-il pas, dit E. Littré, qu'une dette, qu'un crime, qu'une possession illégitime ne doivent pas se prescrire? Oui, sans doute, et c'est ce que dit au premier abord le sens intime de la justice tel qu'il est développé en nous. Mais une longue expérience a démontré aux législateurs qu'il y avait moins d'inconvénients, dans certains cas, à laisser dormir les règles de la justice absolue qu'à troubler la sécurité des transactions et des personnes. Le moindre inconvénient a paru, à bon titre, une raison suffisante, et c'est ainsi que la prescription s'est

¹ *Justitia est animi habitus, communi utilitate comparata, suam cuique tribuens dignitatem.* (CICÉRON.)

établie. » Donc, lorsque Voltaire (*De la vertu et du vice*) pose cet axiome : « La vertu et le vice, le bien et le mal moral, sont en tous pays ce qui est utile ou nuisible à la société¹ », une telle simple formule réunit Socrate, Zénon, Helvétius, Bentham et Stuart-Mill. Elle traduit exactement ma propre pensée, que je vais essayer, par un exemple, de préciser encore davantage.

Pourquoi le dévouement de Codrus et de Décius fut-il admiré de leurs compatriotes au point que ceux-ci ne crurent pouvoir s'acquitter qu'en leur décernant des honneurs divins? Ce dévouement était, dans la pensée du roi d'Athènes et du consul de Rome, comme de tous ceux qui eurent l'espérance d'en profiter, une action éminemment belle et vertueuse, parce qu'elle était éminemment utile : un homme se sacrifiant pour un peuple, une vie

¹ Et Diderot, non moins simplement : « Le mal est ce qui a plus d'inconvénients que d'avantages ; le bien, plus d'avantages que d'inconvénients. » Helvétius va jusqu'à dire : « Tout devient légitime, et même vertueux, pour le salut public. » Et Auguste Comte : « Le bien de la race humaine est le *critérium ultime* du juste et de l'injuste. »

rachetant une foule de vies ¹. Quand nous lisons dans Virgile le touchant épisode de Nisus et Euryale : *Me, me, adsum qui feci...*, nous sommes émus sans doute de cette tendre affection, qui fait qu'un ami veut mourir à la place de son ami; mais nous n'admirons point précisément, parce que, dans cet échange d'une vie pour une autre, nul avantage ne revient à l'humanité. Au contraire, nous admirons le chevalier d'Assas : « A moi, Auvergne, voilà l'ennemi! » parce que, sans ce mobile d'une vive et personnelle affection, il consent à périr dans l'embuscade où il est tombé, pour avertir et

¹ C'est exactement le contraire de Codrus et de Décius que fit le saint roi David, lorsque le Seigneur, voulant le punir — à quel propos? — d'avoir ordonné le dénombrement de son peuple, lui fit proposer le choix entre trois châtiements : « Ou votre pays sera affligé de la famine pendant sept années, ou vous fuirez pendant trois mois devant vos ennemis, ou la peste sera dans vos États pendant trois jours. » Et l'ancêtre de Jésus choisit naturellement la peste sur ses sujets, « et il mourut du peuple, entre Dan et Beer-Sébah, 70,000 personnes. » (*Rois*, liv. II, ch. xxiv.)

C'est là un des nombreux exemples de la haute morale qu'enseignent ce qu'on nomme les Écritures saintes. Ah! combien les prêtres ont raison de les préférer aux écrits des philosophes païens, et combien aussi les protestants ont raison d'en faire, malgré les obscénités qui les souillent, la lecture habituelle de leurs femmes et de leurs filles!

sauver son régiment. Il donne encore une vie pour plusieurs vies ; l'intérêt plus large est victorieux de l'intérêt plus étroit. « La préférence de l'intérêt général au personnel, dit excellemment Vauvenargues, est la seule définition qui soit digne de la vertu. » — « Subordonner, dit également Proudhon, l'intérêt du plus petit nombre à l'intérêt du plus grand... cette subordination s'appelle la justice... Plus vous réaliserez, en vous et autour de vous, la justice, plus, d'un côté, vous serez heureux de vivre, et moins, d'un autre, vous aurez crainte de finir. »

Si l'on me demande donc sur quelle base peut et doit s'établir « la morale indépendante », je veux dire indépendante du commandement, du dogme, de la révélation, de l'espoir des récompenses et de la crainte des châtimens, je n'hésite pas à répondre : Sur la base de l'utilité, ainsi comprise et pratiquée. Cette large et solide base remplacerait ainsi le salut personnel du chrétien, c'est-à-dire l'étroit et égoïste calcul de « ceux qui mettent l'ascétisme solitaire et inutile de l'anachorète au-dessus de

l'activité féconde du citoyen » (LITTRÉ); de « ceux qui désertent la société, à laquelle ils doivent tous leurs services, et qui, pour gagner le ciel, se rendent inutiles à la terre » (DIDEROT). Et quand viendra le moment où les religions prendront fin, — les religions prétendues révélées, qui ont pour principe et pour sanction le surnaturel, le divin, l'autorité, — une religion nouvelle s'établira parmi les hommes sur cet unique dogme moral : « Le bien est l'utilité commune », qui s'appelle, d'un autre nom, la Justice, laquelle, à son tour, s'appelle d'un triple nom : Liberté, Égalité, Fraternité.

C'est le drapeau de la démocratie, qui, d'après le mot de Condorcet à la Convention, formule ainsi la loi des sociétés modernes : « Se vouer à l'amélioration morale et physique du plus grand nombre. »

Alors tout l'Évangile de l'humanité serait contenu dans ce vers du Bonhomme :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature ¹,

¹ *Homo in adjutorium mutuuum. genitus est.*

(SÉNÈQUE.)

car, s'ajoutant à la parole de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres », — cette [parole où Spinoza trouvait aussi la Loi et les Prophètes, — il ajoute le service mutuel à la mutuelle affection, et complète la charité par les œuvres.

VI

CONCLUSION

Si j'avais réussi, dans le cours de cet opuscule, à communiquer ma conviction personnelle, je serais parvenu à démontrer : d'abord, que toute croyance au surnaturel, sous forme de Création, de Providence, de Vie future, doit être rejetée par la raison ; — ensuite, qu'elle n'est aucunement nécessaire, soit pour le maintien des sociétés humaines, soit pour la pratique des vertus morales ; — enfin, que, toujours combattue et déjà balayée par la science, cette croyance au surnaturel doit être remplacée dans le cœur de l'homme, sinon par la simple voix de sa propre conscience, au moins par le consentement et l'accord des consciences humaines, qui prononcent les ar-

rêts de la Justice, d'après les lois de la commune utilité.

Et maintenant, pour finir, écoutons un sage développer la même pensée, formuler la même conclusion, avec la ferveur et l'éloquence d'un cœur convaincu. C'est le saint Paul de la Philosophie positive, Émile Littré :

« ... S'il est certain que, dans l'ordre du savoir, la vérité se poursuit pour elle-même et sans autre récompense que la satisfaction de l'avoir trouvée, de même, dans l'ordre de la morale, le bien se poursuit pour lui-même et sans autre récompense que la satisfaction de l'avoir pratiqué. Certes, on ne fera pas au bien l'injure de le mettre au-dessous du vrai, et de lui accorder un moindre attrait dans la conscience que n'a le vrai dans l'entendement. Grâce à ce désintéressement suprême, de plus hautes vertus sociales commencent à être demandées aux hommes. Le poète d'Henri IV et de Louis XIII, à la vue des troubles funestes de son temps, s'est écrié : « Un malheur inconnu glisse parmi les hommes. » Aujourd'hui, devant un nouvel avenir, je renverse ce vers

douloureux, et je dis : « Un bonheur inconnu glisse parmi les hommes » ; c'est le dévouement à l'humanité. Heureux ceux qui lui rendent d'éclatants services ! Heureux aussi ceux qui lui vouent le constant service du bon travail et de la bonne vie ! car on la sert et on l'honore quand on lui consacre la bonne vie et le bon travail. »

APPENDICE

Bougival, le 10 juillet 1876.

A monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans.

MONSEIGNEUR,

Un ami vient de m'envoyer à la campagne, bien tardivement, la dernière brochure que vous avez publiée sous ce titre : *Où allons-nous ?*

Là, d'après quelques citations découpées dans mon opuscule « *Libre Examen* », vous me rangez parmi les professeurs d'athéisme.

Je n'ai pas la prétention, monseigneur, de vous apprendre que le même nom d'athées, avec le même sens injurieux, fut donné

jadis par les Romains aux premiers chrétiens, qui refusaient d'admettre les Dieux officiels de l'empire. Permettez-moi du moins une simple question : Pensez-vous que ces Romains polythéistes eussent le droit d'appeler athées les chrétiens parce que ceux-ci adoraient un Dieu unique ? Non, assurément. Dès lors, parce qu'après Laplace, et tant d'illustres savants jusqu'à Littré, je me forme de l'univers une autre conception que la conception catholique, avez-vous le droit de me nommer athée ?

Je vous prie, monseigneur, d'agréer l'expression de mon profond respect,

LOUIS VIARDOT.

Évêché
D'ORLÉANS.

Bon-Repos, à Viroflay (Seine-et-Oise),
le lundi 24 juillet 1876.

MONSIEUR,

Je regrette que mon écrit, *Où allons-nous ?* dans lequel, en effet, vous êtes cité, vous ait

été pénible. En signalant les doctrines, je n'avais certes pas l'intention de blesser les personnes, qui d'ailleurs, bien souvent, valent mieux que leurs doctrines. Et je serais tout disposé, monsieur, à retirer ou rectifier mes citations, si elles avaient dénaturé vos opinions.

Mais quiconque nie le Dieu personnel, vivant, distinct de l'homme et du monde, celui-là, monsieur, quelles que soient sa méthode et ses formules, est ce que nous appelons, et ce que par tout pays on appelle un athée. Niez-vous, dans le livre que j'ai cité, le Dieu vivant, personnel, distinct de l'homme et du monde? Oui. Alors, monsieur, je n'ai pas été injuste envers vous.

Quant aux conséquences anti-sociales de l'athéisme, elles sont indépendantes des intentions ou de la logique particulière d'un auteur. Vous pouvez les déplorer, les renier même; la question est de savoir si elles ne découlent pas logiquement de la négation de Dieu. Moi, j'en suis convaincu, et c'est pourquoi j'ai écrit.

Veillez me permettre de vous faire obser-

ver, monsieur, que votre argument tiré des accusations lancées par les polythéistes contre les premiers chrétiens n'est en rien admissible. Les premiers chrétiens n'étaient pas des athées, et l'accusation des polythéistes était une pure calomnie. Mais quiconque nie Dieu est athée, et ce n'est pas une calomnie de le dire.

Je compatis, monsieur, à la sincérité de vos convictions, mais je déplore d'autant plus l'œuvre que vous avez le malheur de faire en ruinant les croyances religieuses dans l'âme de vos concitoyens ; car, bon gré, mal gré, monsieur, c'est le mal, un grand mal que vous faites ; et le Dieu que vous n'adorez plus, mais qui n'en est pas moins votre créateur et votre père, vous avait donné peut-être tout ce qu'il faut pour faire un grand bien, par un autre apostolat que celui de la plus désolante, comme de la plus désastreuse des erreurs.

Permettez à un évêque de vous tenir, dans l'intimité d'une correspondance provoquée par vous-même, ce langage qui est celui de la vérité et de la charité de Jésus-Christ, et veuillez

agréer, monsieur, tous mes bien dévoués hommages.

† F..., *Évêque d'Orléans.*

Bougival, le 27 juillet 1876.

A monseigneur l'évêque d'Orléans.

MONSEIGNEUR,

En me faisant la faveur insigne de m'adresser une lettre personnelle, vous m'avez permis de vous adresser en retour une apologie. Elle sera très-courte, et n'aura pas la moindre apparence d'une controverse, que je ne veux pas me permettre d'engager directement avec vous.

Ce n'est pas le nom d'athée que je repousse, monseigneur ; vous avez le droit de me l'appliquer. C'est le sens injurieux que tout chrétien lui donne. Oui, sans doute ; ma conscience, en s'éclairant, a refusé d'admettre le Dieu de la

Bible et de l'Église ; mais elle ne rejette pas l'idée même de Dieu, car cet opuscule (*Libre Examen*), dont quelques phrases détachées ne peuvent indiquer l'esprit général, dit formellement : « Mais, dans ce grand nom de Dieu, peut-être est-il permis de placer une idée différente, et non moins grande assurément. Essayons, etc. » Et j'essaye.

... Et je me suis arrêté à la croyance en des lois générales, immuables, souveraines, fatales, par qui tout arrive, par qui tout naît, vit, meurt, se renouvelle éternellement. Pour moi, le suprême ensemble de ces lois éternelles est, comme dit énergiquement Képler, *menti divinæ coæternus, Deus ipse* ; c'est Dieu. Je ne suis donc pas absolument un athée.

Vous redoutez, monseigneur, les conséquences anti-sociales de la libre pensée. Moi, qui cherche ingénument la vérité, n'ayant plus rien à craindre et plus rien à espérer de personne, je ne les renie pas, je les nie ; je crois qu'au lieu de si désastreuses conséquences, la libre pensée en aura de bienfaisantes, au contraire. Veuillez vous rappeler, monseigneur, que

ces Romains polythéistes, qui, bien à tort, nommaient athées les premiers chrétiens, les accusaient encore de détruire, avec la religion officielle, les lois, les mœurs et l'État. En effet, le christianisme a détruit la société ancienne, mais pour en construire une nouvelle. La libre pensée ne peut-elle aussi construire une nouvelle société ? Nous vivons, monseigneur, comme de Tibère à Constantin, parmi la lutte entre un monde qui finit et un monde qui commence, nous vivons dans un autre *milieu des temps*. Si le christianisme fut un progrès — et vous en êtes plus convaincu que moi, monseigneur, — pourquoi n'aurions-nous pas l'espérance que la libre pensée amènera dans l'humanité un progrès nouveau ?

Agréez, je vous prie, monseigneur, l'expression de mon profond respect,

LOUIS VIARDOT.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT - PROPOS	1
I. LIBRE EXAMEN	7
II. LA CRÉATION	15
III. LA PROVIDENCE	53
IV. L'ÂME ET LA VIE FUTURE	161
V. LA SCIENCE ET LA CONSCIENCE	229
VI. CONCLUSION	273
APPENDICE	277

En vente à la Librairie de C. REINWALD et Cie

OUVRAGES DE CH. DARWIN

L'ORIGINE DES ESPÈCES au moyen de la sélection naturelle, ou la lutte pour l'existence dans la nature, traduit sur la 6^e édition anglaise par EDMOND BARBIER. 1 volume in-8° (1876). Prix, cartonné à l'anglaise. 8 fr.

DE LA VARIATION DES ANIMAUX ET DES PLANTES sous l'action de la domestication, traduit de l'anglais par J.-J. MOULINIÉ, préface par CARL VOGT. 2 vol. in-8°, avec 43 grav. sur bois (1868). Prix, cartonné à l'anglaise. 20 fr.

LA DESCENDANCE DE L'HOMME ET LA SÉLECTION SEXUELLE. Traduit de l'anglais par J.-J. MOULINIÉ, préface de CARL VOGT. Deuxième édition, revue par M. EDM. BARBIER. 2 vol. in-8° avec gravures sur bois (1874). Prix, cartonné à l'anglaise 16 fr.

DE LA FÉCONDATION DES ORCHIDÉES par les insectes et du bon résultat du croisement. Traduit de l'anglais par L. RÉROLLE. 1 vol. in-8° avec 34 gravures sur bois (1870). Prix, cartonné à l'anglaise. 8 fr.

L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS chez l'homme et les animaux. Traduit par SAMUEL POZZI et RENÉ BENOIT. 1 vol. in-8°, avec 21 gravures sur bois et 7 photographies (2^e édition, 1877). Prix, cartonné à l'anglaise. 10 fr.

VOYAGE D'UN NATURALISTE AUTOUR DU MONDE, fait à bord du navire *Beagle*, de 1831 à 1836. Traduit de l'anglais par E. BARBIER. 1 vol. in-8° avec gravures sur bois (1875). Prix, cartonné à l'anglaise. 10 fr.

LES MOUVEMENTS ET LES HABITUDES DES PLANTES GRIMPANTES. Ouvrage traduit de l'anglais sur la deuxième édition par le D^r RICHARD GORDON. 1 vol. in-8°, avec 13 fig. dans le texte (1877). Prix, cartonné à l'anglaise. 6 fr.

LES PLANTES INSECTIVORES. Traduit de l'anglais par EDM. BARBIER, avec notes complémentaires et une introduction biographique du professeur CHARLES MARTINS (1877). 1 vol. in-8°, avec 30 figures dans le texte. Prix, cartonné à l'anglaise. 10 fr.

Sous presse pour paraître incessamment.

LES EFFETS DE LA FÉCONDATION CROISÉE ET DIRECTE DANS LE RÉGNE VÉGÉTAL. Traduit de l'anglais par le professeur E. Heckel. 1 vol. in-8°.

OUVRAGES DU PROFESSEUR ERNEST HAECKEL

Professeur de zoologie à l'Université de Iéna.

HISTOIRE DE LA CRÉATION DES ÊTRES ORGANISÉS

DAPRÈS LES LOIS NATURELLES

Conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général
et celle de Darwin, Gêtho et Lamarck en particulier

Traduites de l'allemand par le D^r LETOURNEAU

ET PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION BIOGRAPHIQUE
PAR LE PROFESSEUR CH. MARTINS

Deuxième édition

1 vol. in-8° avec 15 planches, 19 gravures sur bois,
18 tableaux généalogiques et une carte chromolithographique,

Prix : 15 francs.

ANTHROPOGÉNIE OU HISTOIRE DE L'ÉVOLUTION HUMAINE

LEÇONS FAMILIÈRES

SUR LES PRINCIPES DE L'EMBRYOLOGIE
ET DE LA PHYLOGÉNIE HUMAINES

Traduit de l'allemand sur la deuxième édition

Par le D^r Ch. LETOURNEAU

1 volume in-8° avec 11 planches, 210 gravures sur bois
et 36 tableaux généalogiques.

Prix, cartonné à l'anglaise : 18 fr.

Paris. — Typ. Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

3
8